

Rapport moral

Assemblée Générale du 16 Mars 2007

Daniel Widlöcher

Tout naturellement, et avant toute chose, je tiens à remercier ceux qui, au long de cette année, ont assuré la gestion de notre Institution. Le Président sortant, André Beetschen, mémoire de tout ce que le Conseil précédent avait mis en place et dont notre Conseil a poursuivi la réalisation. La Vice-présidente, Laurence Kahn, fut à tout moment une conseillère avisée, son chaleureux soutien et sa finesse de jugement m'ont été d'un grand secours. Philippe Castets a apporté, dans ses responsabilités de Vice-président, un sang neuf et une énergie infatigable, attentif au développement hors Paris de notre APF et à l'ouverture nécessaire vers notre environnement de demain. Josef Ludin a été le Secrétaire scientifique que l'on attendait, créatif, irrévérencieux, et en définitive fort diplomate. Anne Robert-Pariset a été aussi la Trésorière que nous attendions, scrupuleuse et vigilante, mais également très participante aux grandes orientations que nous étions amenés à développer et à initier. Enfin, *but not least*, Felipe Votadoro a été un Secrétaire général vigilant et diplomate ; ouvert aux initiatives nouvelles et conscient des changements nécessaires à la vie de la psychanalyse de demain, tout en demeurant le plus fidèle gardien des valeurs de l'APF. Nos remerciements, de tous, vont à Sylvia Mamane qui non seulement assure avec beaucoup d'efficacité et de doigté le secrétariat administratif mais, par sa présence attentive et très régulière au siège de l'Association, anime et entretient la vie de celui-ci.

Le propre d'un rapport à mi-parcours est d'avoir le privilège de rendre compte des actions entreprises par les précédents Conseils, autant sinon plus, que de celles initiées par la présente administration. De celles-ci nous attendrons surtout vos critiques et vos suggestions pour guider notre tâche à venir. Ce double mouvement qui anime ainsi la vie de notre Société s'exprime autant dans le cadre de notre vie associative que dans celui plus large d'une ouverture de plus en plus nécessaire vers les communautés psychanalytiques nationales et internationales en réponse à

des pressions extérieures venant de l'environnement social et disons, politique.

Le cadre de notre vie associative demeure stable, peut-être un peu trop stable. Nous comptons à ce jour 75 membres contre 74 l'an dernier. 3 membres d'honneur, 12 membres honoraires contre 10 l'an dernier, 42 membres sociétaires, contre 38 l'an dernier (et je tiens ici à saluer Claude Barazer, Dominique Blin, Jean-François Daubech, Vladimir Marinov et Olivia Todisco) et 33 membres titulaires, contre 33 l'an dernier. Je salue ici au nom de tous la présence de Jacques André.

Je voudrais mentionner avec regret le départ de la vie active de Aline Petitier, Judith Dupont et Claudine Geissmann.

Un mot, en commentaire de ces données démographiques. Les optimistes ne manqueront pas de noter que le mouvement de promotion demeure comparable à celui observé au cours des dernières années et conduit à un certain "rajeunissement" de notre Institution. Mais est-ce suffisant ? Le pessimiste que je suis ne le pense pas et, au risque de passer pour un esprit doté d'un jugement trop laxiste ou plus préoccupé du nombre que de la qualité, je pense que trop de collègues de valeur dont la formation est déjà assurée, demeurent dans une position d'attente regrettable. Depuis de très nombreuses années, j'attire personnellement l'attention de nos membres sur les effets délétères de cette situation tant pour la vie interne de la Société que pour le recrutement de nouveaux candidats.

Certes la question était évoquée dans les précédents rapports d'activité mais je pense que nous devons faire un pas de plus et nous demander comment nous pouvons modifier nos procédures ou du moins stimuler les candidatures et le processus psychique même qui les mobilise. Il est paradoxal que le climat d'ouverture qui marque l'accès des analystes en formation à la plupart de nos activités scientifiques semble faciliter cette position de compromis que consti-

tue le fait que, le cursus une fois homologué, la candidature au sociétariat est reportée *sine die*.

Je pense que dans les temps à venir notre Association aura encore plus besoin de membres actifs et responsables et que les analystes en formation témoignent plus d'intérêt pour la vie institutionnelle.

La journée annuelle des membres qui s'est tenue le 18 novembre 2006 a été consacrée à un sujet qui n'est pas non plus très nouveau et qui concerne la pratique psychanalytique aujourd'hui. Le thème retenu était *Le face-à-face : psychanalyse ou psychothérapie*. La discussion s'est organisée autour des exposés de Frédéric Missenard et de Philippe Castets. L'ensemble du débat a témoigné d'un intérêt pour les questions de fond, sans pour autant se désintéresser des aspects professionnels dont Felipe Votadoro a rendu compte. Nous reviendrons sur ce point. Sur le fond il m'a semblé que demeurait une divergence de point de vue entre ceux qui tenteraient de conceptualiser les variantes théoriques et techniques qui affectent la pratique des psychothérapies psychanalytiques et ceux qui s'en tiennent à une perspective unitaire de la cure psychanalytique. Mais ceci mériterait d'autres débats.

Autre instrument de notre lien associatif *Documents & Débats*, sous la responsabilité de Philippe Castets et Annie Roux.

Par ailleurs la Circulaire d'information a permis de diffuser nos informations aussi largement que possible. Nous sommes en train de mettre en place un mode de communication par internet qui viendra compléter le document imprimé.

La parution en février 2006 du premier numéro de *l'Annuel de l'APF* a marqué une étape importante de notre diffusion clinique et théorique auprès de l'environnement culturel. Ainsi s'est réalisé le projet établi par le précédent Conseil et dont le Président André Beetschen a permis la réalisation avec l'aide d'un Comité éditorial composé de : Jacques André, André Beetschen, Dominique Clerc, Adriana Helft, Laurence Kahn, Patrick Merot, Caroline Thompson et Eduardo Vera Ocampo, auxquels au nom de tous, je tiens à exprimer nos félicitations et nos remerciements. Félicitations, car l'ouvrage dont nous disposons aujourd'hui est un témoignage de haute qualité des travaux scientifiques de l'Association et remercie-

ments si l'on tient compte de la quantité de travail qui a été assuré par ce Comité pour achever sa tâche. Je suis sûr que cet *Annuel* touchera un large public et je souhaite longue vie à ces *Annuels*. Vous vous souvenez que lors de notre précédente Assemblée générale, nous étions convenus que le Comité éditorial qui s'est constitué à l'occasion de ce premier numéro demeure en fonction quelques années pour assurer la continuité de l'entreprise. Le volume 2, pour l'année 2006/2007 est en cours de réalisation et la préparation du volume 3 mérite déjà d'être initié. Il est donc nécessaire que nous donnions mandat à l'équipe actuelle de continuer la tâche en attendant que lors de notre Assemblée de mars 2008 nous considérions le développement ultérieur de l'entreprise.

Autre initiative des précédents Conseils, la création du site informatique. À l'initiative du Conseil, un groupe de travail a été constitué afin d'assurer le développement du site existant. Ce groupe constitué par Jean-François Daubech, Blandine Foliot, Pascale Michon Raffaitin, Frédéric Missenard (Philippe Castets assurant la liaison avec le Conseil) vient de présenter un ensemble de propositions qui constitue une véritable charte pour faire du site un véritable outil de communication destiné aussi bien au public extérieur qu'à notre Association. Ce rapport d'une douzaine de pages est actuellement à l'étude et sa version définitive devrait être diffusée au cours des prochaines semaines. Je tiens à souligner la somme de travail et la créativité dont nos collègues ont fait preuve.

Enfin nous sommes particulièrement heureux de présenter le CD Rom de *Documents & Débats*. Ce projet a été conçu par le précédent Conseil sous la responsabilité d'André Beetschen qui a joué un rôle particulièrement actif dans la réalisation, et que nous tenons à remercier particulièrement.

Un groupe de préparation constitué de Anne Robert-Pariset, Dominique Suchet, Patrick Merot et Jocelyne Malosto a donc accompli un remarquable travail. Tous les numéros de *Documents & Débats* (du numéro 1 au numéro 67) ont été scannés et numérisés. Cette base de données permet de consulter l'ensemble des articles selon trois modes d'entrée, le numéro du bulletin, le nom de l'auteur et le type d'article. Vingt collègues ont été sollicités pour classer chaque numéro. Une relecture a été effectuée par eux.

Je voudrais ici adresser en votre nom un grand merci à tous, en particulier à Jocelyne Malosto qui a été la cheville ouvrière de l'entreprise et à l'aide que lui ont apportée Catherine Robert et Jean-Pierre Malosto. Toute notre reconnaissance doit aller à André Beetschen qui a contrôlé de bout en bout la réalisation du projet.

Venons-en aux activités régulières de l'Association et en premier lieu aux activités scientifiques. Celles-ci, comme il est d'usage, ont de mars à juillet 2006 suivi le programme établi par le Conseil et le Comité scientifique de l'année précédente. Un samedi débat s'est déroulé le 18 mars avec Philippe Valon et Eduardo Vera Ocampo. Les 10 et 11 juin se sont déroulés les Entretiens sur le thème *La règle et le tact*, avec trois conférences de André Beetschen, Adriana Helft et Dominique Scarfone. La discussion était dirigée avec la rigueur qu'on lui connaît par Laurence Apfelbaum, le soir une agréable réunion festive se tint à la Maison des Polytechniciens, introduite par une allocution de votre Président, en écho avec le 150^{ème} anniversaire de la naissance de Freud et dans une ambiance musicale très chaleureuse. Le Conseil a d'ailleurs décidé que seuls les Entretiens dits de printemps seront suivis d'une soirée.

Entre-temps le nouveau Comité scientifique avait pris le relais sous la responsabilité de Josef Ludin et la participation de Lucile Durrmeyer, François Villa, Jean Guégan, Jean-Michel Lévy et Paule Lurcel. Cette dernière devait nous donner la première conférence de l'année 2006 sur le thème de l'*Amour mal mené*, suivie d'une discussion animée à la suite des commentaires de Bernard Favarel-Garrigues. Une seconde conférence se tint le 20 janvier 2007 autour d'une présentation de Annie Roux sur le thème *Le surmoi, entre liberté et destin* ; la discussion fut introduite par Catherine Chabert.

Les Entretiens de décembre se sont déroulés les 9 et 10 décembre 2006 autour du thème *La relation à l'objet* avec des conférences de Michel de M'Uzan, Jean Laplanche et Daniel Widlöcher. La discussion fut dirigée par André Beetschen. Un plus grand nombre d'invitations extérieures et le choix d'une grande salle à l'hôtel Lutétia avaient été prévus et l'assistance nombreuse a justifié après-coup cette initiative, non sans quelque difficultés d'organisation gérée au mieux par notre Secrétaire général, notre Trésorière et notre secrétaire administrative.

Le programme scientifique prévu par le Comité scientifique actuel va se poursuivre avec une conférence de Patrick Merot le 17 mars discutée par Évelyne Sechaud et des Entretiens en juin sur le thème *L'homme, toujours mal à l'aise dans la culture*, question à laquelle seront invités à répondre Nathalie Zaltzman, Josef Ludin et François Gantheret. Michel Gribinski sera le Directeur de discussion.

Les Journées de Lyon se sont poursuivies, avec cette année un débat sur le thème *Relation analytique et guérison : le quiproquo*. Sont intervenus Jean-Claude Rolland et André Beetschen. La discussion a été introduite par Françoise Laurent. D'autres réunions plus informelles se sont déroulées ou se dérouleront avec des membres de l'APF, dans d'autres villes, en particulier à Caen, Nantes, Saint-Malo, Bordeaux. Nous avons reçu le 24 juin 2006 nos amis de la Société belge, sur le thème du *Maniement du transfert*, autour des rapports de Nicole Carels et Catherine Chabert. De même un groupe d'étude composé de membres de l'APF et de membres de la Société psychanalytique de Madrid s'est réuni autour du thème de la fin de l'analyse. Il a été organisé par Manuela Utrilla et Hélène Trivouss-Widlöcher et nous avons entendu deux rapports de Amparo Escriva et Felipe Votadoro. Il devra se poursuivre les années suivantes comme un groupe de travail permanent dont le thème s'articulera à celui du congrès de Berlin de juillet prochain sur la perlaboration. Soulignons ici la nature clinique du travail mené lors de ces deux réunions. Toujours dans cette perspective de dialogue avec les sociétés voisines, mentionnons le projet d'une réunion avec la Société psychanalytique italienne qui devrait se dérouler en 2008.

Nous avons participé au 66^{ème} Congrès des psychanalystes de langue française qui s'est tenu à Lisbonne sur le thème de *Relation d'objet et modèle de la pulsion*, avec en particulier la participation de Catherine Chabert et de Jacques André. La prochaine conférence aura lieu en mai prochain sur le thème *La cure de parole*. Dominique Clerc présentera un rapport sur "L'écoute de la parole", l'autre rapporteur sera Laurent Danon-Boileau qui parlera de "La forme du langage". Josef Ludin et Daniel Widlöcher participent au Comité scientifique, Leopoldo Bleger et Pascale Michon Raffaitin sont membres du Comité d'organisation, Florence Mèlèse et François Villa sont membre du Comité de lecture. On peut espérer qu'un très grand nombre de nos membres et analystes en for-

mation participeront à cet événement qui se tiendra du 17 au 20 mai à Paris.

De même notre participation est active auprès de la Fédération européenne de psychanalyse que préside avec beaucoup d'efficacité et de doigté notre amie Évelyne Sechaud. Après Athènes l'an dernier, dans quelques jours à Barcelone, nous serons nombreux à intervenir également et, je l'espère, lors du Congrès de l'Association psychanalytique internationale qui se tiendra à Berlin en juillet prochain. Notre présence et notre apport scientifique à ces conférences et congrès nationaux et internationaux doit être maintenue. Elle témoigne de la position que nous continuons de tenir dans le mouvement psychanalytique.

Peut-être devons-nous développer encore la réciprocité de nos échanges, c'est-à-dire faire bénéficier davantage notre Association de ce qui peut se penser et se dire en dehors de notre cercle. Ne restons pas attachés à des clichés obsolètes sur la pensée psychanalytique hors de nos frontières intellectuelles. Des développements nouveaux se font jour qui ne doivent ni provoquer méconnaissance quelque peu arrogante ni bien entendu assimilation sans esprit critique. Il faudrait sans doute faire plus de cas de ce que les uns et les autres nous entendons à l'extérieur de notre cercle. Je pense, pour ma part, que l'ouverture qui progresserait dans les échanges avec les associations nationales et internationales voisines devraient faciliter ce travail de réciprocité.

Autre cadre de nos activités permanentes, celui de la formation. Tout à l'heure, comme il est d'usage, le Secrétaire du Comité de formation, Raoul Moury, fera le point sur les problèmes d'admission et de cursus. Le Conseil s'est penché sur la question de la lettre que le Secrétaire du Comité de formation envoie aux personnes qui souhaitent entreprendre une formation à l'APF. Il nous a semblé qu'il pouvait être utile qu'une lettre à la formulation constante puisse être établie sans que chaque année le Comité de formation ait à en reconsidérer l'intitulé. Dans cet espoir, le Conseil a rédigé un projet que nous allons soumettre à l'examen du Collège des Titulaires.

Par ailleurs, le Collège des Titulaires s'est réuni tout au long de l'année, le 19 juin, le 23 octobre 2006 et le 29 janvier 2007.

Une journée de l'Institut de formation s'est tenue le 13 janvier 2007, sur le thème *La traversée de l'analyse*

personnelle chez le candidat : son évaluation. La discussion introduite par le Président fut assez animée. La question méritait-elle d'être posée ? Il a semblé que, au-delà du travail quotidien des membres du Comité de formation, on pouvait s'interroger sur la manière dont les candidats pouvaient rendre compte de leur parcours personnel de l'analyse et surtout de la manière dont ce parcours leur permettrait de se confronter à la pratique de la psychanalyse. Cette question est de la plus haute importance, compte tenu de la suppression de l'analyse dite didactique qui suit la procédure d'admission dans le modèle jusqu'ici officiel de l'API, question sur laquelle nous reviendrons ; il est important de souligner que le sens de notre modèle repose non seulement sur le principe d'une psychanalyse personnelle se situant hors Institution mais sur la valeur d'une admission à la formation reposant sur la qualité du travail psychique accompli par le candidat et de la capacité que nous lui prêtons à s'impliquer dans le travail de supervision. C'est sur ce point que nous sommes attendus par ceux qui pensent que la rigueur du cadre formel de l'analyse, défini par les critères reconnus par l'Institution, suffit à valider cette capacité. Notre relative flexibilité quant au cadre n'est justifiée que par la qualité de nos jugements cliniques.

L'enseignement a conservé ses structures habituelles. Le Comité de l'enseignement animé par son Secrétaire, Henri Asséo, avec la collaboration efficace de Jacques André, Jean-Yves Tamet, Patricia Attigui, Philippe Valon et Christine Vindreau, assisté du Directeur de l'Institut et du Secrétaire scientifique, a travaillé dur, comme à l'habitude, pour mettre en place le dispositif des structures enseignantes.

Le groupe d'accueil animé par Viviane Abel Prot et Felipe Votadoro se réunit régulièrement. Y assistent actuellement les analystes en formation récemment admis.

Tous les mois depuis septembre dernier, les Mardis autour de la pratique se poursuivent également très régulièrement ; leur organisation a été confiée à Adriana Helft et les présentations et débats réunissent un nombre important d'analystes en formation avec la participation de Catherine Chabert, Jean-Philippe Dubois et Hélène Trivouss-Widlöcher.

Il en est de même pour les Soirées-débats avec un auteur qui ont eu lieu à deux reprises cette année, autour de François Gantheret et de Laurence Kahn.

Aux soirées organisées autour d'un concept freudien ont succédé des soirées autour d'un thème (en l'occurrence *Le narcissisme*). Elles ont été animées ou le seront par François Villa, Luis-Maria Moix, Claude Barazer, Laurence Apfelbaum et Christophe Dejours. Je ne citerai pas ici tous les séminaires et groupes de travail, leur nombre et leur mode d'organisation demeurant très voisins de ceux des années précédentes.

Ce qu'il me paraît plus important de rappeler, c'est le bon taux de participation et l'opinion des analystes en formation eux-mêmes qui se sont réunis avec le Comité de l'enseignement le 20 janvier dernier. Concernant le taux de participation, je remercie Henri Asséo d'avoir collecté toutes les informations.

L'enseignement a compté cette année 23 séminaires animés par des membres et 11 groupes animés par des analystes en formation. Certains séminaires accueillent une vingtaine de participants, la plupart entre 5 et 15 participants. Plus importante est la participation des analystes en formation. Environ 120 analystes en formation (sur 192) participent aux activités d'enseignement, une soixantaine fréquente un séminaire ou groupe, une autre soixantaine 2 ou 3 séminaires ou groupes. Ces chiffres paraissent assez stables d'une année sur l'autre. Ils sont le reflet de la composition de notre groupe d'analystes en formation dont un tiers environ ne participe plus aux enseignements et ceci, comme nous le savons, depuis parfois de nombreuses années.

Anticipant quelque peu sur le rapport de Raoul Moury, je tiens ici à rappeler en me fondant sur des données actuelles recueillies par lui que sur 192 inscrits comme analystes en formation, 39 n'ont encore rien entrepris, 43 ont eu un cursus homologué et environ une quinzaine ont arrêté leur cursus.

Nous constatons donc que la majorité de non-participants au cursus de formation correspond à des admis récents et aussi à des inscrits de longue date. Situation dont les optimistes pourront se féliciter en prenant en compte la participation d'une importante file active mais dont les pessimistes continueront de penser qu'il y a là un symptôme dont nous n'avons pas pris la mesure.

Que pensent les analystes en formation eux-mêmes ? 35 s'étaient réunis pour en débattre en janvier dernier. Plusieurs points ont été abordés. La disparition des soirées intitulées *Points d'incidence* a suscité des regrets. Critique tout à fait justifiée mais qui mérite une expli-

cation. Nous avons pensé que les dialogues avec des représentants d'autres disciplines méritaient plus que des conférences qui n'impliquent que de manière trop passive notre communauté et qui prennent parfois un ton trop formel. D'où l'idée de créer des groupes de travail avec des intervenants d'autres disciplines, groupes dont il va être question ci-dessous et qui auraient pour avantage de précéder des réunions plénières plus vivantes. Cette initiative requiert du temps et nous ne savons pas si elle réussira. Autre regret exprimé, le trop petit nombre de rencontres autour d'un auteur ; là se pose la question toute matérielle du nombre limité de cinquièmes mardis dans l'année. Les lectures autour d'un concept freudien ont paru une initiative heureuse. Enfin la question des Ateliers de recherche clinique et conceptuelles a suscité beaucoup d'intérêt mais aussi beaucoup de demandes d'information. Citons enfin des points importants mais plus limités : la date trouvée trop tardive de la parution de la plaquette, l'intérêt marqué par le développement du site, et le souhait de voir les textes des conférences rapidement diffusés.

Venons-en maintenant aux Ateliers de recherche clinique et conceptuelle (les ARCC). L'idée de leur création est venue du constat qu'il existe, en marge de la vie scientifique officielle de notre Association, un grand nombre de groupes de travail qui se sont constitués, de manière privée et spontanée, dans le but de développer des échanges informels et des réflexions concernant notre pratique et l'étude critique des textes. À l'issue de la Journée des membres qui s'était tenue le 19 novembre et dans l'esprit de la discussion qui avait fait écho aux rapports introductifs de Bernard Ducasse et de Florence Mélése, il a semblé au Conseil que l'on pouvait donner une place au sein de l'Institution à certains de ces groupes qui le souhaiteraient, et ceci pour répondre à quelques objectifs qui avaient été envisagés lors de cette réunion. Ainsi pouvait-on avoir au sein de l'Association, entre les activités scientifiques et les activités d'enseignement, des activités de recherche clinique et conceptuelle. Une information à l'ensemble des membres a été diffusée. Un groupe de travail a été constitué pour mettre en place les premiers projets, il est constitué de Claude Barazer, Florence Mélése, André Beetschen et Daniel Widlöcher, Annie Roux en assure le secrétariat.

Six ateliers ont ainsi été créés en octobre dernier (1 à Bordeaux, 1 à Lyon et 4 à Paris). Il est impossible de

citer les noms de tous les participants (membres et analystes en formation). Je me limiterai à nommer les thèmes : *Spécificité du traitement psychanalytique aujourd'hui* (Paris, secrétariat Leopoldo Bleger) ; *Formosa, apport de l'impact de la langue sur les manifestations verbales inconscientes* (Paris, autour de Jean-Claude Lavie) ; *La parole comme acte dans la cure* (Paris, autour de Claude Barazer, préparation au Congrès des psychanalyses de langue française de mai 2007), *Mémoire, plaisir, douleur* (Paris, chez Sylvie de Lattre) ; *Écriture et expérience analytique* (Lyon, secrétariat Hélène Do Ich) et *Enveloppes psychiques et transfert* (Bordeaux).

Il est évidemment trop tôt pour juger si ces groupes et si le projet lui-même réussiront à se développer. Il serait hautement souhaitable que de nouveaux groupes se fassent connaître et le Conseil se propose d'organiser dans le cours de l'année prochaine une ou plusieurs réunions destinées à faire connaître ces travaux, soit dans le cadre de nos activités scientifiques, soit en additif.

On notera que certains de ces groupes s'articulent avec les activités du Congrès de langue française et de celui de la Fédération européenne.

Venons-en maintenant aux ouvertures que notre Association doit développer à l'écoute du monde scientifique et culturel, comme à celle de l'environnement politique et social. Que devient la pratique de la psychanalyse dans le monde d'aujourd'hui et quelle place tient l'APF ?

En passant en revue l'ensemble des activités internes de l'Association, tant scientifiques que d'enseignement, nous avons vu la place qu'y tenaient nos échanges avec des psychanalystes appartenant à d'autres sociétés nationales et internationales. On ne saurait d'ailleurs citer tous nos collègues qui, à titre individuel, ont eu l'occasion de participer à des échanges tant en France qu'en dehors de nos frontières. On ne saurait également citer nos participations individuelles à des colloques et conférences intéressants d'autres champs disciplinaires (du domaine de l'art, de la philosophie et de la littérature à ceux des sciences biologiques). Un autre avantage de la création d'ateliers dans ces domaines serait de rendre plus visible à nous-mêmes ce qu'un rapport d'activité comme celui-ci ne saurait transmettre. Notre présence dans le monde de la culture et de la science n'est pas une prime de plaisir mais l'expres-

sion d'une tendance fondamentale de la pensée psychanalytique. Nous devons la valoriser dans notre travail institutionnel. Certes nous veillons à faire connaître, en particulier dans *Documents & Débats*, la liste de nos travaux individuels, celle des revues proches et plus lointaines que nous animons ou auxquelles nous participons. Nos activités individuelles dans le champ des voisinages intellectuels demeurent une marque de la vie collective de l'APF reconstruite par tous.

Est-ce suffisant ? Non, bien sûr. Nous ne sommes pas les seuls à déplorer la perte d'influence de la psychanalyse dans les mondes universitaire et hospitalier. Perte d'influence dont les conséquences se font sentir au niveau des admissions et du rajeunissement de l'Association. Nous condamnons toute forme de racolage, de publicité, et tout souci mercantile. Mais est-ce suffisant pour accepter que d'autres que nous s'y prennent mieux que nous dans le domaine ? À notre manière nous devons nous préoccuper de cette question et réfléchir à des initiatives qui pourraient maintenir notre présence auprès des jeunes intéressés au champ de la psychanalyse. D'autant que se dessine actuellement un regain d'intérêt pour la psychanalyse, en particulier dans les présentes générations de jeunes psychiatres. Nous devons répondre à cet intérêt. Il y va de l'avenir de la psychanalyse.

Tout ceci est évidemment en rapport direct avec les rebondissements politiques concernant l'éventuel statut des psychothérapeutes. Une décision du Conseil constitutionnel (19 février 2007) vient de déclarer les amendements 35 et 36 à la loi concernant la réglementation du statut professionnel des psychothérapeutes non conformes à la constitution, au motif qu'ils s'appliquent à une question différente du sujet de loi portant sur le domaine du médicament. Il est clair que cette décision qui concerne la procédure ne vise pas le contenu même du texte mais diffère son application. Ceci n'empêche pas que nous devrions garder en mémoire le principe et le fond du débat. Nous sommes tout au long de ces années restés en retrait vis-à-vis de ces négociations tout en demeurant très informés, grâce à Felipe Votadoro, de ce que le groupe de contact qui rassemble un ensemble d'institutions psychanalytiques proposait aux pouvoirs publics. On peut craindre que, dans quelques mois, on ne se retrouve devant des mesures auxquelles il faudra se plier et qui soulè-

vent deux difficultés majeures, une reconnaissance aussi ferme qu'incohérente de la psychanalyse et l'inscription dans le cadre universitaire d'un enseignement ou d'une formation à la psychothérapie donnant droit à la qualité de psychothérapeute.

Une des conséquences à moyen terme de ces mesures entraînerait une demande précoce des jeunes professionnels, psychologues et médecins, à la formation de psychothérapeute. Les psychanalystes pourront-ils ou devront-ils demeurer sans réponse à cette demande ? Laisser la place à d'autres ? Il semble que, malgré le coup d'arrêt du Conseil constitutionnel, nous devons nous préparer à être mis en face de telles questions. C'est d'ailleurs un problème que rencontre l'ensemble des Institutions psychanalytiques dans le monde entier et l'embarras dans lequel nous risquons fort de nous trouver est partagé par bien d'autres.

Ceci n'est évidemment pas la seule préoccupation que nous partageons avec notre communauté psychanalytique internationale. Qu'en est-il, en premier lieu, de nos liens avec la Fédération européenne de psychanalyse. Évelyne Sechaud non sans difficulté a su et pu gérer avec grande efficacité l'activité scientifique de la Fédération. Elle a su modérer la tendance par trop "morcelante" de son prédécesseur et tout en maintenant le principe des "Groupes de travail" (*Working parties*), elle a su en limiter la place et surtout leur redonner un ton vraiment scientifique, sans instrumentalisation politique. Mais nous devons rester vigilants. La tendance qui consiste à faire de la Fédération, non seulement le cadre scientifique pour laquelle elle a été conçue et que définit clairement ses statuts, mais aussi une instance de gestion et de contrôle de la vie institutionnelle des organisations fédérées, n'est pas pour autant abolie. Tant s'en faut, et le changement de bureau, l'élection prochaine du successeur de la Présidente font renaître les tensions. Notre Conseil a décidé de maintenir une attitude très ferme devant cette politique qui consisterait à donner à la FEP le rôle de l'API. Bref, on nous propose une régionalisation de l'Association internationale. Il s'agit là d'une politique qui n'est conforme ni aux statuts de la FEP ni à ceux de l'API. Mais la démarche est claire. On change d'abord les pratiques, même si elles ne sont pas conformes aux statuts et ensuite on met ceux-ci en accord avec les pratiques. Nous avons l'intention de demeurer radicalement hostiles à cette démarche. La dimension vraiment internationale de

l'APF doit être conservée et nous devons réserver à la FEP le rôle d'un lieu d'échanges scientifiques. Rien d'ailleurs ne nous oblige à être membre de la Fédération sans pour autant perdre notre statut de société composante de l'API.

Un point particulièrement sensible du débat concerne la politique de formation. Elle est en fait particulièrement présente dans celui de la régionalisation. Nous avons fait reconnaître par l'API le principe d'une certaine pluralité des méthodes de formation. Si le principe est ainsi reconnu et la méthode dite française considérée comme l'une d'entre elles, il n'en demeure pas moins que des questions d'application demeurent : comment chaque organisation composante décidera de sa méthode ? Qui s'assurera de la qualité de la formation ainsi définie ? L'API pourra-t-elle garantir cette qualité sans s'en assurer sur place ? etc... Le soupçon est toujours que certains groupes cédant à la crainte de l'absence de candidats ne bradent les critères de qualité et que l'adoption d'un modèle (entendons le français) ne serve qu'à faciliter la formation (entendons la fréquence des séances) au dépens de la qualité (on retrouve ici le doute concernant l'évaluation après-coup et le retour au principe du cadre formel comme seul critère "objectif" de l'expérience analytique personnelle du candidat).

Il nous faut ici comme au sein même de notre Institution locale continuer à développer le principe d'une certaine diversité et la nécessité du débat interne comme gages d'un progrès face à la complexité du champ dans lequel nous œuvrons. À des démarches inquisitionnelles, substituons l'analyse critique des divergences et leur reconnaissance comme gage de progrès.

Notre ouverture est d'abord d'échapper aux certitudes internes. Nous devons nous exposer au point de vue de l'autre. Allons voir ce qu'il peut observer de la place où il se situe. Se détourner des certitudes, c'est non pas se perdre dans le vague de l'incertain, mais se heurter aux résistances de l'inconnu. Il nous faut pour cela une certaine fermeté dans la pratique et une ouverture à la diversité. Nous devons en porter témoignage. N'oublions pas que la création de l'APF est issue d'un refus du dogmatisme. La lecture de l'un, fut-ce le plus prestigieux, n'est pas la seule. Toute lecture doit être critique. C'est cet esprit qui peut et doit être entendu aujourd'hui comme hier, c'est là le message de l'APF.

Rapport du secrétaire du comité de formation

Assemblée Générale du 16 Mars 2007

Raoul Moury

Mes chers collègues

Il m'appartient comme l'an dernier de vous présenter le travail du Comité de formation de mars 2006 à mars 2007, durant les 10 séances où il s'est réuni. Ce rapport a été au préalable présenté au Directeur de l'Institut de formation et aux membres du Comité.

Trois rubriques, avec leurs éventuels commentaires :

- les admissions ;
- les contrôles ;
- le tableau général de la répartition des 192 analystes en formation, chiffre qui reste quasi identique à celui de l'année dernière.

TABLEAU DEMANDES D'ADMISSION À L'INSTITUT DE FORMATION

	2006/2007	2005/2006	2004/2005
Demandes par téléphone	65 (02.03.07)	89 (13 mars 2006)	133 (8 mars 2005)
Demandes par courrier	67 (02.03.07)	75 (13 mars 2006)	117 (8 mas 2006)
Demandes ayant abouti à un envoi de la liste du C.F	18	20 (14 mars 2006)	33
Candidatures examinées par le CF	20	17	26
Candidats refusés	12	9	16
Candidats admis	8	8	10

RÉPARTITION DES CANDIDATURES ACCEPTÉES

CANDIDATS	HOMMES	FEMMES
8		8
MÉDECINS		4
PSYCHOLOGUES		4
DIVANS APF		5
DIVANS SPP		
LACANIENS		1
AUTRES (4ème groupe)		2

RÉPARTITION DES CANDIDATURES REFUSÉES

CANDIDATS	HOMMES	FEMMES
12	2	10
MÉDECINS		1
PSYCHOLOGUES	2	9
DIVANS APF	2	4
DIVANS SPP		2
DIVANS IVÈME GROUPE		
DIVANS LACANIEN		
DIVANS AUTRES		4

Commentaires

Comme vous pouvez le constater, les demandes de renseignements soit par téléphone, soit par courrier, continuent de baisser. Cela s'explique par le fait de notre site internet qui est maintenant régulièrement consulté. J'avais d'ailleurs déjà écrit à Daniel Widlöcher en juin dernier pour lui signaler les imprécisions de la rédaction de ce site. Une commission a été créée pour le réviser.

Quoi qu'il en soit, peu de modifications du nombre d'admissions (8) et de refus (12). Quant aux répartitions des candidatures :

- aucune admission d'homme ;
- 4 médecins, 4 psychologues ;
- 5 divans APF.

Pour les refus :

- deux hommes et 10 femmes ;
- six divans APF.

Féminisation des candidats et variété de l'origine des divans.

En résumé, comme je l'ai déjà dit, ces tableaux ne pourront être valablement interprétés qu'avec un recul suffisant. Cependant ces chiffres ne rendent pas compte du profil actuel des candidats : femme d'une cinquantaine d'années ou plus, psychologue ou médecin ayant déjà fait une analyse il y a un certain temps, participant à des groupes de travail depuis longtemps et ayant déjà l'expérience des contrôles. Leur demande d'admission paraît parfois moins une demande de formation par les contrôles que l'intégration à une Société d'analystes. Type de demande qui rejoint une autre catégorie de candidats et dont la formulation pourrait s'exprimer ainsi : "je suis enseignante, j'ai fait une longue analyse à raison de deux séances par semaine, analyse que je poursuis encore avec une séance par semaine. Je souhaite entrer à l'APF".

Là encore, souhait d'intégrer une société analytique. Naturellement ces profils d'analystes ne reflètent pas toutes les candidatures. Comme les deux journées de l'Institut de formation ont pu le montrer, ce problème des admissions reste un problème récurrent pour le Comité... et pour son Secrétaire. Les difficultés se répercutent tout au long du cursus.

Les contrôles

VALIDATIONS DE PREMIERS CONTRÔLES

Demandes de validations	contrôles validés	contrôles refusés	reportés
2006/2007	3	1	1
2005/2006	7		
2004/2005	3	2	

VALIDATIONS DE SECONDS CONTRÔLES

Demandes de validations	contrôles validés	contrôles refusés	reportés
2006/2007	4	1	1
2005/2006	8		
2004/2005	6	1	1

HOMOLOGATIONS DE CURSUS

Demandes d'homologations	cursus validés	demandes non examinées par le CT
2006/2007	6	6
2005/2006	10	4
2004/2005	2	

Commentaires

Un nombre moins important de 1ers et 2^{èmes} contrôles ont été validés cette année. Il est vrai que l'année dernière leur nombre avait été important.

Quant aux homologations de cursus, leur nombre reste identique 10, compte-tenu du fait que le Collège des Titulaires du 26 mars doit examiner 4 candidatures.

LA LISTE DES CONTRÔLEURS : 62 CANDIDATS EN CONTRÔLE

ANALYSTES CONTRÔLEURS	NOMBRE DE CONTRÔLES
1	10
1	9
2	5
1	4
4	3
4	2
9	1
10	0

Pas de modifications, la répartition des contrôles se fait de manière identique aux années précédentes. Rappelons pour mémoire que 4 contrôleurs assurent plus de la moitié des contrôles

Liste des analystes en formation, nombre 192	analystes n'ayant rien entrepris	PREMIERS CONTRÔLES			SECONDS CONTRÔLES			HOMOLOGATIONS Cursus homologués en attente de candidature de sociétariat	refus sociétariat
		en cours	validés et rien entrepris	refusés et rien entrepris	en cours	validés et rien entrepris	refusés et rien entrepris		
admis entre 1964-1973 8									
admis entre 1974-1983 15	2		4	2				5	
admis entre 1984-1993 65	10	2	7	3	5	3	3	30	2
admis entre 1994-2003 76	15	26	10	2	14	4		4	1
sous total : 164	27	28	21	7	19	10	6	43	3
admis depuis 2004 28	12	15	1						
Sous total 28	12	15	1						
Total général 192	39	43	22	7	19	10	6	43	3

CHAQUE ANALYSTE N'APPARAÎT QUE DANS UNE SEULE COLONNE

Commentaires :

J'ai conservé la présentation en deux parties, les analystes admis entre 1964 et 2003 en décomposant des tranches de 10 ans et ceux admis depuis 2004.

Peu de modifications par rapport à l'année dernière :

- 43 analystes sont en 1^{er} contrôle ;
- 19 sont en second contrôle ;
- 43 ont terminé leur cursus, qui s'étale généralement sur une dizaine d'années ;
- 39 n'ont rien entrepris ;
- 46 ont interrompu leur cursus.

Comme vous en aviez été informés par mon compte-rendu de la réunion du Comité de formation du 13 janvier 2007, ce tableau a suscité une discussion vive et animée au sein du Comité concernant les analystes n'ayant rien entrepris ou interrompu leur cursus.

Les avis sont partagés entre ceux qui estiment que l'Institut de formation et le Comité n'ont pas à intervenir plus avant, dans la mesure où l'admission ouvre au candidat un espace de liberté pour sa formation qu'il lui appartient seul de gérer.

D'autres, au contraire, pensent qu'il conviendrait de modifier notre état d'esprit à l'égard de ces candidats en essayant de comprendre avec eux, de façon individuelle, les raisons de cette interruption ou de leur non engagement dans le contrôle ; ceci permettrait en outre d'éclairer les effets de notre politique de formation.

Pour conclure, il me reste à remercier mes collègues de la confiance qu'ils m'ont témoignée et Madame Mamane de sa diligente efficacité. Durant les 3 années où j'ai assuré cette tâche de Secrétaire du Comité de formation, je me suis efforcé de faciliter la tâche du Comité, de répondre le plus rapidement possible aux candidats et d'articuler le plus étroitement possible le travail et les réflexions du Comité avec les deux Directeurs de l'Institut de formation, André Beetschen et Daniel Widlöcher.

Je vous remercie de votre attention.

Rapport de trésorerie au 31 Décembre 2006

Anne ROBERT-PARISSET

Assemblée générale du 16 mars 2007

I - BILAN 2006 : COMPTE DE FONCTIONNEMENT ET DE RÉSULTATS (voir tableau ci-joint, remis aux membres lors de l'AG du 16/3/07)

Le résultat de l'exercice 2006 s'avère très proche de ce qui était prévu par le budget prévisionnel 2006 : le **BÉNÉFICE** est de plus **5 337 €**, alors que le budget prévisionnel 2006 était de plus **4 556 €**, c'est-à-dire un résultat supérieur de **781 €**.

En effet, les recettes et les dépenses sont légèrement supérieures au budget prévisionnel 2006, et certaines des dépenses prévues en 2006 ne seront effectives qu'en 2007.

Afin de rester synthétique, je propose de ne signaler que les postes ayant fait l'objet de variations significatives par rapport au budget prévisionnel 2006 :

Le TOTAL des RECETTES ou PRODUITS s'élève à **263 821 €**, soit un total légèrement supérieur (+ 18 081 €) aux prévisions (245 740 €) : cela est dû principalement aux bons résultats des produits financiers et aux recettes des différents Entretiens.

Le TOTAL des DÉPENSES ou CHARGES s'élève à **258 484 €**, soit un total légèrement supérieur (+ 17 300 €) aux prévisions (241 184 €) : cela est dû principalement à :

l'augmentation des fournitures de bureau, d'un montant total de 2 905 € ;

l'augmentation liées aux charges locatives (total = 8 420 €) ainsi qu'aux travaux de peinture de notre siège, 2, place Dauphine ;

l'augmentation de la publication de Documents & Débats (total = 7 542 €) ;

l'augmentation du nombre des cotisants et donc des cotisations à l'IPA, à la FEP, et à l'AIHP (en rappelant que le Congrès de l'Association Internationale de l'Histoire de la Psychanalyse n'a lieu que tous les 2 ans) : nous avons prévu 18 510 € et le total réel 2006 des cotisations a été de 21 333 € ;

la poursuite de la dotation de provisions pour la dépréciation des stocks de livres (total = 2 212 €), correspondant aux Actes de nos précédents Entretiens de l'APF, (dites "Journées Ouvertes") jusqu'en 2004.

En revanche, certaines des dépenses prévues en 2006 ne seront effectives qu'en 2007 : j'en parlerai dans un instant dans le budget prévisionnel 2007.

Pour le reste, les dépenses ont été stables par rapport aux prévisions, notamment les frais de personnel, d'un montant total de 52 970 €, ainsi que la plupart des services extérieurs, dont les résultats s'équilibrent mutuellement.

II - BUDGET PRÉVISIONNEL pour 2007

Le BUDGET PRÉVISIONNEL devrait être légèrement déficitaire.

En effet, en s'appuyant sur les chiffres actuels en notre possession, nous prévoyons un **DÉFICIT de 1 985 €**, du fait d'une relative diminution des recettes, mais surtout d'une moindre diminution des dépenses dans la mesure où certaines dépenses prévues en 2006 ne seront effectives qu'en 2007.

Le TOTAL DES RECETTES devrait s'élever à **212 600 €**.

Cette diminution des recettes par rapport à 2006 devrait principalement s'expliquer par le calendrier des activités scientifiques pour 2007 : en effet, l'année 2007 comportera uniquement les Entretiens de Juin 2007, puisque les Entretiens de décembre 2007 seront remplacés par la prochaine "Journée Ouverte" qui se tiendra le 26 Janvier 2008.

NB : alors qu'en 2006, s'étaient tenues la Journée Ouverte de Janvier 2006, les Entretiens de Juin 2006 et les Entretiens de Décembre 2006.

Le TOTAL DES DÉPENSES devrait s'élever à **214 585 €**.

Je vous propose de ne commenter que les éléments particuliers de cette hausse prévisionnelle du budget 2007, qui concernent :

A - Tout d'abord les dépenses prévues en 2006 mais facturées en 2007 :

les frais exceptionnels concernant l'impression, c'est-à-dire le gravage du CDrom de *Documents & Débats*, pour un montant total de 1 500 € ; CDrom qui a été offert aux membres et analystes en formation, selon la décision des deux Conseils présidés par André Beetschen et Daniel Widlöcher ;

les honoraires de 2006 de notre informaticien Fabrice Perrinel, chargé de la réalisation informatique du site internet, d'un montant total de 1 500€ ;

les frais exceptionnels du mailing de l'annonce de la publication de *L'Annuel de l'APF* (1 500€), ce qui correspond à la moitié des frais de mailing que les PUF ont accepté de partager avec nous.

NB : Il faut souligner, qu'à partir de 2007, la parution de *L'Annuel de l'APF*, (dont les frais seront à la charge des PUF), permettra de prendre en charge non seulement la publication de la "Journée ouverte" de 2006 sur le Primitif et la "Journée ouverte" de 2008, mais également les suivantes, ce qui ne pèsera donc plus sur les finances de l'APF.

B - Les Dépenses spécifiques prévues pour l'année 2007 :

les frais de préparation et d'organisation à la "Journée ouverte" de janvier 2008 (total de 1 500 €), pour frais de mailing, droits d'auteur, frais d'impression des affiches, programmes et cartes d'entrées) ;

les honoraires pour 2007 de l'informaticien, chargé du développement et des améliorations futures de notre site internet (total de 2 000 € ou plus ?) ;

les frais de réception pour la soirée des Présidents de la FER, qui se tiendra à Paris, le samedi 3 novembre 2007 ;

l'augmentation de la cotisation de l'IPA qui était de 250\$ en 2006 et qui sera de 275 \$ en 2007.

NB : En effet, le bureau de l'IPA, lors de sa rencontre à Berlin en juillet 2006, a approuvé la décision d'une augmentation de 20 % au total en 3 ans soit ; 25 \$ en 2007 et 25 \$ en 2009, c'est-à-dire une cotisation de 275 \$ en 2007 et de 300 \$ en 2009.

L'IPA souligne que c'est la première augmentation des cotisations depuis 15 ans.

III - CONCLUSION

D'abord une remarque personnelle : cet apprentissage de la fonction de Trésorier de notre Association, avec la collaboration du cabinet d'expertise comptable et l'aide précieuse de Madame Sylvia Mamane, m'a permis de découvrir l'importance de l'intuition nécessaire à la difficile évaluation prédictive d'un budget prévisionnel.

En effet, il faut savoir que le mode de calcul comptable est lié au mode de ventilation selon les différents postes (répartition des frais dans différentes catégories codifiées), et que pour ce qui concerne en particulier les frais de locations de salles, les frais d'accueil et de réception, la marge d'erreur est large : je sollicite donc dès à présent votre bienveillance pour mes probables erreurs d'appréciation, (minimes, je l'espère), mais qui sont déjà prévisibles !

Au total, malgré ce budget prévisionnel pour 2007 légèrement déficitaire, et tenant compte du budget excédentaire de 2006, la proposition du Conseil est de ne pas envisager d'augmentation de cotisation pour 2007. Les cotisations pour 2007 restent donc identiques à 2006, soit :

cotisation de 1 000 € pour les membres ;

redevance de 100 € pour les membres honoraires ;

participation de 500 € pour les analystes en formation à l'Institut de formation.

Pour conclure, **un projet** : afin d'avoir une vue plus distanciée et prospective sur notre politique de gestion, le Conseil m'a chargée d'un projet d'étude et d'évaluation concernant l'évolution des comptes de fonctionnement et de résultats annuels depuis une dizaine d'années.

Cette étude rétrospective fera l'objet d'un compte-rendu plus précis et approfondi lors de la prochaine Assemblée générale de mars 2008.

Néanmoins, une première approche générale des bilans annuels depuis 1998, montre une stabilité des résultats, ainsi que des réserves d'investissement et des réserves d'intervention.

Cela permet de penser que la trésorerie de l'APF est saine, stable et équilibrée.

L'objet entre pulsion et instinct

Jean Laplanche

Enoncée ainsi - *La relation à l'objet* - la proposition faite il y a plusieurs mois par D. Widlöcher n'a rencontré auprès de moi qu'un enthousiasme modéré. Les termes de "relation d'objet" ne font pas partie de mes outils conceptuels. Je sais que certains auteurs les utilisent à outrance sans qu'on puisse toujours trouver des points communs entre eux. Fallait-il se mettre à un travail d'archives sur l'histoire et les avatars de la relation d'objet ? J'y avais d'autant plus de réticence que, en France, on serait en mal de désigner une ligne de pensée se réclamant prioritairement de la "relation d'objet". Les choses ont bien évolué depuis les querelles entre Bouvet (à tort presque oublié) et Lacan.

La relation à l'objet, argumente Daniel, n'est pas la relation d'objet. Il est vrai que la dernière expression fige un peu les choses, en faisant un tout cohérent entre la pulsion - le "sujet" de cette pulsion - et son objet. L'étude se déplacerait d'une analyse à "one body" (comme dit Balint) sur une observation à deux variables, deux corps corrélatifs.

Cela n'est qu'une interprétation. En allemand (chez Freud) et surtout dans les écoles anglo-saxonnes, il n'est guère fait de différences. La locution de départ est un mot composé, indissociable, renvoyant plutôt à un concept holistique : "*Objektbeziehung*", objet-relation. Le français est quasi forcé d'ajouter une particule de jonction qui est une interprétation : à l'(objet) ou d'(objet). Problème courant pour le traducteur avec les mots composés. Me voilà donc renvoyé de la relation à l'objet à la relation d'objet : thème peu enthousiasmant, et déjà traité de façon critique dans le dit *Vocabulaire de la Psychanalyse*.

Sur le point de refuser de proposer un exposé pour ces Journées, mon enthousiasme n'était pas ravivé par le souvenir des ambiguïtés autour de la notion même d'objet.

Il est bien sûr admis qu'on puisse, comme au XVII^{ème} siècle, parler d'une personne comme d'un objet.

Lacan, dans une boutade, disait bien à propos de la querelle sujet/objet : "Plût au ciel que telle personne fût tout simplement déjà un objet !".

Mais, depuis, les temps ont changé, et la nuance péjorative latente est revenue dans le langage courant, avec les locutions "femme-objet", ou "homme-objet" (moins fréquente). Ce qui suppose qu'on leur dénie la position enviable de "sujets".

Mais des confusions intellectuellement plus graves se sont introduites, notamment dans le langage psychanalytique : je cite par exemple l'opposition total-partiel.

De fait, Freud en parlant d'objet, n'a jamais pris la peine de distinguer le total du partiel. Je ne citerai que les *Trois Essais* où l'objet est pris tantôt comme personne totale (la personne de l'homosexuel), tantôt comme partie du corps ou substitut de celle-ci (le fétiche, par exemple, est désigné comme "substitut inapproprié de l'objet sexuel"). Il en va de même pour "Pulsions et destins des pulsions". La définition même - si difficile à traduire - de l'objet, peut désigner aussi bien une personne qu'une partie du corps : "Celui-là même en quoi et par quoi la pulsion peut atteindre son but" (préposition an : n'est pas exactement un lieu. Widlöcher).

L'opposition et la conjonction du partiel et du total est loin d'être stérile, au contraire. Grâce à Freud, depuis l'article sur "les transpositions de pulsion", nous sommes rompus à l'assimilation d'une personne totale à une partie du corps (enfant = faeces = pénis, etc...). Fénichel a situé les choses avec son article bien connu : "girl = phallus".

Ce qui est gênant n'est donc pas le couple partiel-total, mais le fait que, dans bien des interprétations simplistes, la relation entre les deux est conçue sur le mode de la construction-totalisation = corps morcelé - corps entier. Les pensées de K. Abraham, puis celle de M. Klein, n'ont pas toujours évité cette dérive cons-

tructiviste. Je reprendrai plus loin ce rapport partiel-total sous un tout autre aspect.

Une autre confusion, jamais tout à fait éclaircie, règne entre objet externe et objet interne. La psychanalyse - et Freud lui aussi à certains moments - s'est laissée envahir par le problème psychologique ou philosophique de l'objet matériel externe. Un objet qui, pour certains, est un donné originaire de l'expérience phénoménale, mais pour d'autres un acquis développemental. Je désigne, pour simplifier, cet objet comme "l'objet à la Piaget". Reste à savoir si Freud lui-même ne s'est pas contraint à aborder le problème, une fois énoncée définitivement la thèse du narcissisme primaire, comme état fusionnel, adualistique, régnant à l'origine et dont il faudrait sortir. Le plus significatif, dans ce domaine, est sans doute Winnicott avec ses thèses sur un état primordial du nourrisson où l'objet est dit totalement "subjectif" au départ, c'est-à-dire identique à la façon dont le bébé l'"hallucine". À partir de cet univers clos sur lui-même, "l'objet transitionnel" selon Winnicott serait un premier acquis dans la création du monde extérieur, une "*first not-me possession*".

Sans discuter longuement cette thèse, comme je l'ai fait à différentes reprises, et en m'appuyant aussi bien sur les idées de Lagache que celles de Stern et surtout de Dornes (*Psychanalyse et psychologie du 1^{er} âge*, Paris, PUF 2002), je tiens à souligner que Winnicott introduit ici un objet qui n'a rien à voir avec l'objet pulsionnel de la psychanalyse, pour prendre parti dans le débat purement psychologique voire philosophique de l'extériorité du "monde extérieur". Winnicott n'est pas le seul, et Freud lui-même s'est laissé, si j'ose dire, piéger par Piaget dans certains textes (cf. "Formulations sur les deux principes de l'avenir psychique", OCF XI). Selon un renversement que je ne suis pas prêt à abandonner, je définirais, pour ma part, l'objet transitionnel, dans les cas où il existe, non pas comme "*first not-me*", mais une *first me possession*, à savoir un des éléments constitutifs du moi, au sein d'un monde qui, au départ, est loin d'être indifférencié.

Quelque peu dérouté par l'offre de Widlöcher, y compris avec son corollaire libéral : "tu parles de ce que

tu veux", j'étais près de ne simplement pas parler, si en recroisant les lignes de pensée qui me sont habituelles, l'idée ne m'était venue que peut-être l'objet allait se retrouver, non pas directement avec la pulsion, mais avec le couple pulsion/instinct.

L'objet en psychanalyse, disons-nous avec conviction, n'est ni l'objet perceptuel, ni le "sujet" reconnu de façon "objectale" : c'est tout simplement l'objet sexuel de la pulsion sexuelle. Hélas, avec l'idée de pulsion, nous ne sommes pas au bout de nos peines.

Pulsion est un mot français forgé pour rendre le terme allemand *Trieb*. En allemand, *Trieb* est un mot courant, ce que n'est pas pulsion. De plus, il entre dans un couple de quasi-synonymie avec le mot *Instinkt*. Dans le cas fréquent de ces quasi-synonymies, liées aux deux étymologies germaniques et latines, l'utilisateur a le choix de gommer ou d'accentuer la différence. Chez Freud, le mot *Instinkt* existe à côté de celui de *Trieb*, et dans un usage parfaitement distinct. Il s'agit d'un comportement spontané, quasi automatique, et répondant à un besoin pressant. Mais si la différence est faite par Freud du côté de l'*Instinkt*, elle reste plus ou moins ambiguë du côté du *Trieb*.

On peut se référer de ce point de vue, à "*Triebe und Triebschicksale*". Si ce texte fut traduit en anglais d'abord par "*Instincts and their vicissitudes*" et si le mot *Trieb* fut retraduit longtemps en français avec le mot d'instinct, ce n'est certes pas un hasard. L'être qui nous est décrit, par Freud puis par ses traducteurs, est un être hybride, fortement imprégné d'instinctuel, si l'on entend par là un comportement génétiquement déterminé inscrit dans la biologie, et comportant des actions finalisées. Selon la définition déjà ancienne de Tinbergen : L'instinct est "un mécanisme nerveux organisé hiérarchiquement qui, soumis à certaines excitations amorçantes et déclenchantes d'origine interne aussi bien qu'externe, répond à ces excitations par des mouvements coordonnés qui contribuent à la survivance de l'individu ou de l'espèce".¹

On connaît l'antienne des quatre éléments de la pulsion/ou instinct, telle qu'elle est déroulée dans l'article de Freud : source, poussée, but, objet. Je ne ferai ressortir que quelques points, les plus à même de nous faire sentir la duplicité du texte :

¹ "The Study of instincts", Oxford 1951, in *Bénassy*, 1953, RFP, 1953, 17, 1-2, p.11.

la source organique est assimilée, dans le modèle idéal, à une zone du corps (zone érogène excitable). Elle est liée de façon très étroite au "but" qui est "toujours la satisfaction qui ne peut être atteinte que par la suppression de l'état de stimulus à la source pulsionnelle". (OCF XIII, p.169.) On voit à quel point le couple source-but est solide, presque infrangible. Nous sommes ici au maximum du modèle instinctuel et non pas pulsionnel. Mais aussitôt des exemples plus complexes viennent contrarier ce modèle : ainsi pour la classique "pulsion de voir" dont la source serait l'œil, mais où il est bien difficile de mettre en évidence, dans le voyeurisme notamment, une diminution de tension dans l'œil lors du plaisir sexuel.

Si l'on prend maintenant l'autre élément, celui qui nous intéresse aujourd'hui, l'objet, il se trouve défini comme "ce qu'il y a de plus variable dans la pulsion ; il ne lui est pas originellement connecté, au contraire il ne lui est adjoint qu'en raison de son aptitude à rendre possible la satisfaction".

Une caractéristique qui semblerait nous entraîner plutôt du côté du pulsionnel mais qui, en fait, ne rend compte des choses ni avec la pulsion, ni avec l'instinct. Dans les deux en effet, on trouve une conjonction bizarre et à démêler entre une typicité de base, une variabilité des objets rentrant dans le type, et finalement une capacité de fixation. Que l'on pense aux trouvailles de Lorenz à propos de l'instinct, c'est-à-dire à l'empreinte exercée par un congénère déterminé, à partir d'une multiplicité d'options possibles.

Dans le temps relativement court que je me suis imparti, je me bornerai ici à deux considérations : l'une historique et l'autre épistémologique, voire taxinomique.

1°) Dans l'histoire de la psychanalyse concernant le Trieb, on assiste à deux mouvements successifs.

En un premier temps, avec Freud lui-même, avec l'*egopsychology* fondée sur les traductions de Strachey, tout est, pourrait-on dire "peint" en instinct. Non seulement le terme anglais lui-même, mais les considérations théoriques : le *Trieb* a son origine dans une source somatique précise et vise à un but déterminé.

En un second temps, on a eu plus ou moins tendance à tout "repeindre" en pulsion. Tout devient variable,

indépendant de toute source biologique, soumis aux seuls avatars de l'histoire. Le maximum de ce mouvement se trouve chez Lacan, avec sa traduction à type de jeu de mots : *Trieb* = pulsion = drive = dérive. La "dérive" étant celle de l'être humain en général, libérée de la définition freudienne du ça qui voyait en celui-ci l'ensemble des "diverses pulsions issues du corporel et agissant sur l'animique".

2°) Dans l'ordre de la taxinomie, plutôt que de prendre position dans ce balancement infini entre un tout instinct et un tout pulsion, ma position finale est de distinguer tout simplement, chez l'être humain, les champs ressortissant à l'un et à l'autre. Je propose donc (au lieu de fusionner ou synthétiser) de distinguer pulsion et instinct, en leur assignant leurs domaines précis qui sont fort délimités chez l'être humain.

Donc, du côté de l'instinctuel 1/ les instincts d'auto-conservation 2/ les instincts sexuels pubertaire et post pubertaire. Et du côté du pulsionnel : la sexualité infantile prépubertaire.

Le critère entre instinct et pulsion étant d'un côté le caractère génétique et héréditaire des montages physiologiques en question, et du côté pulsionnel infantile le caractère acquis, épigénétique, des fantasmes et comportements sexuels. Ces derniers faisant, pour l'essentiel, l'objet de la psychanalyse.

On peut aussi très valablement distinguer pulsion et instinct par le caractère "économique" de leur fonctionnement. L'instinct se caractérisant, comme Freud l'énonce souvent, par l'abaissement du niveau de tension ("principe de plaisir"), mais la pulsion tendant plus souvent à l'augmentation indéfinie de l'excitation. Un paradoxe que Freud a souvent mentionné.

Concernant les domaines respectifs de la pulsion et de l'instinct, je ne saurais me lancer dans une description qui prendrait le caractère d'un traité (Une partie en a été développée dans l'article "Pulsion et instinct" paru en 2000 dans *Adolescence*, 8,2).

Je prendrai seulement quelques points qui me paraissent cruciaux, et susceptibles de nous orienter :

1°) Les instincts d'auto-conservation, qui ne sont plus guère nommés ainsi. Ils comportent deux classes, mais en fait avec bien des transitions. D'une part les grands besoins physiologiques auto-régulés. D'autre

part les besoins qui ne peuvent que s'adresser au congénère pour leur satisfaction et leur équilibre. En fait ces deux classes sont difficiles à distinguer. Il existe des besoins qui vont devenir auto-régulés mais ont besoin d'une période d'assistance par l'autre. Il en va ainsi pour la chaleur. Les futurs homéothermes n'ont au départ que peu ou pas de véritable régulation thermique, et doivent passer par une période initiale passagère empruntant la chaleur auprès de la mère.

De fait, la plupart des grands besoins, dont l'alimentation n'est que le plus emblématique, ne peuvent être satisfaits que si l'on s'adresse à l'autre, c'est-à-dire le plus souvent à la mère, la personne qui prodigue les soins (*die Pflegeperson*, dit Freud).

Nous voici introduits, avec cette classe d'instincts nécessairement médiatisés par l'autre adulte, au domaine de la psychologie dite de l'attachement, qui suppose un lien originaire, et partiellement génétique, entre le petit et l'adulte qui lui prodigue ses soins.

Je ne me lancerai pas dans un développement sur l'attachement, m'intéressant principalement à lui pour son rapport avec la psychanalyse ; et ceci à travers le dilemme : ou bien l'étude et la théorie de l'attachement se donnent pour objectif de remplacer le domaine de la psychanalyse de l'enfant (en supprimant son caractère primairement sexuel), ou bien on peut montrer qu'il contribue à la genèse du sexuel infantile. Etant proposée la seconde hypothèse, il conviendrait de développer deux éléments capitaux : d'abord, l'attachement n'est pas un simple comportement unilatéral, ni même une interaction : il est très tôt, voire d'emblée, un dialogue, soit un échange de messages. L'autre élément est que dans cet échange, les positions sont asymétriques : les messages venant de l'enfant se déroulent, au départ, sur un seul plan. Les messages de l'adulte, du fait de la présence de son inconscient, sont infiltrés, compromis par des éléments inconscients, et notamment par des reliquats du propre inconscient infantile sexuel de l'émetteur : c'est là en deux mots ce que j'ai développé sous le nom de "situation anthropologique fondamentale".

Ceci nous fait passer au problème de la pulsion sexuelle, la seule qu'on puisse à proprement parler

nommer telle, la pulsion sexuelle infantile, avec son caractère "pervers polymorphe".

C'est en effet la relation et le dialogue de l'attachement qui sert de "porteur" (nous rencontrerons plus loin le terme d'"étayage") pour la sexualité inconsciente de l'adulte. Une sexualité qui - dans les cas normaux et névrotiques - ne se donne pas à lire ouvertement. Les messages adultes se situent sur le plan pré-conscient-conscient. Ils sont "compromis" par des retours du refoulé inconscient, ce qui les rend énigmatiques ; c'est-à-dire à décrypter, à traduire, mais toujours avec un reste. C'est là le cœur de ce que je nomme "théorie de la séduction". Ces restes d'une traduction imparfaite, je les ai désignés comme "objets-sources" de la pulsion sexuelle infantile. J'aurais pu dire aussi signifiants-sources, et j'ai parlé aussi de signifiants désignifiés. Tout cela pour laisser entendre que la source de la pulsion, à la différence de l'instinct, n'est pas un processus somatique mais psychique (même si, évidemment, il a des corrélations neuro-physiologiques. Le neuro-physiologique, qui accompagne tout processus psychique, est autre chose que le somatique-organique).

Le sexuel pulsionnel (que je désigne parfois comme "sexuel") avec sa relation indéniable avec l'enfance, est l'objet même de la psychanalyse. Mais avant d'en reparler, il me faut dire quelques mots de l'instinct sexuel, c'est-à-dire celui qui surgit à la puberté et accompagne ensuite l'être humain au long de sa vie. L'instinct sexuel apparaît, comme Freud y a insisté dès le 3^{ème} des *Trois Essais*, à la puberté ou peu avant. Il faut savoir gré à Ph. Gutton d'y avoir insisté, avec sa notion du "pubertaire", différent de l'adolescence. C'est un processus somatique apparaissant avec le retour massif de la production hormonale, et les processus somatiques évidents qui y sont associés.

Pourrait-on dire alors que tout est pour le mieux dans le meilleur des mondes, la sexualité adulte venant relayer la sexualité infantile qui lui préparerait la voie ? C'est un peu le point de vue de Freud, dans les versions successives des *Trois Essais*, où il tente d'interposer, au cours de l'évolution de sa pensée, entre la sexualité infantile la plus précoce, et l'activité adulte, toute une série de stades qui se situent presque dans une perspective développementale.

Le problème, à l'adolescence, est malheureusement ou heureusement bien plus complexe : la sexualité infantile est en majeure partie refoulée, de sorte qu'elle persiste sans préparer la place à la génitalité adolescente et adulte mais en entrant souvent en conflit avec elle. J'ai pu dire que la génitalité adulte trouvait déjà son siège occupé par la sexualité infantile polymorphe qui persiste de l'enfance. Qui plus est, la sexualité infantile est acquise (dans les relations avec l'adulte) alors que les racines de la génitalité pubertaire sont innées, si bien que, à l'encontre de tout modèle développemental cohérent, l'acquis apparaît dans le temps avant l'inné et est censé lui préparer la place, ou lui laisser une partie de la place.

On sait que le type de compromis élaboré par Freud entre sexualité infantile et sexualité adulte, est celui du plaisir sexuel préliminaire. Il n'empêche que les buts et modes de satisfaction du plaisir préliminaire (polymorphe pervers) et ceux du plaisir génital sont au départ hétérogènes : recherche de la tension et de l'excitation dans le premier cas, abaissement de la tension dans le second.

Tous les spécialistes de l'adolescence se confrontent à ce problème, que j'essaie de formuler ici dans sa simplicité. N'étant nullement spécialiste de l'adolescence, il ne me revient pas d'en décrire les innombrables avatars : une fois stipulé que ce moment de grand passage se présente comme l'un des plus périlleux, voire le plus périlleux, de l'existence entière. Ceci dans la mesure où s'y affrontent :

1/ les reliquats de l'attachement instinctuel, 2/ la sexualité infantile polymorphe refoulée-pulsionnelle, et 3/ la poussée instinctuelle pubertaire, indéniablement liée au développement somatique et qui vient bouleverser l'équilibre à peine acquis du refoulement juvénile.

J'en reviens à l'objet, puisqu'objet paraît-il il y a. J'y toucherai en différents points, dans la mesure où je puis retrouver quelques recoupements avec mes propres lignes de pensée.

1°) L'initiateur de la séduction. Celui que je nomme l'autre adulte, sans conférer à cette dénomination aucune résonance lacanienne de "grand" ou de "petit" autre. C'est un autre concret, la "personne qui

donne les soins" (*Pflegeperson*), une personne de l'entourage. Prioritairement la mère, au moins au stade présent de notre civilisation.

Il m'est impossible de situer ma relation à cet autre sous le chef de la "relation à l'objet". Pour mille raisons :

Ce que nous échangeons. Ce ne sont pas des relations, des excitations ou des interactions. Ce sont avant tout des messages, même s'il est indéniable que ceux-ci ont un effet dynamique, excitant.

Ce sont des messages, car ils véhiculent la demande ou l'être de l'autre, et car ils sont engagés dans une réciprocité. Et d'autre part, pour compliquer les choses, cet échange réciproque est perverti par l'inconscient sexuel de l'autre, adulte. C'est donc, pour dire les choses de façon un peu imprécise, plutôt une relation de l'autre à moi que de moi à un quelconque objet. Mais je dois aussi gommer l'idée ici proposée de "relation", dans la mesure où l'échange de messages est tout autre qu'une interrelation ou, comme on dit si souvent, une "interaction". Ce qui y passe est du domaine de la communication, voire du "langage", si l'on accepte une fois pour toutes (avec Freud, Saussure, Jakobson etc...) que "par langage il faut comprendre ici non seulement l'expression des pensées en mots mais aussi la langue des gestes et toute autre sorte d'expression de l'activité animique" (OCF XII p.110).

Pour conclure d'un mot à propos de l'autre, initiateur de la séduction, il n'est pas question de parler de "relation à l'objet", ou de "relation d'objet". Par son caractère asymétrique, il transcende, en un sens, toute notion de relation purement bilatérale, pour imposer un message comme "venu d'un autre monde". Le "primat de l'autre", dans le champ sexuel, n'est pas une vaine formule.

2°) J'ai parlé, plus haut, de la notion "d'objet-source". Ce qui compte ici selon moi, c'est le mode d'existence inconsciente, refoulée de ce dont il s'agit. C'est aussi son rôle comme source de la vie pulsionnelle, au sens précis que Freud donne à ce mot. C'est enfin son caractère d'"objet", terme que j'ai choisi à un moment donné, pour rendre compte du fait que cette source avait une matérialité, même si à entendre comme matérialité psychique. Les mots "signi-

fiant" ou même "représentation-chose", auraient pu aussi convenir.

Le problème, avec "l'objet-source" refoulé et inconscient, c'est sa relation avec la fantaisie, qu'on aurait plutôt tendance à concevoir comme préconsciente. Ainsi pourrait-on dire, les objets-sources font bouillonner, fomentent des fantaisies préconscientes, où ils occupent de façon variable et permutable les différents pôles. C'est ce que nous avons essayé de dégager, avec Pontalis, dans notre description du fantasme.

La notion d'objet-source, pour le dire encore, inverse la définition que Freud donnait de l'instinct, comme "exigence de travail imposé à l'anémique par suite de sa corrélation avec le corporel". À l'inverse, pour ce qui est de la pulsion, c'est l'objet-source, et sa prolifération préconsciente, la fantaisie, qui exercent leur "exigence de travail sur le corporel, auquel ils sont corrélés". Cette formule de la "révolution copernicienne" est au centre même de la théorie de la séduction.

3°) J'en termine avec un point très intéressant, celui en tout cas où toute dogmatique de la "relation d'objet" se trouve dépassée. Il s'agit de ce que Freud nomme le "choix d'objet". Je rappelle rapidement quelques points : il s'agit d'un objet en principe total, une "personne". Le "choix" ne signifie en lui-même aucune volonté ni arbitraire : c'est simplement une inclination forte vers une personne, plus rarement un type de personne. Freud dans *Pour introduire le narcissisme* fait nettement référence à la période de l'enfance ou de l'adolescence. Enfin nous devons nous rappeler que Freud a désigné l'objet comme ce qu'il y avait de "plus variable" dans la pulsion, ce qui nous invite à nous attendre à une multiplicité de choix possibles.

En fait, Freud opte pour la typicité, mais non sans un certain schématisme ; il décrit seulement deux types : le "choix d'objet par étayage" et le "choix d'objet narcissique". Le premier, selon la ligne de ce que nous avons développé à propos du message adulte et de son "porteur", "l'attachement", aurait pour objet le porteur du message d'auto-conservation, "la mère qui nourrit, le père qui protège" selon la formule. Le choix serait, toujours selon Freud, spécifique de l'homme. Le choix narcissique - "on aime soi-même"

et ses dérivés éventuels - serait plus particulier à la femme. Mais en fait Freud décrit entre les deux choix une sorte de dialectique complexe :

Le choix par étayage supposerait une sorte de des-saisissement par l'homme de son propre narcissisme, comme pour enfler outre mesure le narcissisme de la femme inaccessible et auto-suffisante. Il y aurait donc une curieuse complémentarité, quasi énergétique, des deux types de choix, masculin et féminin.

Freud ici se défend de l'accusation de "sexisme", et, en fait, notre critique pourrait porter bien autrement : aussi bien dans l'un que dans l'autre type, c'est tout simplement la sexualité au sens généralisé et notamment infantile, qui est absente.

Si l'on considère aussi que Freud ne s'est pas limité à ces deux types, mais en a rajouté un 3^{ème}, "un type de choix particulier chez l'homme", où sont prises en considération des composantes érotiques bien plus spécifiques, on peut se dire que la question du "choix d'objet", quel que soit le titre dont on veuille l'affecter, reste un problème pour lequel un accès plurifactoriel pourrait être entrepris. Il devrait prendre en compte non seulement l'aspect narcissique (l'aspect par étayage qui nous renvoie indirectement à l'attachement), l'aspect œdipien (décrit par lui à propos d'"Un type particulier de choix d'objet chez l'homme" (OCF X, pp.187 sq) mais aussi les composantes érotiques inconscientes bien singulières, issues du refoulement au cours du processus de séduction.

J'ai parlé un jour, à ce propos, de "pulsion d'indice" et voudrais terminer là-dessus, pour proposer (en passant) une autre conception de la relation objet-total/objet-partiel dont, depuis les kleiniens on ne sait plus très bien de quoi il s'agit. Je vois tout avantage à reconsidérer la relation du total au partiel comme celle de l'indice (ou si l'on préfère, de l'insigne), à ce dont il est le support. Un élément détachable, métonymique, dont la relation avec le fétiche - ou avec le phallus - est souvent flagrante. Combien de choix d'objet sont déterminés inconsciemment par ce petit élément détachable marquant l'appartenance "au club". Petit, pas forcément par la taille, mais en tout cas mis en exergue comme élément vestimentaire ou ornemental, ou ressortissant aux traits physiques. Je dis là des banalités, à l'époque où ce fétichisme s'affiche dans les rues et les magazines.

L'indice, en effet est souvent d'une grande importance. Je ne veux certes pas majorer la signification d'un trait fétichiste, dans le choix d'objet, et certainement pas comme perversion avérée. Bien d'autres traits pervers infantiles peuvent intervenir dans ce choix. Mais "l'indice" de l'objet partiel, outre sa fonction de marque, présente l'intérêt théorique de recadrer la relation objet total/objet partiel, et ceci dans le domaine du message et de la communication inconsciente.

En bref, le choix d'objet, concept forgé par Freud lui-même, devrait retenir une attention toute privilégiée de par sa situation à l'adolescence et à l'âge du

jeune adulte et de par les entrecroisements toujours hasardeux qu'il propose, en nombre quasi infini, entre objet de l'attachement (de l'auto-conservation) objet de la pulsion sexuelle infantile, objet spéculaire ou narcissique et objet de l'instinct sexuel pubertaire.

En ce sens, ces passages de Freud dans "Le narcissisme", mais encore ses articles sur "La psychologie de la vie amoureuse" (dont fait partie l'analyse d'un "choix particulier chez l'homme") me paraissent ouvrir la voie à des investigations plus diversifiées que la bien monotone "relation d'objet", à la fois si opaque et si vague quand on veut la cerner.

La relation d'objet

entre qui, entre quoi ? pour qui, pour quoi ?

Michel de M'Uzan

Hébété, vacillante mais marchant droit devant elle, elle entre et laisse entendre d'une voix détimbrée : "Je suis un morceau de moi." Son regard ne s'arrête sur rien, les traits de son visage sont comme effacés.

Tel autre analysant murmure, peut-être pour lui-même : "Je finirai bien par ressentir ma peau dans mon corps."

Après un long silence, une jeune femme, comme figée sur le divan, "rêve" à voix haute : "Il n'y a pas d'arbres... chez moi est vide... les voix se sont tuées, les images c'est encore pire... espace dénudé... il faut se mettre en boule, attendre que le vent tombe." Et je m'étonne d'être traversé par une pensée étrange, que je ne prononce pas : "Et si j'étais dans votre gorge ?"

La fin de la séance est toute proche, la patiente s'affole à l'idée que, dans sa dérégulation, et ne se reconnaissant plus, on puisse la laisser partir. Je m'entends lui dire, à mi-voix : "Vos contours sont dans ma poche."

Dans ces moments, on le sait, les figures, les pensées qui émergent chez l'analyste sont partie intégrante de ce qui se joue chez l'autre, parfois elles lui échappent, à moins que, sans en connaître toujours la raison, il ne s'autorise à les énoncer.

Je pourrais, à l'envi, et comme tout un chacun se reportant à sa propre expérience, citer nombre de tels propos. Des propos qui, proférés lors de ce qui, parfois, semble n'être qu'un banal échange, circonscrivent en fait un univers où vacille la solide délimitation entre les êtres, entre les êtres et les choses et où tout devient incertain ; un univers dont le seul envisagement ôte à la raison son pouvoir de discrimination ; un univers où se déploient les émois les plus variés, depuis la terreur insoutenable jusqu'à la froideur inconcevable, un univers où se côtoient agitation incontrôlable et immobilité figée.

"Troubles graves de la personnalité", "états limites", névroses dites "narcissiques", aussi certaines "somatoses", et surtout entités où on devine la place d'une "difficulté d'être", les mots ne manquent pas pour définir l'ordre en question, immédiatement perçu comme différent du "névrotique commun". Malgré cela, parallèlement, on continue à parler de sujet, d'objet et de leur rencontre, non sans éprouver, il faut bien le reconnaître, un certain malaise imparfaitement levé par la référence au "transitionnel". Est-il alors possible de maintenir, sans autres, la pleine valeur spécifiante d'une notion qui se veut globalisante, celle de relation d'objet, pour considérer et comprendre ce qui se joue entre des êtres ou des morceaux d'êtres ? Qu'en est-il, en effet, de la relation d'objet lorsque le statut identitaire des protagonistes, et en particulier celui de l'autre, du patient, est incertain, ou vague, comme il en va dans les entités nosographiques en question, véritable "degré zéro" de l'affaire ? Sans compter que cet ordre est loin d'être homogène.

Les analystes qui se sont attachés à ce monde singulier ne manquent pas. Je m'en tiendrai, bien évidemment, à quelques-uns, parmi ceux qui ne sont plus ; leurs travaux témoignent de l'ancienneté des études sur le sujet.

On comprendra, je l'espère, que, pour commencer, je cite les écrits de Maurice Bouvet sur la relation d'objet, précisément, et sur la dépersonnalisation. En des temps lointains, ils m'avaient ouvert les yeux.

Je pense à Winnicott, bien sûr, avec ses objets transitionnels, qui concernent indiscutablement notre propos ; objets transitionnels dont on redoute si fort que, pour certains, ils aient pu faire défaut.

Didier Anzieu, dès 1974, insistait, à juste titre, sur le fait que le corps, en tant que donnée globale présexuelle et vitale de la réalité humaine, était précisé-

ment ce qu'on méconnaissait ou déniait. En procédait, comme on sait, la notion de Moi-peau autorisant l'enfant à se représenter lui-même en partant de l'expérience de sa surface corporelle.

Pierre Fédida, dans une réflexion consacrée précisément aux entités qui, classiquement, ne relèvent pas d'une indication d'analyse et dans lesquelles la problématique de l'absence est fondamentale, pose l'objeu, peut-être proche de l'objet transitionnel. Ce qui l'amène à s'intéresser au monde des frontières, remarquablement illustré par le cas de telle de ses patientes qui craignait de devenir folle depuis qu'elle commençait de "chercher un dedans, partout dehors".

Les travaux de René Spitz méritent un regard dans la mesure où ils font état, à propos du développement de la relation d'objet, de trois stades successifs et en particulier d'un stade pré-objectal où le nouveau-né vivrait un état de non-différenciation d'avec son environnement. État qui précède celui où l'autre, avant de devenir tel, n'est qu'une "Gestalt". En "détaillant" l'évolution du "relationnel", ces vues néanmoins s'exposent à ce que la notion de régularité ne s'impose avec trop de rigueur.

De riches études sur le sujet ont donc été menées par des analystes dont les positions théoriques, voire doctrinales, ne se recoupaient pas nécessairement. Cela étant, on découvre assez généralement que ces recherches consacrées au sujet exprimaient le terme d'une réflexion engagée sans doute bien auparavant. Mon propos, aujourd'hui, n'est donc pas d'en présenter tout uniment l'aboutissement, mais l'aventure personnelle qui m'y a conduit. Une aventure dont je retiens ici, pour le cerner, le rapport entre la question de la relation d'objet et la problématique identitaire. Une aventure qui s'est développée au fil des années, avec ses étapes et son déterminisme secret, bien souvent reconnu seulement après coup. Ce qui laisse quelque peu rêveur quant à la liberté qui nous est accordée. Ainsi, chaque temps était gros d'exigences théoriques qui allaient s'imposer dans les développements ultérieurs... sans compter une contrainte à renoncer à des notions adoptées jusque-là spontanément et comme sans y penser.

Au départ de ce parcours qu'il me faut donc rappeler brièvement pour l'intelligence des derniers déve-

loppements, je me sens autorisé à faire état d'une expérience singulière, vécue en 1974, et que j'ai eu l'occasion de mentionner à l'époque ; on s'en souvient peut-être. Dans des circonstances tout à fait banales, alors qu'un proche se tenait en face de moi, par-delà une petite table, surgit à mon esprit, inopinément, une pensée insolite : "Si j'étais mort... et que je continue de l'ignorer." Il était clair que la réalité de la proposition serait confirmée si mon vis-à-vis, et à partir de la constatation d'une symétrie rigoureuse de ses gestes avec les miens, se révélait n'être en fait qu'une image spéculaire ! Quiconque voit son double en face doit mourir. Un écrit, issu du trouble que l'incident avait fini par engendrer, paraissait dans le numéro 9 de la *Nouvelle Revue de psychanalyse*, au titre évocateur (*Le Dehors et le dedans*), en même temps que celui de Didier Anzieu intitulé : *Le Moi-peau !*

Des expériences de l'ordre de celles que j'ai vécues là, nombreux sont ceux qui ont eu l'occasion de les traverser. Je les crois souvent à l'origine, disons, de constructions théoriques qui, à mon sens, y trouvent paradoxalement un gage d'authenticité. J'en rapprocherais telle parole de Pierre Marty disant un jour : "On édifie la psychosomatique à partir de son ventre et de ses morts."

S'il est concevable de rêver être à la fois mort et vivant, si on accepte l'idée que le moi ne se sépare jamais entièrement du non-moi, si on reconnaît à l'identification primaire la capacité d'intervenir au-delà de ce qu'on imagine ou accepte, la notion de relation d'objet est exposée à devenir bien aléatoire, il en sera souvent question. Il en va de même avec le fameux certificat de santé identitaire que caractériserait "le sentiment d'unicité vécue d'un organisme intégré qui reconnaît autrui sans ambiguïté"... passons ! Dès lors m'était apparu qu'il convenait de substituer au vocable "identifié" la notion de "spectre d'identité" correspondant aux lieux et à la quantité où s'investit la libido narcissique depuis un pôle interne, image du sujet, jusqu'à un pôle externe répondant à la représentation de l'autre.

Ainsi, et à partir d'expériences de même ordre, va naturellement procéder, comme dans une filiation, l'observation de modifications du fonctionnement

psychique de l'analysant et de l'analyste dans le cours même de la séance. Cela m'avait amené à reconnaître une entité nouvelle, quasiment un "être", issue de la rencontre entre les activités psychiques inconscientes des protagonistes, et à laquelle j'avais réservé l'expression de "chimère psychologique" pour tenir compte de son caractère à la fois fabuleux et monstrueux.

Enfin, la lourde insistance de la problématique est venue m'imposer l'idée que, propre au monde en question, devait nécessairement correspondre un langage spécifique, que j'ai appelé idiome identitaire, un langage fait d'émissions de sons, d'éléments au départ non-verbaux et dont on retrouve la trace dans l'activité de la "chimère". Ce faisant, en prononçant le terme de langage, il est clair que je n'ambitionne en aucune manière de m'engager sur le terrain du linguiste. Je crois néanmoins acceptable de retenir le terme pour désigner l'idiome identitaire, car, même si on le place à quelque distance d'une production endophasique, il ne lui est pas totalement étranger. Alors, protolangage ? Peut-être ! Quand même ! Même si précédé par le cri pur, mais suivi par la vocifération, ébauche de l'attente de ce qui sera l'objet et ébauche de la relation avec lui, il est d'abord, ce langage, l'héritier de la lallation égotique du nourrisson qui le profère d'abord pour lui-même, avant qu'il n'appartienne même à un quelconque sujet transitionnel. Un langage qui, plus tard, revêt une allure paraphrénique, parfois aux accents poétiques extrêmes, comme chez Antonin Artaud, je vais y revenir. Un langage, j'insiste, qui assure moins la communication avec autrui que la manifestation d'un être primordial. Être primordial dont l'activité ne cesse jamais et qui, pour que survive le sujet, et avant même qu'on soit autorisé à parler de dedans et de dehors, s'était, opération fabuleuse, inventé un double. Ne faut-il pas, avant de se distinguer d'avec le non-moi, s'être d'abord différencié d'avec le soi-même ?

Dès l'origine, et sans doute au long des ans, dans ses formes successives, les dérivés de l'idiome identitaire sont dotés d'une fonction essentielle : celle de négociation. Une négociation entre, d'une part des interpellations opérationnelles, toutes infiltrées par le pulsionnel sexuel et, d'autre part des exigences propres

à un ordre du besoin, non libidinal et purement identitaire, étranger au sexuel. On imagine les discussions que la proposition peut susciter. Ainsi, c'est dans cet ordre que vont s'exprimer électivement les attentes et les nécessités violentes du corps, magistralement illustrées par ce que j'appelle le passage en onomatopées. Gilles Deleuze évoque quelque chose de parent à propos du poème d'Antonin Artaud intitulé *Le retour d'Artaud le Momo*. Artaud qui, devant ses proches, plaidait toujours la raison du corps ! ! Passage en onomatopées : "...O kaya ponoura/ o ponoura / o pona poni." Ces onomatopées qu'Antonin Artaud venait souvent soutenir "économiquement" par des soufflements bruyants, des cris explosifs, cependant que, chez lui, à Ivry, et armé de son marteau familial, il cognait rythmiquement sur un billot de bois. C'était bien d'un langage qu'il s'agissait alors, un langage qui, sans jamais s'oublier, célébrait certes les premiers moments du "relationnel", mais, avant tout, affirmait brutalement le "JE, MOI, RIEN", en majuscules dans le poème — le revers en aurait peut-être été le mutisme.

La négociation en question s'exprime donc, entre autres, au niveau du langage - des langages - devrait-on dire - tels qu'observables dans les cures, avec leurs prévalences respectives et leurs intrications. On découvre ainsi, d'un côté, les traces de l'idiome identitaire et, de l'autre, sur le fil d'un discours trop largement secondarisé, les irruptions insistantes de formes d'expression comparables à celles qui animent le rêve et traduisent une forte intervention des activités préconscientes. On s'autorise à reconnaître quelque pertinence à l'évaluation de ce rapport dans la mesure où la forme qu'il prend intervient souvent décisivement dans le destin de la personne. J'en donnerai une illustration dans un instant. Une telle évaluation qui, par ailleurs, préside à certains choix stratégiques de l'analyste. Selon les cas, selon les situations, ce dernier est ainsi amené à "doubler" l'indispensable déclenchement d'un ébranlement économique, libérateur d'une régression temporelle, par la provocation d'un "scandale identitaire", un effritement des frontières, un certain degré de dépersonnalisation — condition pour que le nouveau ait quelque chance d'advenir et d'être accepté, c'est-à-dire transformé en du "moi". Font partie des disposi-

tions à même d'installer ce scandale identitaire des interventions bizarres, émissions de syllabes, des constructions illogiques, ou des paroles apparemment absurdes. Il s'agit d'interventions qui font penser, bien qu'introduites dans un esprit différent, aux "interprétations allusives" de Kutrin A. Kemper (1965), et faites de mots isolés, de phrases incomplètes, d'interjections, etc... Il n'y aurait donc pas lieu de redouter, bien au contraire, "l'effet désintégrant transitoire des interprétations", évoqué par Andrew Peto (1959), ni bien sûr, leur portée destructurante sur une relation objectale qui s'équilibrait largement grâce à la mise en œuvre d'instruments gérant la distance entre les protagonistes.

Pour illustrer les conséquences d'un défaut d'évaluation du rapport entre, donc, le pulsionnel sexuel et l'identitaire, au sens où je l'entends, c'est-à-dire non-libidinal, j'ai annoncé il y a un instant l'évocation de deux cas particulièrement saisissants. Un jour, il y a de cela bien longtemps, deux collègues, maîtres cliniciens, aujourd'hui disparus, m'interpellent — ils connaissaient l'intérêt que je portais à la psychosomatique. Chacun, à peu de distance, me fait part, interrogativement, d'une même et douloureuse expérience. Il s'agissait de cures psychanalytiques classiques de deux cas dont le diagnostic de névrose obsessionnelle était cliniquement convaincant. Or, l'un des patients, juste après la terminaison de la cure, l'autre en son plein, déclenchaient brusquement une recto-colite ulcéro-hémorragique gravissime ! Tout le travail avait porté sur ce qui n'était que la frange névrotique de l'état morbide, cependant que l'économie se jouait ailleurs. On avait parlé "à côté". Nul n'est à l'abri de pareille mésaventure.

Il est difficile, je crois, de mesurer correctement le degré de pertinence des références à la clinique pour étayer une construction théorique qui relève d'exigences logiques. En ce qui me concerne, on l'a compris, je ne puis m'en passer, et cela d'autant mieux, je l'ai dit, que c'est le plus souvent d'un fait observé, vécu, que je suis parti.

Quoi qu'il en soit du poids accordé à la clinique, vient toujours un moment, dans le cours de la réflexion où il convient de préciser certaines références théoriques, voire doctrinales qu'on a reconnues et sur les-

quelles on s'est appuyé. Ainsi, en dégageant la spécificité d'un ordre identitaire, non-pulsionnel sexuel, et de surcroît non-narcissique, je soutiens la validité dans la pérennité de ce qu'on nomme le premier dualisme instinctuel. Sans doute, mais à condition de préciser que j'ampute déjà la notion d'auto-conservation de sa désignation en tant que pulsion. Le terme de pulsion devant, à mon sens, être réservé "métapsychologiquement" au sexuel, objectal ou narcissique. Sans compter que le terme est impropre pour nommer ce qui oriente les fondements organiques de l'être (de l'individu), à savoir un programme d'essence génétique — que j'ai évoqué il y a un instant — à qui est dévolue la charge d'organiser, avec ses étapes, non seulement le développement et la protection de la personne, mais aussi sa finitude pré-ordonnée ; ce qui revient, dirais-je au passage, à récuser la notion d'une pulsion spéciale dite pulsion de mort. Pour moi, c'est sur ce programme qu'intervient la séduction maternelle pré-œdipienne, comme le conçoit Jean Laplanche dans ses *Nouveaux fondements pour la psychanalyse*, et avec qui je suis entièrement d'accord. J'ajouterai seulement que tout en adoptant donc pleinement la notion de signifiants énigmatiques, imprégnés de valeurs sexuelles inconscientes et donnés à déchiffrer au tout petit, je mets l'accent sur le fait que concurrentement cette séduction engendre la "germination" des zones érogènes sur le programme d'essence génétique, je viens d'en parler ; zones érogènes dont l'activité spécifique va imposer à l'appareil psychique un travail original, la création, l'invention du pulsionnel sexuel. Une des définitions freudiennes de la pulsion n'est-elle pas "l'exigence de travail imposée à l'appareil psychique du fait de son lien avec le corps" ?

Au point où je suis arrivé dans le développement de mon propos, je me rends compte que réflexions, expériences vécues, références théoriques, s'étaient, en dépit de certaines singularités, ordonnées, tout compte fait, dans un respect suffisant des exigences de la raison, et comme je viens de le faire en posant la notion de programme génétique. Et cette situation d'engendrer une certaine perplexité émue, à vrai dire éprouvée à d'autres moments de ce parcours, et même bien auparavant. Mais cette fois "l'odeur" de la

chose était insistante et différente. Il convenait d'en tenir compte. L'impact de l'indécision identitaire, ce curieux régime des frontières sur l'agencement des rapports du sujet avec les figures qui représentent ses objets, peut aller s'aggravant, à certains moments, au point d'affecter puissamment non seulement l'analysant mais aussi l'analyste. On le sait bien. Le phénomène, chez celui-ci, entraîne des changements, plus ou moins importants, plus ou moins fugaces, dans son sentiment de lui-même, dans son fonctionnement mental, pour mobiliser en lui des pensées inattendues, des initiatives techniques parfois surprenantes, tout en le renvoyant au souvenir d'expériences ancrées dans un passé très lointain mais déterminantes quant au dégagement de ses fascinations. Ainsi, à côté de l'exposé d'un travail, il n'est pas inutile d'évoquer ce qui, en partie, a été à son origine. De même que, tout à l'heure, j'ai rappelé la portée d'une confrontation avec l'image spéculaire, ici je me réfère à des épisodes vécus dans l'enfance et apparentés à la dépersonnalisation. Ne peut-on soutenir que la relation avec les êtres et les choses, avec le soi-même également, était devenue bien incertaine pour l'enfant lorsque, défiant les lois de la pesanteur, il s'était véritablement envolé dans l'espace d'une cage d'escalier ? N'en allait-il pas de même quand cet enfant, tellement calme, voyait, dans un bourdonnement sourd, l'espace se fragmenter autour de lui, comme pour toujours ? Un déterminisme puissant, aux origines lointaines, présiderait donc, peut-être largement, aux options intellectuelles retenues ultérieurement, à l'élection de problématiques comme celle "choisie" ici, du démembrement de l'ordre relationnel. Une contrainte qui vient s'ajouter à celle que nous tracent les motions issues de l'inconscient ; une blessure ou une richesse ?

Mais il y a autre chose ! À mesure qu'on avance, immergé dans un travail de réflexion et d'écriture, surviennent parfois, soudainement — on croirait à une échappatoire — des images, des trains de pensée, des constructions, des raisonnements qui s'enchaînent et se déroulent à très grande vitesse, dont on convient, après avoir été tenté de les rejeter, que leur expression, certes bizarre, est bien relative au propos et concerne, il faut le redire, dans le cas présent, le rapport du soi avec les objets et avec le soi-même.

Il y a là de l'invention, invention d'une histoire. Ce pourrait être celle d'une rencontre ; la rencontre avec quelqu'un qui, proférant des paroles absurdes ou angoissantes, s'entendrait répondre : "Mais, chassez vite cela !" Et tout, alors, de se précipiter pour occuper l'esprit, entièrement. "Chasser", quelle ambiguïté puisque le mot signifie aussi bien expulser que traquer. De prime abord, on retient expulser, à savoir évacuer quelque chose d'un lieu en direction d'un autre lieu. Or, la "parole funeste", du simple fait qu'elle a été proférée n'est-elle pas déjà dehors ? Et le conseil amical d'être sans objet. À moins qu'on ne sache trop ce qu'il en est de ce dehors. De toute manière, on ne saurait s'en tenir à l'air ambiant ; on ne parle pas "en l'air". Mais alors, la "parole funeste" à chasser pourrait avoir un autre destinataire que celui qui a donné le conseil. Ce pourrait être le sujet lui-même s'entendant parler, entendant sa propre plainte grosse d'un éventuel conseil à venir, mais déjà prêt à s'en défaire, sans passer par un autre. Mais voilà qu'aussitôt entendue par l'interlocuteur de bon conseil, la parole funeste retourne à l'envoyeur, ce qui annule sa tentative égoïste, ajoutant par là une absurdité. Et ainsi, de proche en proche, dans ce chassé-croisé, la bizarrerie de la situation s'affirme puisque, à l'infini, et comme dans un jeu de miroirs se faisant face, celui qui entend est celui qui parle, cependant que l'autre s'exprime du fond de l'horizon. Ou, mieux, si l'un ne parle que pour lui-même, l'autre, dispensateur du conseil "amical" n'existe que de façon incertaine, à moins qu'il ne ressemble énormément au sujet ; bref, qu'il est inventé. L'objet n'existerait ainsi que s'il est le sujet lui-même !

De tels enchaînements sont à même de provoquer ou d'accentuer chez quiconque un état d'instabilité interne, ou une excitation dangereuse qui commande — autre dérive venant comme l'encastrement de poupées russes —, et pour rétablir quelque stabilité, la nécessité d'expulser de l'esprit tels ou tels de ses contenus, entre autres, et en même temps que la pensée innommable. Sans doute, la tentation grandit de soutenir que dans les abysses de l'esprit il n'y a qu'un seul espace et que le "sujet", inlassablement, ne parle qu'à lui-même. La chose est peut-être insoutenable, et, dès lors, pour l'affronter, on imagine l'existence de frontières, même vagues. À moins d'avancer

cer l'hypothèse selon laquelle la ou les pensées dites à chasser ne figuraient même pas dans l'esprit de celui qui les a prononcées, mais seulement à partir du moment où elles ont été proférées. Ce serait donc une des plus singulières capacités de l'appareil psychique que d'émettre des pensées qui ne figurent pas en lui, mais seulement en vertu de leur énonciation. Métaphore quantique, pour reprendre pied, on sait que le noyau atomique, contenant seulement des protons et des neutrons, est capable d'émettre des électrons qui, pourtant, n'existent pas en lui. Dès lors, et une fois encore, la notion de relation d'objet, déjà mise à l'épreuve lorsqu'il n'était question que de l'affectation des rapports entre les êtres par les mécanismes d'identification et de projection, pourrait ne concerner qu'un territoire exigu et, de surcroît, nullement vital, au sens strict du terme.

L'irruption des scénarios apparemment absurdes, mais soutenus par une logique implacable, comme dans l'expérience d'une parole à rejeter, entraîne l'émergence du sentiment que quelque chose doit encore s'avérer, à quoi s'opposent sans doute de puissantes résistances ; tout se passant comme si l'esprit se refusait à envisager l'intervention de modalités insolites dans la construction de l'identité et la spécification de l'objet. L'intellect proteste donc, et en neutralisant les émois, évacuant la "soupe psychologique", il cherche à maintenir les "belles différences" — celles que Freud reprochait à Groddeck d'ignorer. Mais la tentative échoue quand le corps est condamné à s'affirmer seul. Trop seul, au risque de s'anéantir sur place, à moins que le mensonge, véhiculé par un message ambigu, réussisse à remettre à plus tard l'extinction prévue de l'être.

Ces pensées ne cessent de revenir, de s'imposer, pour relancer "en hélice", des méditations — le mot est bien ambitieux —, des méditations à l'issue incertaine. Au tout début de mon propos, j'ai cité quelques paroles d'analysants où l'ambiguïté du rapport qu'ils entretenaient avec leur corps pouvait être regardée comme partie intégrante du tableau observé dans les "cas limites", avec leurs implications narcissiques. Cela demeure pertinent. Maintenant, dans les discours que je vais rapporter, c'est sur ce que j'ai appelé l'identitaire tel que je le conçois, que je souhaite mettre l'accent, sans rien omettre de ce qui a

trait au pulsionnel sexuel, mais tout en marquant l'incidence de ma compréhension des problématiques identitaires et relationnelles sur l'activité interprétative. Comme j'en ai fait état il y a quelques instants, il n'est plus seulement question de soutenir, ou même d'induire, quelque régression formelle et même temporelle pour qu'émergent les figures pulsionnelles refoulées, mais d'aggraver l'indispensable ébranlement identitaire qui autorise l'accession au nouveau. Une certaine cocasserie est inhérente au matériel en question. C'est inévitable et, ajouterais-je, significatif, comme il en va chaque fois que se trouve bafouée la soi-disante naturelle éccéité des êtres ou des choses. Il faut l'affronter. On me pardonnera, je l'espère, de ne pas renoncer à faire état de ces moments, souvent décisifs dans les cures. Ils adviennent, selon les cas, ou selon la nature et le degré d'avancement du travail, à divers niveaux du fonctionnement mental de l'analysant... et de l'analyste. Au plus près du familier, car ici j'observe un ordre, c'est l'horizon névrotique, celui que bornent le plaisir et l'angoisse de castration. Intuitivement toutefois, on devine donc alors, sans trop se le dire, qu'il convient d'encourager la régression en cours.

Gênée, hésitante, la patiente évoque la fin de la dernière séance. Elle n'est pas contente d'elle-même. Elle a l'impression d'avoir voulu retenir mon attention. Elle craint également de ne pas avoir été reconnue. J'interviens, sur le champ, dans la foulée : "Je n'aurais pas apprécié votre "brouet" !" Elle rit, brièvement, puis se trouble, pense comprendre, éprouve un sentiment de bizarrerie. Il est clair que l'utilisation, spontanée, non préméditée, et dans l'intuition, du mot vieillot et inusité "brouet" faisait, davantage qu'une interprétation prononcée sous une forme secondarisée, chanceler le compromis établi entre une pulsionnalité orale vorace et une défense jusque-là serrée. Par surcroît, de par l'effet de surprise qu'il provoque, "brouet" se trouvait doté d'un certain pouvoir séducteur, il faut le reconnaître, l'assumer, mais également savoir qu'il initiait un déplacement d'ordre topique. Le débat allait se jouer tout entier à l'intérieur du pré-conscient et sous la juridiction de ses principes. Que fallait-il savoir, que fallait-il entendre ? On commençait d'être ailleurs. La relation entre nous prenait une autre figure.

Gagnant en étrangeté sur le cas précédent, je retiens l'essentiel des propos qui dans un autre cas se sont exprimés également sur deux séances.

L'analyse de la patiente est engagée depuis plusieurs années. Il n'est pas inutile de le souligner ! C'est le tout début de la séance. L'analysante s'étonne : "Je pense... je ne sais plus de quelle couleur sont vos cheveux... (et de s'étonner elle-même).

moi : (adhérant à sa perplexité et fondant sur l'affectation du perceptif pour introduire le corps dans l'identitaire) : Quels cheveux ?

elle : Les cheveux sur votre tête.

moi : J'ai donc des cheveux sur la tête.

elle : Comment ?... Je ne sais plus... mais vous n'êtes pas chauve, n'est-ce pas ?

moi : Qu'en pensez-vous ? "

Castration et dépersonnalisation s'entremêlant, n'est-ce pas dans la prévalence de ce rapport que les capacités introjectives trouvent une voie essentielle pour leur accomplissement ? Dans le cas présent, mes interventions certes assez transparentes, mais apparemment déraisonnables, évitaient de ce fait que des contre-investissements défensifs figent la situation, tout en maintenant une nécessaire "instabilité économique". Cela allait se vérifier lors de la séance suivante quand la patiente revient spontanément sur l'épisode. Elle s'est reprise, elle n'aurait plus de doute, mais ajoute-t-elle tout de même : "qu'on ne saurait s'en tenir tout court aux cheveux". Comme on dit, elle sait et elle ne sait pas où son "tout court" la mène. Elle se trouble de nouveau, mais ce n'est plus de la fidélité de ses perceptions qu'il s'agit. On comprend qu'elle rappelle ne plus avoir su si j'avais des cheveux et ajoute qu'elle ne sait plus quoi dire. Cependant que, de mon côté, je lui demande ce que je dois entendre. Ma deuxième intervention "j'ai donc des cheveux sur la tête" réorientait l'échange, de façon progrédiante, en direction de "l'angoisse de castration". Il n'en va pas toujours ainsi, par exemple lorsque le besoin affirme haut et fort ses exigences, sous le couvert éventuel et trompeur de provocations masochiques mises, en fait, au service du tracé de frontières identitaires.

Mon patient s'irrite : "Pourquoi est-ce que je maltraite

mon corps. Pourquoi est-ce que je m'inflige tant de petits effacements ? Pour me rassurer ?" Effacement détonne, mais cerne bien ce qui se joue. Tout de même, un peu troublé, je ne fais qu'une partie du chemin : "que je campe là où vous êtes ?" Mais c'est seulement le soir venu que la parole exacte jaillit à mon esprit : "Vous voulez que j'advienne là où vous hésitez à être." Au fil de l'expérience, je me suis convaincu que cette manière d'intervenir, d'interpréter, à certains moments, correspondait, en en prolongeant la portée, aux ébauches langagières des premiers temps.

Il était envisageable de s'en tenir là et d'ignorer que le terme de "l'aventure" n'était pas atteint. Et cela — on va le voir — malgré l'irruption à la conscience de formules, bel et bien relatives au sujet, qui ouvraient sur des propositions surprenantes, encore que logiques, trop logiques peut-être, et qui regardaient du côté des premiers temps de l'existence, de l'immersion dans le monde des objets. Et puis ce n'est pas sans raison que me revient à l'esprit un proverbe tamul que j'ai un jour cité en épigraphe d'un article : "Quand on est monté sur un tigre, on ne s'arrête pas comme on veut."

Avant de continuer il n'est peut-être pas inutile de rappeler au passage, et paradoxalement, le risque solipsiste auquel est exposée la notion de relation objectale. Et cela de s'affirmer particulièrement quand s'accroît l'effritement aux confins du dedans et du dehors, car alors les distinctions entre les représentations s'estompent, jusqu'à affecter la fantasmatique même. Décidément, on y revient constamment, mais comment éviter d'en faire état quand les affrontements entre les êtres menacent de ne s'opérer que séparément, à l'intérieur des esprits en présence et dans une ignorance réciproque. Seule la situation analytique, au cœur de l'étrange appareil de pensée que forment ensemble l'analyste et l'analysant, a des chances, on l'espère, de permettre que se dessinent les arêtes d'une discrimination entre les protagonistes.

Comme si la poursuite de la réflexion était soumise à l'effet d'une sorte de gravitation, le questionnement regardant la relation d'objet conduit donc, je l'ai déjà exprimé, à focaliser l'attention sur ce qu'il en est

de la construction de l'être, dans ses tout premiers temps et avant même que la notion d'investissement ne trouve pleinement sa fonction organisatrice. On se souvient que j'ai retenu la portée essentielle de l'invention/création d'un double comme préalable à la découverte de l'objet et à l'instauration de relations avec lui. À l'opération en question préside nécessairement un mécanisme spécifique et archaïque aux vertus distinctives évidentes. Je parle du clivage. Je vais y revenir. Je me permets seulement de préciser ici que ce mécanisme dit destructeur a une mauvaise réputation qui tient à sa dégradation fonctionnelle. "Clivage primordial", écho métaphorique, si l'on veut, des premières divisions cellulaires qui brisent une unité parfaite, en vue de participer à l'accomplissement d'un programme de vie, c'est-à-dire de mort programmée et différée. En ce temps et avant même qu'il soit question de reconnaître du "dehors" dans le monde, monde qui comprend le sujet même, pour en intégrer les morceaux, l'opposition ne se fait pas entre investissement et désinvestissement, mais entre clivage et investissement.

Le caractère très théorique d'une construction entraîne parfois une certaine perplexité... quoique ! C'est une des raisons qui me fait, une fois encore, et avant de poursuivre, revenir à la clinique, en mentionnant quelques séquences relevées dans une de ces séances auxquelles mon élaboration s'est, en partie, étayée. Il s'agit d'une séance, comme il y en a eu bien d'autres au cours de cette cure, d'une jeune femme dont la sévère souffrance identitaire, exprimée entre autres par la traversée de dépersonnalisations, allait de pair avec une rare intelligence. Séance éprouvante, oh combien, et faite d'un long discours, exprimé presque sans rupture, ce qui était inhabituel ; un discours, une parole, parfois presque inaudible, à entendre comme une sorte de longue respiration, un peu haletante pour soutenir l'expression d'affects extrêmes. Il est difficile, en l'évoquant, d'en transmettre fidèlement le climat.

Au cours de la séance précédant celle que j'ai retenue s'était manifestée avec force ce qu'on nomme une attaque contre les liens et, allant avec, contre la psychanalyse, contre moi, bien sûr, contre tout ce qui avait été fait, contre tout. Le lendemain était à la mesure. L'attaque prend d'abord la forme d'une

expression verbale assourdie, presque incompréhensible. Puis le ton monte, on se plaint sur le mode masochique — autre forme clinique de l'agression — de se détruire, puis de tout détruire. Et le propos de basculer : "Attaquer, détruire, c'est tout ce qui me reste pour continuer d'être, être pour moi." Je rate quelques paroles. Vient un retour fugace au relationnel : "J'ai peur des séances, mais je ne peux pas m'en passer... vous m'éloignez de mon être... Il faudrait que vous me mettiez à l'intérieur de vous pour me reconstituer." Un temps, bref, de silence et la proposition s'inverse : "À l'intérieur de moi, vous seriez une partie de moi... Ça ne se distingue plus..." Surmontant la coupure aussi bien que la confusion, comme en rêvant, elle laisse passer : "Il faudrait faire des liens avec ça ?" Et puis, de nouveau revient l'étrangeté : "Des éléments qui pourraient amener une exigence de sens... D'où me vient-il de devoir chercher, coûte que coûte, à passer par un ordre pour trouver mes limites ?" C'est à ce moment précis, moment nodal, que va s'exprimer une filiation manifeste entre le clivage égoïste et l'affect distinctif, prêt à regarder vers l'ailleurs. "Le moment présent, dit-elle, celui d'un décollement... ce décollement dont j'ai peur... il y a de quoi partager..... ou se mélanger... les affres sont à venir... il faut encore que je fasse des choses avec mes mains, mes yeux, mon corps... mon corps devenu comme une pierre, traversée ou hermétique." Plus tard, dans la séance, après avoir formulé le souhait de pouvoir être bouleversée sans être détruite, elle maintient qu'elle "se vit dans une solitude, face à face avec elle-même, haineuse" et que cela l'empêche d'être avec moi.

Ainsi, c'est dans certaines cures, ou à certains moments de n'importe quelle cure, qu'on découvre l'écho lointain et la célébration secrète du temps où intervient nécessairement et décisivement un clivage. "Clivage primordial" dont j'ai évoqué il y a un instant l'éventuel enracinement biologique. Clivage primordial, car premier, essentiel et fondateur, la "mécanique" qui l'anime opère certes dans le clivage classique et ses diverses acceptions, mais il n'a nullement en vue d'assurer au sein d'un moi, encore loin d'être constitué, une quelconque co-existence de dispositions différentes et contradictoires au regard de la réalité. Mécanisme d'un mécanisme, il est au service

d'une singulière activité de construction, plutôt que d'un effort de défense. On retrouve ce clivage à l'œuvre, tout au long de l'existence. Mais son statut est précaire dès lors qu'il n'est plus foncièrement occupé de la nécessité, donc de la survie, car alors il commence de gagner en qualité, et cette qualité de se nommer la haine, son héritière.

Alors qu'aucune hésitation ne m'habitait en avançant la notion de "programme d'essence génétique" assurant le développement, la conservation et la finitude de l'individu, je me trouve plus réservé — et cela me frappe — en évoquant une articulation entre biologie et métapsychologie. Pour un peu, j'aurais renoncé à la faire, même ponctuellement, alors que la chose va presque de soi. C'est en tout cas ce que nous font comprendre le psychanalyste Jacques Ascher et l'hématologue Jean-Pierre Jouet, que j'ai longuement rencontrés, à propos de la greffe de cellules souches hématopoïétiques. Je pense à leur livre intitulé : *La Greffe*¹. Dans leurs domaines respectifs, dans les deux ordres, on relève une égale et identique disposition à user du recours au langage métaphorique : "chimère biologique", induite par l'allogreffe, "chimère psychologique", suivant l'expression que j'ai choisie. Mais il y a plus, et cela nous concerne spécialement aujourd'hui, quand nous accédons au cœur de l'entrelacement de l'identitaire et du relationnel le plus étrange, le plus tragique. On comprend très bien, trop bien, que le sujet receveur rejette le greffon vécu comme radicalement autre, parfaitement étranger, inassimilable. Mais il arrive, et c'est le plus inconcevable, le plus insoutenable, que les identités s'échangent. L'intolérance ne

concerne plus celle de l'autre en soi, mais celle de soi, par l'autre en soi. Et le greffon d'attaquer le sujet devenu le parfait étranger, l'autre. Il l'attaque et il le tue. Mais il ne le tue pas n'importe comment ; il le tue en l'écorchant vif, c'est-à-dire, et ce n'est pas rien, au niveau de la peau, cette limite entre le dedans et le dehors, qui part en lambeaux, comme abrasée. Exclu de lui-même, le sujet est devenu comme la victime d'une haine, la plus féroce. Haine, le mot s'impose à moi ; c'est précisément celui qui m'était venu spontanément à l'esprit pour en faire l'héritier qualitatif du clivage. Et c'est bien la venue de ce mot qui m'avait incité à réserver tout de même une place à la biologie dans notre affaire.

Mais réserver à la haine une responsabilité dans la construction de l'être devrait profondément déconcerter, même lorsqu'on sait depuis longtemps que l'autre se découvre dans la haine. Mais il y a plus, et il faut revenir en arrière, car avant la haine, qui n'était pas encore la haine, rodait, puissante, la haine de soi fondamentale, la haine de soi qui travaille en vue d'instaurer le sujet lui-même... et pour, si tout va bien, annoncer ce qui, un jour, sera suffisamment différent du soi. Le drame premier est là, car c'est bien à la haine d'opérer au beau milieu de ce qui n'est encore guère qu'un espace, à même de se défaire dans l'instant et de partir, lui aussi, en lambeaux. Le corps hurle d'être, on se construit "à la découpe". Alors, alors, ne pas oublier de trembler lorsque, paraphrasant une parole connue, on est tout prêt de proclamer : "Oh, mes objets, il n'y a point d'objets !"

¹ Jacques Ascher, Jean-Pierre Jouet, *La Greffe, entre biologie et psychanalyse*, P.U.F, 2004.

L'objet : entre le lieu et la figure

Daniel Widlöcher

Dans "Pulsions et destins des pulsions", plus précisément dans la première partie du texte destiné à nous donner comme fondement conceptuel un modèle biologique de la pulsion, Freud nous propose une définition composite de l'objet : "L'objet de la pulsion est celui-là même en quoi et par quoi la pulsion peut atteindre son but". Sans trop s'engager dans un débat grammatical, remarquons la double notation. Quelle nécessité de s'aventurer dans une définition composite sinon que l'objet serait à la fois un lieu où la pulsion peut atteindre son but et ce par quoi ce but est obtenu. L'objet externe, c'est à la fois celui qui indique le lieu où la pulsion peut être satisfaite et la manière dont elle peut l'être, une forme offerte au désir, une figure qui répond à cette autre figure qui constitue le fantasme. Quand nous parlons de la pulsion dans notre pratique d'écoute psychanalytique, nous quittons le terrain de ce qui sature le besoin et tarit la source de la pulsion pour celui qui s'organise autour du manque et de la présence. Ce que la pulsion cherche dans l'objet-lieu, c'est cette présence qui vient coïncider avec la figure manquante du désir. La gratification du désir ne se réalise pas à travers une décharge d'énergie mais à travers l'accomplissement de ce à quoi Freud, dès 1900, se référait dans le concept d'identité de perception.

Avant d'aller plus loin, revenons un instant sur l'usage que je propose de faire de cette définition composite. Ne devrait-on pas la conserver dans toute son ambiguïté et admettre que l'objet au sens psychanalytique du terme est à la fois l'objet-lieu et l'objet-figure de la pulsion ? Il est vrai que quand il s'agit de l'objet externe, la distinction ne pose guère de problème : il y a l'autre, celui qui est identifié comme extérieur à soi et constituant une totalité, et ce que nous venons chercher en lui, dans ce lieu, c'est ce qui répond à l'image attendue, espérée et qui va permettre l'accomplissement du fantasme (ou, en d'autres termes, la réalisation de la pulsion). Mais quand on se réfère à un objet interne, à un objet de pensée

ou de désir, la question se pose d'une toute autre manière. Ou bien on tient l'objet interne pour la copie de la figure externe, celle que l'on observe dans le rêve ou le symptôme hystérique, trace mnésique plus ou moins ré-élaborée, et qui représente la forme psychique de la pulsion, sa mentalisation, ou bien l'objet interne est un double de l'objet externe. Une autre personne est traitée comme si elle était devenue partie de soi, une sous-organisation inconsciente, dynamique du moi, capable d'engendrer du sens et de l'expérience, à savoir capable de pensée, de sentiment et de perception, bref un homonculus. Dans le premier cas, l'objet interne est bien une figure mais une figure inerte ; dans le second, l'objet intériorisé devient une structure interne de la personne qui tire son énergie d'être le double de l'autre. Dans le premier cas, référence est faite à la pulsion comme source primaire de l'énergie ; dans le second, référence est faite à la relation entre les personnes, à l'inter-personnel.

La réflexion que je propose aujourd'hui cherche à dépasser cette alternative et je tenterai de la dégager à partir d'un questionnement clinique personnel et d'une étude de deux controverses qui ont marqué la question de l'objet interne, au cours du temps.

Une observation clinique personnelle.

Madame X, âgée d'une trentaine d'années, revient de vacances pour apprendre que sa mère vient d'être hospitalisée en urgence dans un état de dépression grave avec idées suicidaires, accompagné d'une dénutrition avancée, mettant ses jours doublement en danger. Elle ne l'avait pas revue depuis plusieurs mois et avait déjà exprimé à de nombreuses reprises en analyse ses préoccupations à ce sujet. Depuis plusieurs années, leurs relations s'étaient gravement distendues. La patiente ayant l'impression que sa mère n'éprouvait aucun intérêt à la voir, ni sa famille, son mari et son jeune enfant. Les invitations étaient refusées, et les visites chez elle tout juste tolé-

rées. Une psychanalyse déjà longue avait permis à la patiente de prendre toute la mesure de ce rejet maternel qui remontait à son adolescence et à la préférence appuyée que sa mère portait à une sœur cadette, longtemps malade et qui, célibataire, vivait en liens étroits avec elle.

Lors de la dernière visite que la patiente était allée lui faire, prise de froid, elle avait ouvert une armoire et y avait trouvé un châle. A cet instant, elle entendit la voix de sa mère s'écriant : "Ne touche pas à cela, c'est à ta soeur". Cette phrase avait retenti comme une image sonore terrifiante, lui en rappelant bien d'autres, qui la laissa pétrifiée. Depuis, colère et chagrin alternaient et l'empêchaient de faire un mouvement de rapprochement par compassion que lui conseillait son entourage. Mais il y avait également d'autres images de sa mère qui persistaient en elle, celle de l'enfant unique, petite reine qu'elle avait été, plus tard adolescente gâtée à l'excès à qui sa mère ne refusait rien mais n'avait de pensées que pour sa soeur.

La première séance que je voudrais mentionner est celle qui suivit la visite qu'elle rendit à sa mère, dès son retour. Elle me décrit la vision d'une femme cachectique, un vieillard qui la regardait en silence, prise d'un mutisme total. Figée, elle semble ne pas entendre les propos de sa fille. Celle-ci prit congé, terrifiée. Sa soeur, qui s'était occupée des aménagements pratiques et qui demeurait auprès de la malade plusieurs heures par jour, confirmait la permanence de cette attitude mutique. La vue de cette mère devenue sorcière, image de mort, mobilisa en elle une vive colère. Elle n'irait plus la voir, il fallait tirer un trait. La séance d'analyse suivante se déroula quelques heures après qu'elle ait néanmoins refait une visite à sa mère. L'attitude de celle-ci fut la même. Des infirmières lui dirent que de temps en temps elle pouvait parler en se faisant d'amers reproches. Sa sœur lui confirma qu'il en était de même avec elle et lui conseilla de ne pas revenir alors qu'elle-même demeurait de longues heures auprès d'elle. Revint en cours de séance l'image de la sorcière dont elle ne savait quel sens elle devait donner au regard, haine ou amour, rejet ou appel au secours. Elle conclut la séance comme la précédente par une volonté de tirer un trait et de ne pas revoir sa mère pour l'instant.

À la séance du surlendemain, elle se présente abat-

tue, découragée. Les relations conjugales sont difficiles, et dans sa profession les soucis se multiplient. Elle ne réussit à rien. D'ailleurs, l'analyse ne marche pas. Elle est incapable de faire ce que l'analyste attend d'elle. Elle pense que ce doit être très désagréable pour ce dernier de se heurter à un cas comme le sien : "J'espère que vous n'avez pas d'autre cas d'échec que le mien. Je me demande comment vous pouvez supporter un tel échec". Elle insiste, se tait, ricane, se tord sur le divan. J'interviens alors en lui disant : "se placer dans le rôle de la grande mélancolique permet d'affirmer sa toute puissance par la mise en échec de l'autre". Elle se tait quelques instants, puis : "Vous y allez fort ! Une grande mélancolique ! Je sais que j'ai le caractère de ma mère mais quand même".

La séance suivante, elle revient rassérénée par le fait qu'elle ne va plus voir sa mère et se déclare assez contente de sa vie. Tout va bien sur le plan familial. Elle me fait part de quelques succès professionnels, à vrai dire attendus.

Quelques commentaires à propos du cas.

Que d'images de mère se trouvent ainsi présentes dans l'esprit de la patiente. Il y a les figures de la mère qu'a mobilisées la situation présente réelle, l'événement. En premier lieu, la mère mutique perçue comme celle qui refuse de lui parler, la mère rejettante en continuité avec celle que la patiente a rencontrée dans la vie réelle depuis l'adolescence mais dont l'image s'est renforcée après son mariage et la naissance de son fils.

Il y a, figure proche de la précédente, la mère accusatrice, celle qui aujourd'hui dénonce son absence des mois derniers ou encore la mère arrogante jamais satisfaite. Mais il y a aussi, refoulée ("tirer un trait"), la mère aimée, celle qui fut tendre et qui reste demandeuse, comme elle-même se reconnaît demandeuse, la mère misérable et abandonnée d'aujourd'hui.

Ces différentes images peuvent être tenues pour des objets internes. On peut les considérer d'un point de vue structural comme s'inscrivant dans les formations moiïques et surmoiïques. Ces images de mères se présentent comme des instances, des êtres intériorisés qui deviennent des parties pensantes et désirantes intérieures au sujet. Pensons ici à la figure venant renforcer sur le mode de l'identification narcissique

l'image de soi comme un être mélancolique, omnipotent dans la mise en échec de soi et de l'autre. Pensons ici à la figure accusatrice, produit condensé des précédentes et venant réduire l'analyste à la faute et l'impuissance.

Tout ceci, je peux l'entendre dans différents registres : une tentative empathique de me représenter ce que vit la patiente, mais aussi les fortes images suscitées en nous par celle de la malade mélancolique, de la sorcière et, dans un mouvement contre-transférentiel, celle qui me défie et semble se jouer de la mise en échec de l'analyse.

Comment interpréter ? Faut-il d'ailleurs communiquer une interprétation ? Il est clair que toute parole communiquée ne peut être qu'un choix parmi la pluralité des pensées qui se mobilisent dans mon esprit à partir de mon écoute. Le choix opéré ici résulte sans doute d'une pluralité de déterminants. Il privilégie certes le jeu transféro-contre-transférentiel du moment mais aussi la figure, la perception de la mère arrogante, rejetante et omnipotente. On peut évidemment discuter de ces choix. Ce que je voudrais ici souligner, c'est une pensée qui m'est venue après coup (j'entends après l'interprétation), l'impression que j'ai eue d'interpréter ce qui était vécu dans la séance comme une formation hystérique, c'est-à-dire la mise en acte d'une scène répétitive, et non comme l'expression d'un processus d'intériorisation, le mauvais objet persécuteur introjecté de la mélancolie. Bref, l'interprétation d'une identification hystérique et non celle d'une identification narcissique. L'idée que j'ai retenue et que je vous soumetts est qu'entre identifications hystérique et narcissique, il s'agit moins de se référer à des processus psychopathologiques distincts qu'à un cadre d'interprétation. "Vous êtes possédé par la figure d'une mère mégalomane et rejetante et vous "jouez" à vous identifier à elle dans la mise en acte d'une scène qui représente le fantasme" et non "c'est l'image de votre mère rejetante qui vous occupe et parle en vous". On voit comment derrière cette alternative s'exprime la question qui nous occupe ; qu'est l'objet interne sinon la figure du fantasme ? Le concept d'objet n'est-il pas tout simplement un modèle, une métaphore de la figure du fantasme ? Question que nous allons tenter de reprendre à partir de deux controverses qui ont jalonné l'histoire de la psychanalyse.

Une controverse parisienne des années cinquante. Je voudrais en premier lieu montrer comment les débats qui continuent de nous occuper au sujet de ce concept d'objet interne restent marqués par une controverse, qui a pesé lourd dans la scission qui a imprégné le mouvement psychanalytique en France au cours des années cinquante, entre la théorie de la relation d'objet développée par Bouvet et les critiques qui lui ont été adressées par Lacan. Maurice Bouvet construit une psychopathologie psychanalytique à partir de la relation d'objet. Le modèle qu'il nous propose est parfaitement conforme à celui de Freud repris par la psychologie du moi. La relation d'objet repose sur l'articulation entre l'objet, sur le modèle de l'objet externe, et l'expérience de la perte. Elle décrit le rapport du sujet à ses objets, tant extérieurs qu'intérieurs. Les concepts de perte de l'objet et d'intériorisation de l'objet trouvent leur inspiration dans "Deuil et mélancolie". La pulsion a besoin d'objets. Le modèle est l'objet externe, et celui-ci est représenté par des copies, surtout à une époque du développement où l'objet externe recherché n'est qu'une partie de la personne, objet partiel qui répond à une pulsion, également partielle. "L'objet significatif n'est qu'un "objet", c'est-à-dire qu'il n'est nécessaire que dans la mesure où il remplit une fonction, que la satisfaction instinctuelle peut être obtenue par le sujet usant de l'objet, sans qu'entrent en considération le plaisir de l'objet, ses convenances, son besoin, son consentement". Telle est du moins la relation prégénitale tant que le moi n'aura pas assujéti cette représentation de l'objet à la reconnaissance sociale de l'autre. Quant à la source des relations dites objectales, on peut se la représenter comme un écoulement d'énergie instinctuelle. L'objet est fondamentalement inerte et le jeu énergétique pulsionnel qui se dirige vers lui est contrôlé par le moi. Il est clair ici que le lieu et la figure coïncident et que les maîtres du jeu sont la poussée énergétique, issue du ça, et le contrôle de l'agent que constitue le moi.

En prenant appui sur le séminaire de Lacan, tenu dans les premiers mois de l'année 1956-1957, il s'agit de s'en tenir à la manière dont celui-ci entend marquer ses distances vis-à-vis des thèses développées par Bouvet alors qu'il s'engage dans des voies qui donneront matière à des développements ultérieurs dont l'étude dépasserait considérablement le thème d'aujourd'hui.

Il faut d'abord remarquer la nature quasiment politique du débat, ce dont Granoff nous a donné une brève mais très vivante description dans ses notes introductives qui accompagnent l'article sur le fétichisme, signé par lui et Lacan, réédité dans l'ouvrage collectif *L'objet en psychanalyse* (Marc Augé et coll., Denoël, 1986). Il y a, au delà du thème de la controverse, la déception amère de Lacan (et des collègues qui le suivent dans la scission, en particulier de Lagache) vis-à-vis de Bouvet, dont il estimait la rigueur clinique et théorique et dont il escomptait le ralliement à leur cause. Mais il apparaît que les travaux de Bouvet, fidèles à l'enseignement d'Anna Freud et du courant de *l'Ego Psychology*, vont très vite devenir le fondement métapsychologique, psychopathologique et technique de la société rivale. Deux étapes me paraissent ordonner la démarche critique de Lacan, l'une qui fait passer l'objet de la catégorie du réel à celle de l'imaginaire, la seconde qui propose de substituer à la référence à l'imaginaire celle du symbolique. Si j'établis ici une nette distinction, c'est que la première répond à un questionnement critique à l'égard d'une visée par trop naturaliste de l'objet, alors que la seconde introduit une visée propre à Lacan et qui n'est pas nécessairement le chemin que l'on puisse suivre.

Première étape, une interrogation initiale sur le modèle de l'objet externe, ou plus radicalement de l'objet réel. Dans Freud, nous dit Lacan, "on parle implicitement de l'objet chaque fois qu'entre en jeu la notion de réalité". On entend ici une critique à peine voilée du modèle de "Deuil et mélancolie". Le réalisme de l'objet (en quoi Lacan voit non sans raison l'influence d'Abraham) repose sur les concepts de perte de l'objet et de représentation de l'objet perdu, vision étayée sur celle de l'"objet idéal, parfait, adéquat, qui est présenté comme marquant par lui-même le but atteint, à savoir la normalisation du sujet". Pour se dégager de ce réalisme "social et normatif", Lacan revient sur la dimension hallucinatoire de la représentation de l'objet interne et substitue à la notion de la perte celle du manque. L'objet est là non pour réparer la perte mais pour masquer le manque. D'où la référence particulière au fétiche et au terme d'objet écran. À l'axe frustration-réparation, Lacan substitue celui d'absence-présence. Il me semble que nous trouvons là ce qui distingue l'objet identifié au lieu où il est cherché et l'objet en tant que figure

de l'absence. Mais Lacan semble ne pas faire grand cas de cette dimension de l'hallucinatoire. Il ne semble guère porter intérêt à la notion d'omnipotence de la pensée infantile. S'il y a omnipotence c'est, d'un point de vue décidément relationnel, du côté de la mère, de l'autre, qu'il faut la situer. Mais si l'omnipotence est du côté de l'autre, la question est de savoir d'où celui-ci tire sa puissance. "Nous sommes restés dans les catégories de l'imaginaire et du réel alors que l'agent est manifestement d'un autre ordre." C'est dans la catégorie du symbolique qu'il nous faut trouver la clef de sa puissance qui pèse lourd ici pour écarter toute endogénéité imaginaire, toute *imago* platonicienne. C'est dans la structure des lois d'organisation du monde, entendons la relation symbolique qui structure ce dernier, qu'il faut chercher la source du désir, en cela différent du besoin. L'objet, c'est l'autre.

Une bonne illustration clinique de ce point de vue sur la place du symbolique se trouve dans la lecture clinique que Lacan fait de "On bat un enfant". Matériau clinique dont nous serons amenés à reprendre le fil à plusieurs moments de notre présentation. Lacan reprend la démonstration de Freud : au départ, un fantasme fortement teinté d'érotisme, on bat un enfant. À l'origine, en réalité, un fantasme dominé par la rivalité fraternelle. Entre les deux, une relation duelle imaginaire : fustiger le rival c'est fantasmer que le père n'aime que moi. Mais où Lacan ajoute sa propre intelligence à la thèse de Freud, c'est quand il entend le fantasme : "Mon père bat l'enfant que je hais", comme un message adressé au père : le châtement opéré sur le rival est entendu comme un message d'amour adressé au père. Le fantasme primitif doit s'entendre comme "marque de la structure intersubjective qui constitue toute parole achevée". Ce message d'amour adressé au père, "c'est moi que tu aimes" est exprimé par "mon père bat un enfant de peur que je croie que je ne suis pas préféré". Ce message d'amour, exprimé sur un mode désubjectivé, porte en lui "le témoignage, encore très visible, des éléments signifiants de la parole articulée au niveau de ce tiers-objet, si l'on peut dire, qu'est le grand Autre, le lieu où s'articule la parole inconsciente, le S en tant qu'il est parole, histoire, mémoire, structure articulée". Pourquoi Lacan a-t-il ainsi recours à l'Autre pour rendre compte de la puissance de l'agent du fantasme ? Pourquoi la puissance de l'imaginaire ne

lui suffit-elle pas ? On voit que Lacan bute ici sur la question de la source de l'énergie pulsionnelle. L'énergie propre à l'objet, si on écarte le biologisme de l'instinct, ne peut pas être cherché du côté de l'imaginaire. D'où le recours au symbolique et à la catégorie de la parole et la fonction du signifiant.

Lacan récuse l'idée d'une source énergétique interne, et de ce fait aussi bien la démarche d'Anna Freud qu'il tient pour fautive (nous en reparlerons plus tard), que celle de Mélanie Klein qu'il tient pour imparfaite. Il est intéressant de prendre note des raisons que Lacan a de récuser ce second point de vue. Ou bien Mélanie Klein se réfère à la pulsion biologique, en quoi la critique adressée à l'une des deux dames vaut pour l'autre ; ou bien il faut rechercher des schèmes primitifs, de nature quelque peu mythique. Faut-il alors voir dans la structure œdipienne une sorte d'a priori ? Ce qui ne convient guère à Lacan qui est davantage tenté de saisir cette structure comme issue d'un rapport interpersonnel à l'autre, la source est à chercher du côté de la structure externe au sujet et dont il a subi l'emprise. L'objet interne c'est la marque de l'autre. Il retourne quoi qu'il en dise, à l'interpersonnel de l'ordre social, rebaptisé structure (le rapport à l'Autre) mouvement qu'illustre bien la manière dont il entend "On bat un enfant".

Objet interne, figure du fantasme.

Cette rapide référence à "On bat un enfant", texte publié en 1919, peut nous permettre de mieux repérer l'objet du fantasme. L'exemple est intéressant à double titre. D'une part le caractère impersonnel de l'agent du fantasme nous permet de mieux voir comment nous pouvons déceler l'objet au-delà des formes grammaticales ; d'autre part la référence clinique, sous la plume d'Anna Freud, sera reprise dans le débat de cette dernière avec Paula Heimann, débat dont il va être largement question plus loin.

On bat un enfant, un enfant est battu ; quel meilleur exemple du caractère impersonnel que revêt la dénomination de l'agent du fantasme. Et cependant, l'agent est toujours là, bien présent : il y a un adulte qui met en scène l'acte de fustigation. De plus, cet adulte jouit de fouetter ainsi l'enfant. Dans la phase la plus érotique de l'acte fantasmatique, le caractère excitant de la scène résulte de cette puissance agissante de l'adulte. Celui-ci est bien l'objet dont est

attendu l'acte fantasmatique. À la phase 1, celle de la première enfance, l'adulte est toujours là, punissant les méchants rivaux. Mais le plus intéressant appartient à un trait de la phase 2 que je voudrais ici relever. Quoi de plus simple ? C'est bien le père, ou du moins une figure paternelle, qui est ici identifié comme agent. "Mon père m'aime". "Il m'aime en me battant". Seulement voilà, de cette scène, la plus claire, Freud nous dit : "Cette seconde phase est la plus importante de toutes et la plus lourde de conséquences. Mais on peut dire d'elle en un certain sens qu'elle n'a jamais eu une existence réelle. Elle n'est en aucun cas remémorée, elle n'a jamais porté son contenu jusqu'au devenu conscient. Elle est une construction de l'analyse, mais n'en est pas moins une nécessité". Mais, quelques lignes plus bas, l'affirmation est plus nuancée : "Le fantasme de la seconde phase - être soi-même battu par le père - demeure généralement inconscient, vraisemblablement par suite de l'intensité du refoulement". Comment comprendre cette différence ? Certes, le contenu de la phase 2 peut être représenté consciemment mais il ne peut pas être la trace d'un moment du passé. Il a réellement opéré et continue d'opérer dans la vie psychique du sujet sans correspondre à une vérité historique. Il trouve sa source dans la psyché sans excitation nécessaire issue de la réalité extérieure. Expression pure de la pulsion œdipienne masochique, dira-t-on ? Mais Freud parle ici d'une construction. Car suivre les enchaînements associatifs en amont, "le père bat l'enfant haï par moi", ou en aval "on bat un enfant", nous les fait se rejoindre dans la thématique "construite" de la phase 2. À quelle dynamique appartiennent ces enchaînements, de quelle nature est la force de liaison ? S'agit-il d'un processus de liaison inhérent au jeu pulsionnel ou d'une force d'attraction venant de la figure qui anime la scène fantasmatique ? Diversité d'images mentalisées par le destin de la pulsion ou pluralité de scènes et de figures excitantes qui se mobilisent l'une l'autre ? La construction que nous propose Freud a-t-elle pour but d'expliquer le destin des pulsions ou de décrire les effets d'attraction que les figures exercent l'une sur l'autre ?

Une controverse londonienne des années trente.

Venons-en maintenant à une autre controverse qui nous aidera à mieux voir l'enjeu du débat, celui d'une confrontation entre Anna Freud et Paula

Heimann en juillet 1939. À cette date, il y a déjà un an que Freud et sa famille résident à Londres. Si lui, en raison de son état de santé, ne participe à aucune activité scientifique de la Société britannique, Anna, dès leur arrivée en Juin 1938, suit régulièrement ces activités et, silencieuse, écoute avec attention les exposés, en particulier ceux de Melanie Klein et de Susan Isaacs. Les Kleinien ne sont guère enchantés de la présence de la famille Freud. Un groupe de réflexion se crée en avril 1939 auquel participent les principaux élèves de M. Klein et qui s'intitule, de manière fort significative, *The Internal Object Group*. Il s'agit de consolider le concept sans grand espoir de faire partager leurs vues par les viennois. C'est seulement le 30 juin 1939 qu'Anna Freud prend la parole à la Société, lors d'une réunion franco-britannique à laquelle participeront onze français, dont Marie Bonaparte, Lacan et Saussure. Nous n'avons aucune trace de son exposé mais sous le titre *Sexualité et sublimation* il est fort probable qu'elle reprend des vues qu'elle développe depuis la parution de son mémoire destiné à son admission dans l'Association psychanalytique internationale en 1923 sous le titre *Fantasmes de fustigation et rêverie diurne*, mémoire dont il y a tout lieu de penser qu'il repose sur son auto-observation. Je ne reprendrai pas ici la présentation clinique et la manière dont elle décrit le passage des fantasmes de fustigation à des rêveries diurnes "désérotisées" pour aboutir à l'écriture d'une nouvelle. Ce que je tiens à souligner c'est que le jeu pulsionnel est décrit en termes de représentations de but dont l'origine dans la figure du père est clairement soulignée en même temps qu'un enchaînement de figures témoigne du déplacement du but pulsionnel. Il n'est question que de représentations et de pulsions. L'objet paternel de référence est externe et des figures successives viendront tenir sa place dans l'enchaînement des représentations dû à la transformation des investissements pulsionnels, de l'érotisme œdipien au plaisir de l'écriture littéraire.

Il n'y aurait guère eu de débat ce jour-là mais très vite, une semaine plus tard, Paula Heimann est commise par Klein et le groupe pour défendre le point de vue des "anglais". C'est cette présentation qui retiendra plus notre intérêt, aussi bien par la clarté de la présentation que par l'ambiguïté des conclusions. Il s'agit de la psychanalyse d'une femme célibataire, peintre, d'une trentaine d'années, gravement dépres-

sive et dépendante à l'alcool et à la morphine. De la longue observation, je retiendrai surtout l'expérience subjective de cette femme qui se sent habitée par des diables. Ceux-ci la contraignaient à des conduites diverses généralement pénibles, suscitant des sensations physiques douloureuses. Expérience psychotique, dira-t-on, mais Paula Heimann est très ferme. Tous ces fantasmes de persécution interne sont devenus pleinement conscients au cours de l'analyse et ont pris le tour de rêveries diurnes non sans rapport avec son activité artistique. Petit à petit la représentation d'un système de représentation de soi cohérent a pris la place de ces turbulences démoniaques. On peut entendre ici, sans que cela soit explicite, l'articulation entre position schizo-paranoïde et position dépressive. Progressivement la patiente a pu ainsi se dégager de ces objets persécuteurs internes et de la dépendance toxicomaniaque qui en était, semble-t-il, la conséquence.

Mais ce que je voudrais surtout souligner, c'est le modèle théorique dans lequel Paula Heimann inscrit sa description clinique. Les diables représentent les objets de ses pulsions agressives et libidinales et trouvent leur origine dans les traces infantiles des figures familiales. Ces traces mnésiques d'expériences psychiques passées et présentes ne sont pas des images statiques, des photographies, mais des scènes, des "drama". Cette mise en scène dramatique du monde interne prend son origine dès le début de la vie et continue de se développer tout au long de l'existence. Réciproquement d'ailleurs, la perception du monde externe est colorée par les traits de la fantasmatique interne. Telle est ainsi l'emprise d'un processus psychique de dramatisation, de mise en scène de l'expérience psychique. Quand on lit "les objets affichent leurs propres motions pulsionnelles", nous entendons bien qu'il s'agit de figures, d'acteurs, et non de substituts d'objets externes. La conflictualité intra-psychique repose sur l'hétérogénéité et la diversité de ces "drama" qui occupent l'inconscient. Il est significatif que Paula Heimann se réfère ici davantage au modèle de l'hystérie qu'à celui de la mélancolie (au sens de "Deuil et mélancolie"). Il ne s'agit pas de l'ombre de l'objet tombant sur le moi mais d'une réminiscence (on dirait ici reviviscence) des scènes de l'enfance, de mises en acte. L'auteur revient à plusieurs reprises pour souligner que ces mises en acte ne sont pas des représentations figées,

photographiques d'expériences réelles, mais une composition filmique qui condense ce que les mondes externe et interne construisent comme un monde intérieur vivant, *a living world inside her*.

On voit bien l'écart entre cette vision "hystérique" d'un monde d'actions fantasmagiques et la vision d'un monde de représentations contrôlées par le moi chez Anna Freud. Paula Heimann a d'ailleurs marqué d'emblée un écart métapsychologique à l'adresse de la "viennoise" en déclarant que quand elle utilise le terme "moi" (ego) elle ne pense pas à une organisation fermement établie et délimitée à côté d'autres systèmes organisés mais à la totalité des forces psychiques qui permettent à la personne de se reconnaître, au niveau conscient, comme "Je" (on dirait le préconscient).

Autre différence radicale, le processus de sublimation. S'agit-il d'ailleurs de la question de la sublimation proprement dite dans ce débat ? Je ne le pense pas. L'activité sublimatoire est ici envisagée comme modèle de guérison. Rien d'étonnant à ce que chez Anna Freud ce processus appartienne aux tendances du moi (*ego tendencies*) qui viennent récupérer les pulsions libidinales au service du moi. D'où cette formule terminale étonnante : "En renonçant à son plaisir personnel (*private pleasure*) en faveur de l'impression qu'elle pouvait créer chez les autres, elle passait d'une activité autistique à une activité sociale et trouvait ainsi sa voie de la vie de l'imagination vers celle de la réalité".

Pour comprendre la divergence que Paula Heimann entend ici marquer avec Anna Freud, il faut revenir à l'observation. Sensiblement plus tard au cours de l'analyse, la patiente raconte un incident qui vient de survenir. Alors qu'elle est au volant de sa voiture, irritée par la conduite automobile d'une femme qui la gêne par ses maladresses, elle invective cette dernière. Celle-ci prend la scène à la plaisanterie et lui dit qu'elle n'a rien à faire de la leçon de conduite que la patiente prétend lui donner. Furieuse, celle-ci réplique : "On peut vous excuser. Vous n'êtes pas de toute première jeunesse et vous devriez laisser la conduite automobile à des femmes plus jeunes et plus intelligentes que vous". En fait, cette banale anecdote prend chez la patiente figure d'une scène à haute portée symbolique. Elle active toute une dramatisation autour de la rivalité œdipienne et son

intense culpabilité. Or, quelque temps plus tard, une de ses amies peintres lui fait remarquer que son style graphique prend un air vieillot : "Qu'est-ce qui vous arrive ? Ça ressemble aux dessins qu'on trouverait dans un album victorien". Elle réalise qu'elle se met à dessiner comme on le faisait cinquante ans plus tôt. L'histoire veut d'ailleurs qu'elle tire parti de cela pour développer un mode d'expression personnel de type "victorien" qui lui vaudra un succès artistique. Mais ce que je veux souligner ici c'est que l'acte sublimatoire résulte directement d'un mouvement identificatoire qui met en scène le fantasme d'une relation à l'image maternelle. C'est bien la figure maternelle, personnifiée dans la femme qu'elle a apostrophée de manière violente, qui a précipité ce mouvement dans la cure et qu'elle restaure en en faisant la figure de son fantasme.

Demeure alors l'ambiguïté lexicale que représente le terme d'objet interne. Ce qui est clair c'est la distance que prend Paula Heimann (au nom de *L'Internal Object Group*) avec les vues d'Anna Freud. En dénonçant à deux reprises une visée photographique de l'objet externe, elle récusé le modèle d'un album d'images (les fantasmes) que viendrait mettre en forme le moi à partir des pulsions endogènes (de l'œdipe au pré-génital, du libidinal aux instincts du moi). Ce qui est moins clair et qui sera si souvent reproché aux kleinien, c'est la nature de l'objet interne. En choisissant cette observation dans laquelle les diables intérieurs donnent l'image de véritables homonculi, Paula Heimann s'expose à la critique selon laquelle les kleinien auraient tenu les figures fantasmagiques comme des *daimon*, des démons amicaux ou bienveillants. Bref, la fantasmagie du cas présenté serait à l'image du modèle métapsychologique. De cela, les kleinien se sont toujours défendus.

On sait aussi que, paradoxalement, Paula Heimann commise de répondre à Anna Freud au nom du "Groupe de l'objet interne", sans doute très confidentiel mais puissant, quelques années plus tard se sépara de Melanie Klein et de ses élèves, précisément à propos de la question de l'objet interne.

Il se trouve que lors d'une autre réunion franco-britannique tenue une trentaine d'années plus tard, à laquelle participait une nouvelle génération d'analystes, Hanna Segal faisant référence au concept d'identification projective, encourut les foudres de la

même Paula Heimann. De cette altercation très vive, je ne retiendrai que la manière dont il faut localiser l'objet (ou la figure) de la projection du fantasme. Le reproche que fait Paula Heimann est de confondre projeter sur (onto) et dans (into) : "La préposition correcte qui suit le verbe "projeter" ou le nom "projection" est sur (onto), si l'objet du verbe ou du nom est un corps ou sa surface, ainsi nous projetons ceci ou cela sur une autre personne ; c'est seulement quand il s'agit d'espace que nous pouvons utiliser la projection dans (into)". Et de préciser que ce qu'il s'agit de projeter sur l'autre c'est une "présentation" (présence ou représentation) intra-psychique de la personne. On ne saurait parler d'identification projective qu'en prenant en compte deux appareils psychiques : l'un qui projette sur l'autre le fantasme, l'autre qui s'identifie à une image induite par la première. En d'autres termes, je dirais que l'on ne peut parler d'objet interne que par une métaphore qui s'appuie sur une relation entre deux personnes.

Revenons sur le terme "présentation". Il ne s'agit pas d'une présentation au sens photographique du terme mais d'une mise en présence du fantasme en tant qu'action, "drame" qui implique l'autre comme figure.

D'où provient alors le malentendu auquel semble donner lieu la théorie kleinienne et dont témoigne le rappel à l'ordre de Paula Heimann ? Ne prenons pas la figure du fantasme pour un objet transposable d'une personne à l'autre. C'est, me semble-t-il, parce que l'on reste incertain sur la source pulsionnelle. D'où les diables tirent-ils leur force s'ils ne sont pas simplement les représentations de la pulsion ? Comment la figure maternelle exerce-t-elle son emprise si elle n'est pas là à la place de l'objet externe ? C'est, me semble-t-il, parce qu'on ne prend pas en considération la qualité hallucinatoire, on pourrait dire hallucinante, du fantasme inconscient.

Or, dans la conférence de 1939, Paula Heimann est très explicite : "On peut dire que l'analyse soigne la maladie due à des souvenirs inconscients en ce que ceux-ci sont vécus par le patient comme un monde intérieur d'une intense réalité psychique". Et d'ajouter quelques lignes plus bas : "J'espère avoir réussi à faire sentir le sentiment d'absolue réalité que la patiente éprouvait dans ses fantasmes à propos de ses diables et l'état d'anxiété intense dans lequel la plongeait

ces diables. Il n'est pas besoin de leur conférer une sorte d'autonomie, de personnification, pour expliquer leur pouvoir de fascination. Celui-ci résulte du fait que leurs figures ont la force hallucinatoire que leur confère leur statut de réalité psychique. C'est dans cette force hallucinatoire que se trouve la source énergétique de ce qui mobilise l'esprit, aussi bien dans le symptôme que dans sa guérison".

Entre le charybde de la simple représentation comme image de la pulsion et le scylla de l'objet érigé en homonculus interne, ce que l'observation de Paula Heimann nous montre est la force hallucinatoire de la figure du fantasme.

En guise de conclusion :

Ce que j'ai tenté de montrer c'est que les controverses à propos de l'objet interne reposaient en définitive sur une opposition artificielle et une méconnaissance. L'opposition artificielle que l'on retrouve à chaque pas des débats qui nous occupent jusqu'à ce jour en France et ailleurs tient à la question de la source d'où proviendrait l'énergie pulsionnelle, entre une source corporelle et une source externe, la puissance de l'autre devenant instance intériorisée. Cette opposition reflète une méconnaissance de ce qui serait la puissance de l'image ou, en d'autres termes, la force même de l'imaginaire. Celle-ci dépend de la puissance de la réalité psychique, mode de pensée de l'inconscient dont Susaan Isaacs disait qu'elle était la découverte la plus importante de Freud. La force de cette autre réalité tient à ce qu'elle se pense sur le mode de l'hallucinoire, de l'emprise des formations de l'inconscient. Penser l'objet interne comme une figure qui représente l'agent du fantasme, qui personnifie le désir (ou le rejet) dont la scène fantasmatique, l'action dramatique, est l'expression accomplie, est une manière de se dégager de cette opposition et de combler cette méconnaissance.

La figure du fantasme, c'est l'objet-but mais saisi non comme un objet inerte mais comme une puissance imaginaire qui, par sa présence, accomplit le fantasme dont elle assure la mise en scène. Elle est une figure présente et agissante. On peut encore la définir comme un facteur d'attraction qui met en acte ce qu'il représente sur un mode hallucinatoire. Un exemple simple d'un objet-figure nous est donné dans l'observation de Katerina ("Etudes sur l'hystérie") quand

Freud interroge la jeune fille sur les épisodes aigus d'angoisse dont elle se plaint : elle mentionne "un visage horrible qui la regarde d'un air effrayant", figure qui mobilise en elle cet état d'angoisse. Petit à petit cette figure va revêtir différents sens : celui de l'oncle (-père) faisant l'amour avec sa cousine et qu'elle aperçoit à travers une lucarne, celles diverses de son oncle (-père) cherchant à la rejoindre au lit par des attouchements ou se rapprochant d'elle, celle de son oncle (-père) en colère contre elle pour avoir divulgué les tentatives de séduction incestueuse. Des traces mnésiques diverses, chacune contenant sa figure propre, se trouvent ainsi condensées sur le même objet-lieu.

L'objet-figure trouve donc son énergie dans sa présence hallucinante. Son pouvoir s'entend dans le champ de l'analyse, de trois manières. Nous l'entendons dans ce que nous entendons des actes psychiques eux-mêmes, de la manière dont ils s'articulent dans le cours associatif et, enfin, dont ils induisent le cours associatif du tiers.

L'objet-figure pratique ainsi une triple ouverture.

Première ouverture, la figure exprime le fantasme sur le mode de l'accompli. La figure représente déjà cet accomplissement. Elle n'existe que par la scène dont elle est l'inspiratrice et l'exécutrice. Pensons ici à la figure du père qui fait "l'enfant être battu", à celle de la mère omnipotente et destructrice chez ma patiente, aux diables de la patiente de Paula Heimann. Certes, nous pouvons nous représenter ces figures comme des *daimon*, des instances intériorisées, répliques des objets externes. Mais il me semble que lorsqu'il s'agit d'en donner un sens au patient, nous recourons au modèle de l'identification hystérique et non à celui de l'introjection narcissique : faire percevoir au sujet comment il est possédé, par ce qu'accomplit la figure qui le possède et dont il assure la mise en acte dans le fantasme. L'ouverture opère aussi par l'enchevêtrement des figures qui se combi-

ent par les processus de condensation et de déplacement. Freud en fait une définition lumineuse quand, dans *L'interprétation du rêve*, il fait référence à l'inachèvement radical du travail interprétatif. Dans les rêves les mieux interprétés, on doit souvent laisser un point dans l'obscurité parce que l'on remarque, lors de l'interprétation, que commence là une pelote de pensée de rêve qui ne se laisse pas démêler. C'est alors l'ombilic du rêve, le point où il repose sur le non connu. Les pensées de rêve auxquelles on arrive dans l'interprétation doivent en effet, d'une manière tout à fait générale, rester sans achèvement et débouler de tous côtés dans le réseau inextricable de notre monde de pensée. D'un point plus dense de cet entrelacs s'élève alors le souhait du rêve, comme le champignon de son mycélium.

Les figures se renvoient l'une à l'autre, se réfléchissent l'une sur l'autre. Le maître de la fustigation est aussi bien le père aimant que celui qui punit les autres et le "on" qui bat et humilie des enfants. Ce sera, dans l'auto-observation d'Anna Freud, le chevalier doté du pouvoir, sadique ou bienveillant selon les scènes imaginaires. La figure capte une autre figure.

L'ouverture opère aussi entre la figure qui occupe le ça du patient et celle qu'elle induit dans notre imagination. La co-pensée exécute ce travail psychique associatif et nous ouvre au travail interprétatif. Pensons ici à la figure de la mélancolie, ou à celle d'une mère arrogante et jouissant de sa toute puissance dans la mise en échec d'autrui qui mobilise mon contre-transfert et autorise mon interprétation. L'assemblage des figures qui se combinent dans le flux associatif de l'inconscient induit des émergences dans notre écoute qui nourrissent notre travail interprétatif. Ainsi peut-on se dégager des deux solutions de facilité que constitue l'explication par la simple fonction représentative de la mentalisation de la pulsion ou l'émergence d'instances intrapsychiques réifiées.

Pour introduire le débat sur le face-à-face

Daniel Widlöcher

Pourquoi revenir une fois de plus sur un sujet qui a si souvent occupé nos débats ? Parce que si la question a été toujours posée, les circonstances dans lesquelles elle se présente aujourd'hui méritent une attention renouvelée.

Qu'on le veuille ou non, elle est liée aux deux débats de nature politique dans lesquels la psychanalyse est aujourd'hui directement impliquée : l'évaluation des soins et la qualification des praticiens. À quels aménagements de compromis sommes nous exposés quand il s'agit de définir la place de la psychanalyse dans le domaine du soin ? Que reste-t-il de la psychanalyse dans les pratiques psychothérapeutiques de ceux qui se réclament d'elle ? Par ailleurs comment définir le statut et la qualification des praticiens ?

Les deux questions sont intimement liées ; plus qu'on ne le croit. Elles véhiculent une alternative qui constitue un véritable piège. Si on met en avant la complexité de ce qui est ainsi soumis à évaluation, il faudra se fonder encore plus sur la compétence reconnue des praticiens et si on plaide pour la flexibilité dans le domaine de la qualification, on rétorquera qu'il est d'autant plus nécessaire d'évaluer les pratiques.

Comment refuser de tomber dans ce piège ? Le modèle de l'alliage du cuivre et de l'or suffit-il ? On entend dire parfois que la psychanalyse c'est ce que pratique un psychanalyste ; mais alors qui est psychanalyste ?

Autre question d'actualité, cette fois-ci de nature clinique et métapsychologique : le sens que nous donnons au concept de psychothérapie psychanalytique. Comment entendons-nous l'application de la cure à des pathologies de la personnalité dites graves ? Que devient le modèle classique de la névrose et de l'axe conflit-défenses ? Doit-on reconnaître différents modèles de processus ou repenser le modèle freudien dans une approche extensive ? La question est posée. Qu'en pensons-nous ?

Derrière l'imbroglio autour du concept d'intersubjectivité nous voyons se développer des vues nouvelles à propos d'une troisième topique, du statut du tiers et d'un retour de l'interpersonnel. Plutôt que d'ignorer ces tendances, ne conviendrait-il pas plutôt de les examiner et d'en débattre avec soin ?

Nous avons choisi d'inscrire nos échanges d'aujourd'hui sous le signe du face à face. Ceci répond au souci de tenir notre entretien au plus près de la clinique. La communication en vis-à-vis n'est-elle pas le négatif de la co-pensée régressive que nous tenons pour le propre de notre écoute ? On entend dire aujourd'hui que le face à face ne change rien à la qualité de l'écoute de l'inconscient. Est-ce si vrai et mesure-t-on les conséquences de cette assertion ?

Sur tous ces points et bien d'autres encore nous sommes aujourd'hui sans cesse interrogés. Sans nécessairement convenir d'un point de vue commun du moins est-il bon que nous continuions d'en parler entre nous.

Le patient, l'analyste et le miroir dans le face-à-face

Frédéric Missenard

Recevoir un patient en face à face aura été parfois une décision, parfois une nécessité, les patients ayant souvent une idée assez précise de ce qu'ils attendent, et de ce à quoi ils sont prêts, en venant voir un analyste. Et le temps paraît révolu où nous pouvions répondre: trois ou quatre séances par semaine ou rien.

Il y a donc deux aspects. Le premier, proprement analytique, est celui des conséquences des modifications du cadre sur le processus. Le deuxième est plus politique, au sens large, et concerne l'évolution de la place de l'analyse dans la société, et les réponses que nous pouvons y apporter.

Je remarquai au dernier congrès des psychanalystes de langue française de Lisbonne que tous les cas rapportés étaient des cas en face à face. C'est dire l'actualité du thème. C'est dire le changement de pratique des analystes. Il est pour moi, mais je ne crois pas être le seul, de plus en plus rare d'entreprendre des cures dites classiques à trois séances par semaine. Les raisons d'une telle évolution doivent être interrogées, non seulement du côté des attaques dont nous sommes l'objet, mais aussi du point de vue interne de l'évolution de nos pratiques. Les analystes sont certes plus nombreux, la référence à la psychanalyse est devenue très extensive, mais en risquant de perdre sa spécificité. Dans le CMPP où je travaille, il est essentiel de faire préciser ce que les parents entendent par analyse tant les pratiques recouvertes sont diverses.

Depuis une dizaine d'années, plusieurs ouvrages se sont succédés, en particulier le livre de Raymond Cahn, au titre volontairement provocant, *La fin du divan*. Je ne reprendrai pas cet ouvrage, assez exhaustif sur les problèmes que pose la pratique contemporaine de la psychanalyse. Comme mon titre l'indique, je tenterai de réfléchir aux enjeux des différences de cadre, essentiellement du côté du

paramètre visuel, mais sans omettre les éléments moteurs et perceptifs qui y sont associés. Il est important pour saisir les implications potentielles du face-à-face d'évaluer comment la dynamique de la cure mobilise, à côté du verbal, le registre visuel, et ce, tant du côté du patient que de l'analyste. Mon sujet ne sera pas ce qui se désignait dans le temps comme les psychothérapies de la pratique courante, mais une interrogation sur la possibilité et les enjeux d'une pratique analytique en face à face.

Notre souci, quand nous recevons un patient, est de construire une situation analysante où le développement des phénomènes d'associativité, co-présence, co-pensée, pourra amener une mobilisation psychique, le développement de processus de symbolisation et de transformation, qui sont la visée de tout travail analytique, pour permettre au patient de mieux fonctionner. Le seul but de prendre conscience de son fonctionnement ne me paraît pas suffisant, trop intellectuel. Mieux fonctionner, c'est alléger le poids des contraintes de répétition et des attachements aliénants, retrouver un plaisir à penser, ou restaurer des capacités auto-érotiques, s'ouvrir à la différence et au changement.

L'invention du divan par Freud, présenté par lui essentiellement comme une convenance personnelle, ne me paraît pas "un peu pervers" comme je l'ai entendu récemment, mais propice pour décaler la communication analytique de la communication sociale habituelle, pour favoriser la régression formelle et mettre en jeu l'hallucinoire positif. De ce point de vue, le rêve et la remémoration seraient la voie royale de l'inconscient non seulement pour Freud mais pour le cadre divan fauteuil de l'analyse.

Là où nous en sommes de l'histoire de la psychanalyse en France, après une période de conquête où il s'est agi de valoriser la cure-type, et où les variantes, en particulier psychothérapiques, me paraissent

avoir été dévalorisées, nous en sommes arrivés à une situation où les développements de la psychanalyse se sont multipliés, souvent en dehors des sociétés en charge de sa transmission.

Travail psychanalytique avec les enfants, psychodrame, travail de groupe, thérapie familiale, relaxation, ont été autant de domaines de recherches féconds investis par des psychanalystes.

J'ai du mal à mettre le travail psychanalytique en face à face sur le même plan que ces recherches, tant il me paraît maintenant indissociable de ma pratique d'analyste.

En effet, le terme de psychothérapie analytique paraît particulièrement mal choisi s'il entend qu'il peut y avoir de la psychanalyse sans psychothérapie. Freud n'a jamais dissocié les deux. C'est toujours de la suggestion dont il a voulu se démarquer, suggestion héritée de l'hypnose. Il est de plus difficile de défendre que l'instauration de quelque cadre que ce soit ne soit pas inductrice sinon suggestive.

Freud n'a jamais justifié l'usage du divan autrement que par convenance personnelle, même si nous pouvons maintenant en construire une théorie, par rapport à l'usage du face-à-face, et en référence à l'hallucinoïre.

Rappelons que Didier Anzieu, dès 1985, avait développé une théorie très aboutie de la construction des conditions du travail analytique, en référence à l'interdit du toucher. Freud dissociait selon lui la pulsion scopophilique de son étayage corporel, pour voir en renonçant à voir, de la même façon qu'il avait dissocié la pulsion d'emprise de la main, pour toucher du doigt la vérité et non plus le corps. Ce qui ne l'empêchait pas de soutenir de nécessaires aménagements du cadre : le face-à-face établissant un dialogue visuel, posturo-tonique, mimique, respiratoire : l'interdit de voir est levé, l'interdit de toucher maintenu.

Le miroir

Mon titre met en avant le visuel *via* le miroir. Il réfère évidemment au miroir lacanien et au miroir winnicottien.

Il y a deux ans, pour rédiger un article pour la *Revue française de psychanalyse*, j'avais découvert avec beaucoup d'intérêt les réflexions de Lacan dans "Les

variantes de la cure-type", pour tirer au clair "la condition qui veut que l'analyste occupe une place le rendant invisible". Selon lui, "l'image narcissique ne s'en produirait que plus pure et le champ en serait plus libre au protéisme régressif de ses séductions". Il poursuivait en dénonçant les effets d'identification narcissique de l'analyste "qui ne dépouillerait pas l'image narcissique de son Moi de toutes les formes du désir où elle est constituée, pour la réduire à la seule figure qui sous leur masque le soutient, celle du maître absolu, la mort". Pour faire court, il aboutissait à l'idée que l'analyste doit aspirer à "une telle maîtrise de sa parole qu'elle soit identique à son être". Et de faire l'éloge d'une position qui m'a semblé idéalement de retrait extrême et de silence, pour éviter le piège de l'identification. Se déprendre des éléments imaginaires présents dans l'expérience du miroir, tendant à se reproduire dans la situation analytique, m'avait semblé le but poursuivi par Lacan. Ce texte, lorsqu'on le lit avec le recul et en sachant ce qu'est devenu la pratique lacanienne, m'avait paru prémonitoire.

Bien différente est la description de Winnicott. Je rappellerai sa formulation du but de la cure. "À tout prendre, ce dont il s'agit, c'est de donner à long terme en retour au patient ce que le patient apporte. C'est un dérivé complexe du visage qui réfléchit ce qui est là pour être vu. Si je fais suffisamment bien cette tâche le patient retrouvera son propre soi, sera capable d'exister et de se sentir réel." Chez Winnicott, la référence au miroir inclut l'objet, alors qu'il disparaît chez Lacan. La question n'est pas secondaire, car c'est bien de l'hallucinoïre dans la dynamique psychanalytique, tellement méconnue chez Lacan, qu'il s'agit. Un certain idéalisme est aussi présent chez Winnicott, la pureté du miroir renvoyant à la pureté de l'élément féminin.

L'opposition peut paraître extrême avec Lacan, qui pourchasse l'illusion identificatoire, alors que Winnicott interprète l'action analytique comme le retour d'un mode de fonctionnement où l'analyste, usant de ses capacités identificatoires, va restituer au patient son image. Visions idéales sans doute, des deux côtés, voulant résoudre l'insoluble problème de l'identification. L'un par le retrait extrême, l'autre par la référence à un fonctionnement maternel qui pourrait se dégager de sa propre conflictualité, de sa propre névrose, pour pouvoir restituer aussi purement que

possible à l'autre ce qu'il a apporté. C'est sur le narcissisme que se cristallisent les oppositions analytiques. Gilbert Diatkine décrivait l'opposition majeure concernant la conception du processus de l'analyse entre Kohut et Lacan. Lacan cherchant toujours à libérer le sujet de ses identifications imaginaires aliénantes, Kohut voulant au contraire que le patient retrouve la richesse de son narcissisme dans les trois variétés de *self* objet que la vie met à sa disposition. Pour Lacan, le silence, des interventions aussi brèves et dépourvues de contenu que possible suffissent à mener une analyse à son terme ultime. Kohut pense que le processus de croissance du narcissisme reprend spontanément si l'analyste se comporte comme un *self* objet normal.

La position winnicottienne me paraît plus dynamique, insistant sur le processus plus que sur le dispositif, dispositif qui d'expérience ne convient pas à tous les patients susceptibles de s'engager dans un travail psychanalytique. Le dispositif classique peut avoir des effets inverses à celui recherché : inhibition du processus psychanalytique, rupture, augmentation des passages à l'acte, effondrement dépressif voire décompensations sur un mode délirant. Ou encore le développement d'un faux *self*, pour être conforme à ce que le patient imagine être souhaité, le manque d'espoir ne permettant pas une véritable mobilisation des éléments de détresse. Rappelons pour mémoire les effets désorganisant sur le bébé de l'impavidité du visage de l'autre, expérience susceptible de se retrouver dans la confrontation au vide provoqué par une situation analytique de ce fait insupportable.

C'est cet aspect que j'aborderai, pour tenter moins d'examiner les configurations cliniques qui nous font penser qu'un travail en face-à-face est nécessaire, que d'évoquer les enjeux des différences de cadre, surtout en prenant en considération d'abord le visuel et l'hallucinoire, ensuite la pratique avec l'enfant et l'adolescent.

Le visuel et l'hallucinoire

Le dispositif du divan suppose que le patient puisse s'abandonner à la passivité et mette en jeu des capacités régressives qui solliciteront l'hallucinoire positif. Ce qui suppose une tranquillité suffisante qui s'appuie sur des expériences précoces suffisamment constructives.

Il faut différencier le *manque* et l'absence de l'objet à l'origine d'une activité de représentation, dans le registre de l'hallucinoire positif, du *vide* qui témoigne des carences d'investissement corporel, la frustration étant alors susceptible d'amener des états de sidération. Carences et/ou traumatismes ont pu empêcher la création d'un sentiment de continuité interne et induire au contraire des dispositifs anti-objets et anti-pensées. Penser est douloureux car incluant l'objet.

Toute cette clinique du négatif a été développée, à la suite de Winnicott, en particulier par André Green, Guy Lavallée qui s'est particulièrement intéressé aux implications du visuel dans le face-à-face, et René Roussillon sur les spécificités de symbolisation induites par le cadre.

Il faut aussi mentionner les travaux de l'école de psychosomatique de Paris dont je me suis demandé si, à une époque où l'important était d'affirmer la validité de la cure-type, la recherche n'avait pas été aussi une recherche sur d'autres façons de travailler comme analyste, en face à face.

Voici un modèle d'un patient qui pourra bénéficier d'un travail en face à face. Son fonctionnement mental a toujours été tourné vers l'extérieur, il a pu obtenir des satisfactions narcissiques et des confirmations de sa valeur, mais pourtant sa vie bien remplie est terne et sans saveur, ses perceptions et ses pensées sont dépourvues de quantum d'hallucinoire positif, l'hallucinoire négatif déliant, insensibilisant, domine sa vie psychique. On pourrait à son propos parler d'une dépression blanche ou essentielle. Au début, le mouvement régrédient résonne en lui comme une menace d'indignité et d'effondrement. Ce patient, pour opérer un mouvement de régrédience, aura besoin que quelqu'un soit là, qu'il puisse à tout moment le vérifier du regard et qu'en même temps il ne le regarde pas. L'alternance des mouvements de progrédience et de régrédience est garante de la vie psychique selon Michel Fain, et ce patient a, quelles qu'en soient les raisons, barré la route à la régrédience.

Pour ces patients, le nouveau qui peut advenir c'est le transfert, mais non comme reviviscence : la mobilisation des souvenirs est impossible puisqu'il leur faut effacer la polysémie, comme tout lien entre le verbe

et l'objet, entre le verbe et le corps. Le transfert apparaît alors comme la nécessité pulsionnelle à investir. Mais justement la répétition va introduire une lutte à mort contre le transfert.

Pour l'analyste, le corps à corps ne sera pas métaphorique comme dans le dispositif divan-fauteuil. Il s'agira de mieux recevoir, accepter, et restituer des éléments du perceptif et du sensoriel qui traduisent des ratés de l'investissement libidinal du corps.

Le travail psychanalytique en face à face nécessitera une adaptation différente du psychanalyste. La clinique essentiellement négative de ces patients amène à penser le transfert plus comme création que comme réédition. Le psychanalyste peut être idéalisé mais pas investi d'une confiance transformatrice. L'expérience d'une déception investie par l'objet psychanalyste, et partagée, mise en mots, aux lieux et places d'un dépit, vecteur d'un repli narcissique, peut fonder un travail élaboratif. Pour ces patients, la seule chose vraie est l'amnésie, la lacune, l'absence, du fait des carences dans la constitution des premiers autoérotismes. Les transferts sur l'objet et sur la parole ne sont perçus et déduits par l'analyste qu'au travers d'un contre-transfert à vif qui contraint à construire et inventer. Il faut non pas flotter mais se pencher en avant, voir et créer avec des signes de vie corporelle. Le patient est en quête de perception, support de représentations à venir.

J'ai le sentiment, dans les dernières années de ma pratique, d'avoir beaucoup progressé dans ma capacité à mobiliser chez les patients des capacités représentatives et de pensée. Je trouve cela bien plus dynamique et suis persuadé que le bénéfice n'en n'est pas uniquement personnel.

Mais un tel travail suppose un temps de séance suffisant, et j'avais été surpris de l'affirmation de Fédida, dans *Des bienfaits de la dépression*, d'un consensus général, pour les psychothérapies, de séances d'1/2 heure. Que voulait-il dire ? S'il s'agit d'un temps de séance inférieur à celle d'une séance d'analyse, elle est dévalorisée, et le passage, non exceptionnel, à l'analyse considérablement compliqué. Pourtant Fédida, qui décrivait la thérapie comme une analyse compliquée, s'intéressait particulièrement à ce domaine.

Je me suis représenté la genèse du négatif de la façon suivante. Pour évoluer à partir du moi-réalité du début, l'*infans* doit, à partir des expériences de satisfaction, introjecter la fonction contenante de l'objet qui pourra alors devenir un contenant interne. Ce qui nécessite une hallucination négative de l'objet. Cela se poursuivra jusqu'à symboliser l'absence de la mère et à pouvoir en jouer activement.

L'hallucination négative a valeur de meurtre, me semble-t-il. Négativer l'objet est nécessaire pour se défendre de son emprise, de son excès. Excès dont la source, et Winnicott a beaucoup apporté sur ce plan, est liée à l'empiètement de l'espace de l'*infans*. Ne pas lui demander si l'objet a une origine externe ou interne. Les figures de l'empiètement sont multiples, excès ou carence, et inévitables.

La négativation ne va pas sans mal, sans détresse, et doit être un des éléments du conflit esthétique qui amène le clivage entre le beau, idéalisé, et l'horrible, rejeté, et dont une des figurations est celle de Méduse. Méduse représentant à la fois l'horreur de la castration, au niveau génital, mais aussi l'horreur et la fascination de l'origine, au niveau plus fondamental des clivages structurants. Un des avatars du surinvestissement d'un tel clivage résiderait dans la difficulté à faire circuler des représentations marquées d'ambivalence. Alors l'alternative binaire, d'idéalisation ou de rejet, ne permettant pas la liaison au mot, à la pensée, aux processus secondaires, persisterait. Guy Lavallée décrit l'effet Gorgone comme le retour de l'horreur de la castration féminine sans médiatisation, devenant une persécution par l'excès réel de la présence de l'objet.

La capacité de représentation serait la capacité spécifique de notre espèce, et elle serait marquée par la perte et la douleur, pour autant qu'elle soit supportable. Trop douloureuse, elle peut ouvrir la voie à l'hallucinatoire négatif, qui va régler en amont le problème, mais au prix d'une perte des affects, d'un sentiment de vide.

Il est très intéressant de prendre connaissance des recherches des psychologues du développement concernant les imitations précoces et la construction de la différenciation des émotions chez le bébé pour anticiper des recherches cliniques comparables sur le face-à-face.

Il y a évidemment des risques dans une telle pratique, le risque de la séduction et de l'activité, mais l'autre risque inverse n'est pas moins grave, c'est qu'il ne se passe rien sinon la répétition de la déception et du négatif.

Un mot sur le travail de Jean-Claude Rolland, *Avant d'être celui qui parle*. Ce texte clinique a le grand intérêt de montrer l'analyste au travail. Il relate dans l'avant-dernier chapitre une cure en face à face d'un patient avec une dimension mélancolique. Sa fine description des passages du mot à la chose met l'accent, même s'il ne le dit pas explicitement, sur la valeur du passage d'un mode de représentation à l'autre, que ce soit chez l'analyste ou le patient. Il me semble retrouver tout particulièrement les hypothèses de Guy Lavallée sur l'hallucinatoire de transfert, et sur la valeur transformatrice du préconscient. Mais évidemment s'exprimer dans ces termes est bien moins évocateur que le faire avec le talent de Jean-Claude Rolland.

Ce texte illustre bien qu'il est possible de travailler analytiquement en face à face, et comment le face-à-face est compatible avec la régression de l'analyste en séance.

Quelques éléments cliniques illustreront l'enjeu du face-à-face.

Il s'agit d'une femme d'une trentaine d'années, dans une importante difficulté ancienne, comme si elle s'agrippait aux multiples traumatismes qui compliquent maintenant grandement sa vie amoureuse. Nous avons été d'accord pour convenir de la nécessité de trois séances par semaine, en face à face, ce qui lui a permis de mettre à distance les angoisses persécutives, après quoi elle a décidé de s'allonger. L'analyse s'est poursuivie, cahotante, et le transfert négatif a pu s'analyser, ce qui n'était pas non plus vraiment imaginable. Une des difficultés persistante de cette cure a concerné l'amputation systématique de la durée de la séance, et le besoin périodique de s'absenter, tout en s'assurant de ma présence. Pendant toute une période de l'analyse, elle tenait à venir à la dernière séance de la semaine de peur que, si elle n'avait pas payé, je me venge en la mettant dehors. Expression de la fragilité de la présence et des craintes persécutives en retour de toute expression d'agressivité. Un élément plus spécifique du

face-à-face dans cette cure concerne la vue et l'image du corps. Elle a consulté en ophtalmologie après une intervention de ma part assez banale apparemment sur l'intérêt de la médecine, alors qu'elle avait tendance à mettre tous ses symptômes corporels sur le compte de son psychisme. Cette consultation diagnostique une insuffisance de convergence (ce qui revient à n'utiliser qu'un seul œil), qu'elle rééduque. A la suite de quoi tous ses repères visuels de profondeur sont modifiés et elle perd l'équilibre constamment. Ce qui n'est pas toujours le cas avec ce symptôme courant. Elle interprète sa peur de conduire - elle était motard et a laissé sa moto au garage dès le début de sa cure - comme une expression de sa non perception du relief. C'est quelque temps plus tard qu'elle décidera elle-même d'aller sur le divan. J'ai compris son symptôme visuel comme une trace mégalomane qui ne lui permettait pas de se détacher de l'objet, de prendre ses distances, de le voir en relief. Le lien avec le passage à la position allongée illustre transférentiellement le gain de la récupération d'une vision binoculaire, traduisant une reprise du développement. Ce type de phénomène est limité entre le symptôme hystérique symbolisant, et l'équation symbolique. Il est possible qu'elle n'ait jamais jusque là pu utiliser sa vision binoculaire, et que sa récupération lui ait permis de me voir, ce qui s'est avéré alors trop, excessif. Ce qui me semble illustrer précisément le non-investissement de certaines fonctions de la perception, et leur récupération possible.

L'enfant et l'adolescent

C'est un cas de figure sans doute trop évident pour avoir été interrogé. Il existe un consensus général pour estimer que les traitements psychanalytiques d'enfants et d'adolescents ne relèvent pas du dispositif divan-fauteuil (même si, et je viens de l'apprendre, James Gammil, élève direct de Mélanie Klein, mettait un divan à disposition des enfants s'ils le souhaitaient). Pourtant, à l'inverse du travail en face à face avec les adultes, personne à ma connaissance n'a songé à mettre en cause la valeur analytique de ce travail.

Expliciter les raisons pour lesquelles le face-à-face est la seule façon de travailler avec les enfants et les adolescents donnera peut-être des idées sur celles

qui peuvent nous amener avec les adultes à choisir ce dispositif.

C'est classiquement l'insuffisance de l'expression verbale par rapport à la prise en compte de l'agir et de la motricité dans le jeu, ainsi qu'aux capacités de représentation imagée dans le dessin qui justifie l'adaptation du cadre. L'image est plus proche chez l'enfant.

Une théorie du développement paraît aussi nécessaire à la pratique psychanalytique avec les enfants ; les processus psychiques sont en train de se construire et il n'est pas indifférent d'avoir une idée de leur valeur régrédiente ou progrédiente. De la même façon qu'avec certains adultes, le transfert est une création plus qu'une retrouvaille.

Chacun pourra extrapoler à partir de ces éléments des arguments qu'il a pu rencontrer dans la décision de recevoir un patient en face à face.

Du point de vue des processus de transformation, par contre, il me paraît extrêmement difficile de ne pas reconnaître l'identité du but du travail psychanalytique avec les enfants et avec les adultes. L'argument de réalité, qu'un enfant ne devient pas analyste du fait de sa cure, a la faiblesse des arguments de réalité et paraît discutable : quels effets inférer à une cure d'enfants dans l'après-coup d'une cure d'adultes ?

Il me semble qu'au fond l'argument majeur dans l'évidence clinique que l'on ne peut allonger ni les enfants ni les adolescents réside dans l'importance du visuel dans le développement. Daniel Marcelli a fait le tour de la question. Il m'a paru intéressant qu'il reprenne l'hypothèse que la spécificité de notre espèce, conditionnant même la possibilité de représentation, résiderait dans la capacité à supporter l'échange de regards, ce qui va interroger l'intention de l'autre, représentant l'origine d'une théorie de l'esprit. Dans les autres espèces, il semble que soutenir le regard est un signe prédateur.

Enfin, pour clore ce court paragraphe sur l'enfant et l'adolescent, j'aimerais poser la question du lien entre le constat de l'évolution de la clinique des enfants et l'hypothèse que ces enfants devenus adultes nécessiteraient une adaptation de ce que nous pouvons leur proposer.

Florence Guignard, dans une communication publiée dans le numéro spécial congrès de la RFP ("Où sont les neiges d'antan ?"), soulignait à Lisbonne le consensus des analystes d'enfants pour constater la disparition de la période de latence au profit de la persistance d'une excitabilité comme chez l'enfant de 4-5 ans. Elle référait cette évolution au développement des modèles d'intelligence artificielle, qui sont des modèles binaires, et non des structures à trois termes vecteurs de la capacité de symbolisation (moi - objet - objet symbolisé), ce qui pousse à une mise en acte de la solution, court-circuitant l'énigme - la temporalité - le sphinx -, au profit du surinvestissement de l'agir immédiat vécu comme intemporel. Ceci consiste à privilégier la qualité technologique au détriment du développement des capacités psychiques. Les modes infantiles de la sexualité demeurent manifestes, et aboutissent à une pseudo-maturité. Ces adolescents rencontreront de grandes difficultés à mettre en place la relation d'intimité, les valeurs héroïques restant dominantes.

Je me suis demandé si ce constat de Florence Guignard ne rejoignait pas les thèses de Marcelli voyant dans les pathologies addictives la spécificité de l'époque, marquée par la problématique dépendance/indépendance. Notre travail serait alors plutôt de construire l'espace psychique où peuvent se ressentir les émotions, à charge de trouver le meilleur cadre psychanalytique qui convienne.

Dans cette hypothèse ce ne serait pas la psychanalyse qui changerait mais la société qui l'amènerait à s'adapter.

Les années à venir, ces enfants grandissant, nous permettront de mieux cerner les conditions à la fois psychiques et culturelles nécessaires à l'exercice de la cure, quand ces patients, refusant le long détour du divan, continueront à s'adresser aux analystes. Si de survivre dans la culture n'est pas notre seul but, si nous pensons représenter la meilleure forme de thérapeutique, alors il faudra bien tenter, en maintenant nos deux références centrales, non-omission et interdit du toucher, d'adapter les conditions de notre exercice. L'analyse s'est développée surtout dans les cultures judéo-chrétiennes. La référence si centrale pour Freud au père, gage de progrès culturel et individuel :

élément tiers, développement de la pensée abstraite, éloignement du sensoriel, ne serait-elle pas mise en cause, tout du moins dans sa construction sociale historique occidentale, par une telle valorisation des éléments héroïques narcissiques décrits par Florence Guignard ? L'ouvrage de Michel Tort, *La fin du dogme paternel*, montre de façon assez convaincante comment toute une partie de la théorie freudienne et a fortiori lacanienne s'étaye sur des représentations très marquées de cette culture. Le mettre en évidence ne remet évidemment pas en cause la valeur de la méthode.

Au fond nous retrouverions, d'une autre façon, ce qu'exprimait René Roussillon : le face-à-face permettrait la construction de l'absence de l'objet, le divan permettrait l'élaboration de l'absence de l'objet. Que requiert la possibilité d'élaborer l'absence ? Serait-ce aussi du côté des représentations paternelles ? Ou du côté du narcissisme et des avatars de sa construction ? La question restera ouverte.

Formation

Si nous reconnaissons la valeur psychanalytique du travail en face à face, il serait cohérent que nous réfléchissions sur les modalités de recherche et de formation susceptible de convenir à ce qui représenterait maintenant la moitié du travail des analystes (d'après Raymond Cahn).

On sait que la Société psychanalytique de Paris propose aux analystes en formation une supervision pour les psychothérapies, en plus et à côté de leur cursus classique. Il est possible que l'existence d'institutions de soins particulièrement proches de cette société ait favorisé cette évolution. Le centre de consultations et de traitements psychanalytiques, ou l'Ipsa, ont été des lieux privilégiés d'échanges et de recherches cliniques.

Je connais pour ma part la SEPEA qui forme des thérapeutes d'enfants. Ils sont sélectionnés sur entretien et doivent être ou avoir été en analyse. Ils peuvent participer à des séminaires et à des supervisions, animés, c'est une condition, par des membres de l'IPA. Lors des week-ends scientifiques, le travail clinique est très présent. L'avis général de la part de nombreux membres de sociétés européennes, pas uniquement

des analystes d'enfants, est que cette formation rend beaucoup de services dans un domaine où nous conservons une position institutionnelle encore forte. La référence analytique a été dominante en psychopathologie infantile mais comme ailleurs elle est vivement contestée. La formation de la SEPEA permet à des psychologues ou psychiatres salariés de bénéficier d'un lieu de réflexion et de formation, et éventuellement secondairement de s'orienter vers une formation analytique. De plus, les fonds de la formation permanente peuvent financer la participation aux séminaires ou aux week-ends. La société de Paris a reconnu depuis peu des modalités de qualification d'analystes d'enfants et de formateurs d'analystes d'enfants. Elle est donc susceptible de monopoliser à terme ces titres, et donc de monopoliser les formations correspondantes, les critères de l'IPA étant les références. À tort ou à raison, l'IPA reste la référence commune, garantie de qualité du travail et d'appartenance commune. À nous de savoir si nous voulons rester dans de telles institutions.

Si nous les pensons positives pour l'évolution de la psychanalyse, nous devons réfléchir à ce qui serait le plus favorable pour notre participation dans les meilleures conditions.

Finalement, devant l'évolution de la pratique analytique, Raymond Cahn avait bien décrit l'alternative qui se posait aux sociétés. Soit se replier sur la défense d'un modèle, modèle essentiellement didactique. Soit s'ouvrir vers d'autres pratiques dérivées ; reste à en définir les modalités. La psychanalyse peut rester dynamique et vivante si elle adapte son cadre au fonctionnement mental de chaque patient, en conservant ses conditions de base.

L'évolution de la psychanalyse ces dernières dizaines d'années s'est faite vers une sophistication de la théorie, et avec, du côté de la formation, peut-être une visée comparable à celle d'une analyse personnelle aussi poussée que possible. Mouvement qui pourrait ne pas avoir de fin, mais qui a peut-être atteint une limite. Relancer enseignement et recherche cliniques pourrait infléchir la tendance.

BIBLIOGRAPHIE

Marilia Aisenstein, "Face à face, corps à corps", 01/2001, conférence en ligne, site SPP.

Bernard Brusset, "Les psychothérapies psychanalytiques et le face à face", texte disponible site SPP (Extensions de la psychanalyse).

Pierre Fédida, *Des bienfaits de la dépression*.

Florence Guignard, "Mais où sont les neiges d'antan?", *RFP*, 2006, numéro spécial congrès.

Guy Lavallée, "Régrédience, progrédience et hallucinatoire de transfert", 01/2005, conférence en ligne, site SPP.

Psychothérapies psychanalytiques, Débats de psychanalyse, sous la direction de J. Schaeffer, G. Diatkine, PUF, 1998, (en particulier textes de M.Aisenstein, Ph. Jeammet, R. Roussillon).

Daniel Marcelli, *Les yeux dans les yeux*, 2006, Albin Michel.

Frederic Missenard, "Quand voir est nécessaire. Intérêt et spécificité du face à face", *RFP*, 2, 2005, p. 493-504

Jean-Claude Rolland, *Avant d'être celui qui parle*.

Nadel, Decety, dir, *Limiter pour découvrir l'humain*, PUF, 2002, en particulier chap. 3, par Gergely et Watson.

Psychanalyse et psychothérapie, psychanalyse ou psychothérapie Quel face-à-face ?

Philippe Castets

Pour introduire mon propos, j'expliciterai d'abord le titre que j'ai choisi, celui-ci étant en décalage par rapport au thème proposé. En effet, poser d'emblée la question sous forme d'alternative ne me paraît pas offrir à la discussion ses plus grandes possibilités d'ouverture.

Faut-il opposer psychanalyse et psychothérapie dans un face-à-face guerrier signifiant la lutte à mort ? (l'expression ne paraîtra outrée que si l'on oublie ce que connote le terme "*schibboleth*" employé par Freud¹) ou bien peut-on essayer de les penser ensemble, de les distinguer aussi, dans un face-à-face dialogique permettant, comme une conversation, la circulation imprévisible des mots, des regards, des mimiques ? Peut-être pouvons-nous tenter de dégager ce qui est mis en jeu avec ce thème.

Si je détourne ainsi la locution "face-à-face" vers un sens métaphorique, c'est pour mettre d'abord l'accent sur les questions de principes, en essayant de prendre une perspective métapsychologique, aux dépens de la dimension pratique et conjoncturelle. Non qu'il s'agisse de tenir cette dimension pour négligeable. Ce serait faire fi d'un élément stimulant du thème proposé qui met en jeu des registres différents : "face à face" désigne un dispositif spatial ; "psychanalyse", "psychothérapie", impliquent des concepts. Cependant il me semble que nous n'avons pas avantage à aborder cette dimension pratique et conjoncturelle directement mais dans un second temps.

La perspective de ce temps long, le temps de la réflexion, était indiqué dans l'exposé introductif de D. Widlöcher : il propose de "revenir une fois de

plus" sur le sujet, il parle d'"attention renouvelée". Ces mots font pour moi écho à ceux de Freud au début de "Remémoration, répétition et perlaboration" : "il ne me paraît pas superflu de rappeler sans cesse à ceux qui apprennent la technique psychanalytique quelles modifications en profondeur elle a connues depuis ses tout premiers débuts²". Nous savons combien sont nombreux les textes où Freud revient sur les origines de la psychanalyse, comme si s'imposait la nécessité d'une réinstauration continuelle ou, à tout le moins, d'un retour sur son instauration.

Il s'agit d'un mouvement. Et plutôt que des thèmes (ce qui implique fixation, institution), nous pouvons espérer attendre de la discussion une relance de notre mobilité psychique que les affrontements circonstanciels, plus ou moins polémiques, tendent à émousser. Les discussions sur la pratique analytique présentent en effet le risque de nous amener à nous arrêter sur des positions figées ("positions" : terme guerrier là encore !).

Nous retrouvons là, déplacé dans un espace social, un danger de la pratique de l'analyse : une stérilisation défensive suscitée par la confrontation sans cesse réouverte à l'impact de l'inconscient. Lacan dénonçait dans les associations d'analystes des "sociétés d'assurance mutuelle contre les effets de l'inconscient". Si nous sommes d'accord pour refuser l'idée d'assurance, peut-être pouvons-nous tenter de faire de la confrontation des points de vue quelque chose qui déjoue la répétition aveugle à quoi nous expose l'ouverture à l'inconscient d'autrui. Il n'y a pas lieu de dénier la nécessité de se protéger de l'inconscient. Sans doute n'est-il possible d'y faire droit que grâce à un certain

¹ Guy Rosolato, "Schibboleth", *Psychanalyse à l'Université*, n°65, janvier 1992.

² O.C.FXII, p. 187.

degré de protection, à laquelle nos rencontres institutionnelles participent³.

Considérons d'abord ce que j'ai appelé "face-à-face guerrier" pour désigner ce qui est thématiquement comme une opposition radicale entre psychanalyse et psychothérapie. Cette opposition est déjà dans la référence à la pureté de l'or, que la représentation d'un alliage possible n'efface pas. Le pur et l'impur ! Cela n'a-t-il pas une tonalité religieuse ? "(...) ne vous figurez pas, ce qui me peinerait, que j'ai voulu déprécier à vos yeux la psychanalyse en tant que méthode curative." (6^e des *Nouvelles conférences*, 1932). Certes ce propos de Freud suit un exposé des limites et contre-indications de la psychanalyse. Cependant, nous sommes fondés à y voir la résurgence d'un refus du thérapeutique qui s'affirme à maintes reprises dans l'œuvre dont nous sommes tributaires. Refus qui confine au mépris : à la fin du même chapitre, Freud dit de son invention qu'elle ne fut "à ses débuts (...) qu'une méthode thérapeutique" et appelle à porter intérêt aux "vérités" qu'elle a pu produire. Le chapitre qui suit, intitulé "D'une conception de l'univers", est une apologie de la connaissance scientifique opposée aux ténèbres de l'illusion religieuse ou politique. À cela je pense que nous souscrivons tous. Mais cela ne doit pas nous empêcher de nous interroger sur ce qui amène la violence d'un geste de séparation ; disjoindre radicalement psychanalyse et psychothérapie, n'est-ce pas rejeter comme intolérable une part d'ombre qui est interne à la psychanalyse et d'autant plus intolérable de ce fait ? L'*Aufklärung* s'accommode mal de la magie.

Lacan, dont on connaît le logocentrisme, exprimait son "souci (...) ombrageux, de pureté dans les moyens et les fins", ajoutant : "il s'agit bien d'une rigueur en quelque sorte éthique, hors de laquelle toute cure, même fourrée de connaissances psychanalytiques, ne saurait être que psy-

chothérapie". Dans le même texte, moquant l'attention portée par certains analystes aux manifestations corporelles, il dénonce "la niaiserie où va le fanatisme du vécu."⁴ Qu'on ne me soupçonne pas d'en tenir pour le cri primal ou le *rebirth*. Je crois nécessaire de distinguer psychanalyse et psychothérapie, et surtout de réfléchir sur ce qui spécifie la psychanalyse. Mais ma critique porte sur ce qui sous-tend certaines façons de les opposer.

Avec "Processus psychothérapique, processus analytique : la part soustraite"⁵, J.-C. Rolland a proposé une réflexion subtile et riche. On peut y lire une mise en garde contre un activisme analytique qui, en surestimant l'extension du transfert, obérerait au moins partiellement les possibilités de gain de liberté qu'offre l'analyse. Mise en garde, donc, pour dire à grands traits, contre une mégalomanie de l'analyste qui le pousserait à envahir le patient. Avertissement aussi contre l'illusion d'une analyse de Moi à Moi. Mais il s'appuie sur une opposition qui me paraît discutable : il y aurait, d'une part, le processus analytique, coextensif à l'empire du transfert qui serait (au moins "dans l'idéal") transparent sinon à lui-même, du moins à l'analyste⁶, et, d'autre part, le processus psychothérapique, auto-centré sur l'analysant, silencieux, lieu d'un travail occulte des mots. J.-C. Rolland parle comme s'il était possible de porter un regard assuré sur ce qui délimite le registre du transfert de ce qui lui reste extérieur-auto-érotique, si je l'ai bien compris.

De quel surplomb serait-il possible de porter ce regard ? Cela suppose aussi de négliger combien la dimension de "l'auto" est rendue possible ou activée par le transfert. Cette propension est perceptible à propos des analyses tout entières remplies par l'évocation d'une activité onirique. Les rêves, et leur récit dans une analyse, peuvent-ils être considérés hors de leur valeur transférentielle, même si celle-ci n'est pas tout ? Et, là encore, com-

³ Ferenczi et la question de l'"hygiène de l'analyste" dans "Elasticité de la technique psychanalytique", O.C.F. IV, p.63.

⁴ *Écrits*, p. 337.

⁵ *Psychanalyse à l'Université*, n°71, juillet 1993.

⁶ "Théoriquement (et) contre-transférentiellement", loc. cit., p.115.

ment mesurer exactement cette valence ? Dire cela ne signifie pas ignorer la difficulté qu'il y a à tenir ensemble "autisme" du rêve et perspective du transfert.

Il y a comme une hésitation : l'auteur fait du processus psychothérapique la part silencieuse du processus analytique, celui-ci incluant donc celui-là ; mais, par ailleurs, il les désigne comme "n'étant pas du même monde". Quand on n'est pas du même monde, on ne se parle pas, on ne se touche pas, au risque de se compromettre (avec le demi-monde peut-être). La praxie menacerait la limpidité du logos.

Pour partie, l'analyse est née de la mise à distance du toucher. On peut se demander si la dénégation du thérapeutique n'est pas défense contre le retour des origines impures. "Je ne suis pas celui que vous croyez", dit l'analyste en s'écartant. "Je sais bien que je fais des psychothérapies, mais quand même je suis analyste." Comme s'il s'agissait de repousser ce qui connote le corps, le soin et, comme y insiste Monique Schneider, le maternel.

Deux mots reviennent dans la plupart des articles qui traitent de la relation psychothérapie/psychanalyse. Ce sont : "idéal" et "identité". À céder sur l'idéal, dont il apparaît qu'il est fort difficile à définir, nous serions menacés dans notre identité. D'où la rigidité que nous mettons dans la défense de nos "petites différences". De quoi nous faire rêver d'être italiens, de ne pas avoir à prétendre être analyste mais nous efforcer seulement de "faire l'analyste" (*fare l'analista* - je dois à Aline Petitier cette indication linguistique). Ne peut-on penser que ce souci de maintenir une identité s'origine, au moins partiellement, dans la nécessité où nous sommes de lutter contre l'effet dépressiogène de la pratique analytique ? C'est là un phénomène dont il est peu question - au moins à ma connaissance - dans la littérature ou même dans nos discussions, mais dont l'importance mériterait d'être prise en compte⁷. La montée dans notre environnement

culturel des points de vue technicistes ou "opératoires" menace la vitalité de l'exercice de notre métier et contribue ainsi à la recherche d'un "idéal" et d'une identité offrant un sol plus assuré. Avec ce possible effet en retour d'aggraver notre "dépression" : la confrontation à l'idéal induit toujours un sentiment d'insuffisance.

Ces considérations ont ceci de critiquable qu'elles mêlent des registres différents. Mais la question des rapports entre psychothérapie et psychanalyse ne surgit pas dans le ciel des idées et un de ses intérêts est de nous confronter à cette hétérogénéité et de nous rendre attentifs à ses effets, notamment institutionnels. Un indice du malaise que suscite la question est la multiplicité des expressions désignant le face-à-face : "psychothérapie psychanalytique, thérapie psychanalytique en face à face, "conversation psychanalytique"" (Roussillon), travail en face à face, etc. À cette hésitation terminologique s'oppose l'unicité de l'expression "faire une psychanalyse".

La question de la psychothérapie est inséparable de la thématization d'une supposée "nouvelle clinique", locution dont il importe de relever la polysémie : on peut l'entendre comme "nouvelle pathologie" mais aussi désigner ainsi un nouveau regard porté sur les troubles psychiques. La distinction a bien sûr quelque chose de schématique (c'est bien aussi l'extension du regard analytique hors du champ des névroses de transfert qui a imposé des remaniements théoriques). Cependant cette distinction nous importe pour sa portée critique. Sa méconnaissance est grosse de possibles fourvoiements.

Il y a presque trente ans, J.-B. Pontalis écrivait : "c'est, à mon sens, faute de percevoir ce qu'est le symptôme en psychanalyse que, depuis des années, l'on nous rebat les oreilles de la rareté des névroses symptomatiques et de la multiplication des "névroses de caractère" et des "troubles narcissiques"". Un peu plus tard, P. Fédida mettait au compte "d'une certaine mode culturelle" l'intérêt

⁷ NRP n° 17, p. 9.

porté aux états limites⁸. Dans le même texte, il invitait à ne pas en faire une entité nosologique, non sans souligner que "la notion constituait un véritable laboratoire où la technique analytique se remet à l'épreuve de sa découverte". Loin de moi l'idée de nier qu'il existe des degrés de gravité dans la perturbation de la vie psychique. Mais le risque est que ce qui a été et reste matière à complexification et enrichissement de la psychanalyse devienne l'occasion d'un appauvrissement. Dans les *Nouvelles conférences* (p.182), Freud écrit : "la psychanalyse forme un tout dont il est impossible de soustraire quelque élément." La suite du texte montre qu'il ne s'agit pas d'un énoncé massivement dogmatique mais de la dénonciation de la simplification que certains (Adler en particulier) prétendent pouvoir imposer. Rappelons que, dans son article sur "Les variantes de la cure-type", Lacan dans sa critique en appelle à la complexité de la théorie du moi chez Freud, allant dans le sens d'un approfondissement de celle-ci. Qu'il ait par ailleurs contribué à la stériliser est une autre question.

Avec la thématique d'un nouveau paradigme répondant de la "clinique contemporaine" (A. Green, "Le tournant des années 2000"), tout se passe comme si s'opéraient à la fois un renoncement et un glissement : renoncement à creuser là où nous nous trouvons et déplacement vers le cercle lumineux que dessine le réverbère. Permettez-moi une autre comparaison : la psychanalyse, telle du moins que la conçoivent certains, semble suivre le destin d'un peuple conquérant qui se désintéresserait de son territoire d'origine et abandonnerait une partie de sa culture. Jamais, aux yeux de Freud, la névrose n'a cessé d'être "un adversaire digne d'estime". Or on assiste à une minimisation de la névrose. Ce que l'on peut appeler modèle désir inconscient-refoulement (ou axe

conflit psychique-défense), ce modèle ne fait pas seulement l'objet d'une mise en perspective critique, il tend à être abandonné. Dans son texte "Genèse et situation des états -limites"⁹, A. Green, à propos de cas personnels, soutient comme une certitude apodictique qu'il ne s'agit pas de refoulement mais d'hallucination négative. Un mouvement de pensée comparable semble animer R. Roussillon¹⁰ lorsqu'il fait l'hypothèse qu'il y aurait "plus d'un inconscient", chaque type d'inconscient étant spécifié dans son mode de "présence" par le processus de négativité qui le constitue (déli, forclusion, clivage, effacement, ...). Au nom de quoi critiquer cela ? Pourquoi récuser une si belle inventivité théorique ? C'est qu'il s'agit moins, me semble-t-il, de théorie que de technologie - sauf le respect que j'ai pour ces auteurs. Quelque chose manque dans leurs travaux de ce qui fait des textes de Freud une "œuvre de pensée", selon l'expression de Cl. Lefort¹¹. Il désigne ainsi "ce qui n'est ni œuvre d'art ni production de la science, qui s'ordonne en raison d'une intention de connaissance et à quoi pourtant le langage est essentiel". À laisser souffler sur la théorisation psychanalytique le style du discours médico-scientifique, on lui enlève, à mes yeux en tout cas, la force poétique qui contribue à animer notre écoute. Il n'est pas question de nier l'intérêt des travaux concernant la constitution des limites de la psyché et les conditions métapsychologiques de base de l'analysabilité. Mais on perçoit dans certaines réponses qui sont données la fermeture d'un questionnement. Comme si la difficulté à penser appelait une sorte de placage verbal. Ainsi m'apparaît l'expression "processus tertiaire", proposée par A. Green¹², qui préfigure la promotion de la "troisième topique".

Dans un article marquant, F. Gantheret écrit : "le maternel comme substance porte dans son être

⁸ "Le Bloc-notes de la psychanalyse", n°6, 1986, p.92.

⁹ *Les états limites*, sous dir. de J. André, pp. 56 et 62.

¹⁰ *RFP, Spécial Congrès*, 1995, p. 1401.

¹¹ "L'interprétation de l'œuvre de pensée", *NRP*, n°1

¹² "La double limite", *NRP*, n°25, p.281

¹³ "L'impensable maternel et les fondements du penser", *Incertitude d'Eros*.

sémantique l'idée du diffus, de l'indivis, du support omniprésent, du tissu conjonctif.¹³ Quelque chose d'incernable qui constitue la condition même de l'activité psychique, y compris la théorisation, celle-ci étant décidément privée d'être transparente à elle-même. F. Gantheret rappelle le souci winnicottien du paradoxe. N'est-ce pas "écraser" celui-ci que de thématiser une troisième topique ou une "intersubjectivité", objectalisées dans une opération de technicisation ?

Un phénomène clinique m'a longtemps étonné : le sentiment d'assurance (au sens de : être sûr de soi) que je peux éprouver avec des patients dits "difficiles" ou "non-névrotiques"(mais à condition qu'ils ne me paraissent pas psychotiques), cela malgré l'inconfort que provoquent leurs excès ou leurs manquements. J'ai cru finir par comprendre cela comme l'effet d'une moindre sollicitation de mes conflits névrotiques ; si intense puisse être l'investissement, c'est comme si l'enjeu vital, au propre et au figuré, la sollicitation de la fonction contenante qui m'est attribuée amenaient une simplification psychique apaisante – dont il importe de se garder, à supposer que le déroulement de la cure ne vienne pas la bousculer. Il me semble que ce que J. André a nommé "inflexibilité psychanalytique"¹⁴ de la psychanalyse correspond à un mouvement de cet ordre, lequel provoque chez les analystes une grande inquiétude : comment sauver la psychanalyse ?

À lire la monographie de la *RFP* consacrée aux psychothérapies psychanalytiques, on rencontre nombre d'articles qui, considérés un à un, sont

pour certains fort intéressants, mais dont l'ensemble donne une impression de catalogue hétéroclite. Sont envisagées les modifications du cadre, les possibilités de régression, la perception et le visuel, l'activité de représentation, la question de l'unité ou de la différence du processus, etc... Je me mécontente moi-même de les évoquer de manière aussi lapidaire. C'est la crainte de l'énumération fastidieuse qui m'a fait m'écarter de la question proposée comme thème. Sa massivité m'a dérouté, peut-être jusqu'à me faire divaguer.

Un recours m'apparaît avec l'affirmation décidée de P. Fédida que la psychothérapie est "analyse compliquée". Affirmation maintes fois réitérée, à laquelle nous souscrivons volontiers. À le suivre, la question : psychanalyse ou psychothérapie ? ne se pose pas, si ce n'est avec l'idée de complication. Mais celle-ci ne se donne pas chez lui dans un éparpillement théorico-pratique confus. Elle est très précisément centrée sur la régression, sur la question de savoir comment concilier "manifestations communicationnelles" et "absentisation nécessaire à la régression". Il insiste sur la nécessité de ne pas perdre de vue que, si insistante soit l'évocation de la perte et du trauma, c'est une "érotique" qui est en jeu. Et c'est bien la charge poétique-érotique de ses écrits qui leur confère leur caractère foncièrement analytique.

Comment ne pas laisser l'analyse s'effacer derrière la psychothérapie au sens de relation psychologique interpersonnelle ? En tentant de laisser parler l'analyse lorsque nous en parlons.

¹⁴ *Les états limites*, p. 8.

Les mots à l'aventure

Jacques Le Dem

Il voulait rester là, ne rien dire, faire le mort, et j'allais moi le chasser une fois de plus, comme à la fin de chaque séance. Derrière l'évocation de deuils familiaux de l'enfance, derrière son désir, exprimé, de passer la nuit avec moi, il y avait encore son rêve, celui de contrôler ma propre nuit. Les reproches qu'il adressait à sa mère, l'emprise dont il l'accusait, étaient l'envers de son désir de se l'approprier entièrement. Je pouvais l'imaginer à l'attention extrême qu'il portait au moindre de mes mouvements ou gestes supposés : "Ne bougez plus, ne respirez plus", semblait-il me dire : c'étaient aussi les *mots* qu'il employait, enfant, pour jouer le métier de son père, photographe, dont il avait pu désirer capter fugitivement l'étrange pouvoir, celui de fixer à jamais l'instantané.

Parfois l'atmosphère de la cure changeait. Les orages et la tempête passionnelle du début faisaient place à un ciel de traîne et parfois même évoluaient vers un temps bouché, sinon vers un temps mort, celui, comme l'espace mort, qui échappe aux échanges. Je pouvais alors me dire que tout s'était joué à l'époque où les rêves étaient abondants et vivants, presque non voilés, lorsqu'il en inventait même sur place, pour me séduire. Mais plus qu'un "faiseur de rêves", il était un fabricant d'images, comme son père, dont il se plaignait de n'avoir eu que des "restes".

C'est par là que je désire commencer, non par des images, mais bien par des mots, ceux qui "restent" aujourd'hui témoins des traces et des souvenirs, ceux que j'avais cru perdre dans l'opacité d'un silence qui, à un moment de cette cure, marqua la séance que je viens d'évoquer, celle du soir ; ceux aussi que je dois tenter de retrouver, comme une partition perdue, au-delà des notes rendues inutilisables parce que trop vite écrites après la séance, dans un souci justement paradoxal de ne rien

laisser perdre. Accepter d'abandonner les archives et le travail de compilation, pour retrouver les souvenirs, ou les re-crée. L'écriture alors n'est pas là pour rendre compte mais pour conter, pour raconter et elle peut prendre parfois le chemin inverse de celui qui a déjà été parcouru : suivrait-elle alors elle aussi la voie régressive que Freud a décrite à propos du rêve, un retour vers le sensoriel ? En tous cas, tout en étant secondarisée, elle s'éloigne du style hypothético-déductif qui se veut scientifique et garde quelque chose de la règle fondamentale, celle qui permet de "déraisonner", mais de déraisonner avec méthode.

Alors, avec les mots de cet homme, m'est revenu le problème de ce qui avait émergé peu à peu : l'objet (masqué ou travesti) de sa demande d'analyse : il voulait savoir s'il était vraiment homosexuel ; avec le temps, et le travail de la cure, la question elle-même s'était déplacée : était-il un homme ? Était-il une femme ? Qui était-il ?

Cette question, un rêve l'avait dramatisée, un rêve du milieu de la cure, si tant est qu'on puisse ainsi caractériser des périodes. Lui avait dit simplement que c'était un rêve du milieu de la nuit. Son expression avait l'avantage de caractériser le temps autrement que de cette façon linéaire et formelle de la succession des séances. Son rêve avait réalisé une condensation d'éléments qui n'étaient apparus jusque-là que sous forme de petites touches.

(Ce mot, que j'utilise ici, et qui a aussi le sens érotique d'un début de rencontre, où intervient le regard, évoque encore, plus prosaïquement... la pêche, métaphore que Freud convoque dans *Constructions dans l'analyse* lorsque, citant Polonius, dans Hamlet, il parle d'"attraper la carpe de la vérité avec l'appât du mensonge".)

Il rêve donc qu'il est assis avec des collègues, des élèves magistrats comme lui, autour d'une table ; le débat est animé, quand, subitement, il se rend compte qu'il y a une erreur dans le texte qui est l'objet du rapport. Il désire intervenir, n'ose pas, et se cache la tête entre les mains. Je dis... "erreur dans le sexe ?".¹

Mon intervention est brutale. Elle est inattendue pour lui, et inhabituelle de ma part...

Après un silence, il reprend : "C'est curieux... je me trouve au Palais, où je suis en stage. J'ai perdu ma robe, et je suis affolé. Je parcours les couloirs en m'adressant à tous les collègues que je rencontre, pour leur demander de me prêter la leur – tous se refusent. Je pense alors aller trouver le président du tribunal pour retarder la séance, et attendre un peu... Je suis très angoissé, je me réveille..."

"J'ai perdu ma robe". Ainsi ce sont ces mots-là, ceux de cet homme-là, et les miens qui sont revenus, entraînant avec eux l'atmosphère si particulière de chaque rencontre, voire de chaque séance si on se laisse aller à rêver qu'à chaque séance on rencontre un inconnu ou une inconnue et que c'est toujours la première fois.

La première fois, *L'amour des commencements*, c'est le titre d'un livre. J.-B. Pontalis, en fondant par ailleurs *la Nouvelle Revue de Psychanalyse*, a contribué à développer un courant spécifique de la psychanalyse en France rigoureusement fidèle à ce que Freud recommandait dès 1908, à propos des communications cliniques : elles devaient avoir une qualité littéraire que n'ont pas les observations psychiatriques, généralement "indigestes".² Une autre considération devait rapprocher l'œuvre psychanalytique de l'œuvre littéraire et ceci en

relation directe avec une recommandation technique de Freud :³ c'est que le symptôme se révèle non pas enfoui dans les profondeurs mais en surface, dans la parole adressée à l'autre, c'est-à-dire dans l'utilisation transférentielle des mots du langage.⁴ Ce courant qui appartient aux auteurs de langue française n'est pas à confondre avec la psychanalyse "à la française" : ce dernier terme apparu pour la première fois lors de la fondation de *l'Evolution psychiatrique* a caractérisé ceux qui avaient formé le groupe dit "chauvin" héritier du grammairien E. Pichon, gendre de Janet, groupe qui recommandait certes la psychanalyse, mais à condition qu'elle soit débarrassée de tout "relent" sexuel, à laisser aux "turpitudes" viennoises. Pichon suggérait que la grammaire pouvait être un mode d'exploration de l'inconscient. L'importance des mots était là reconnue au prix d'un abandon. Lacan a hérité de cette tradition mais avec la volonté de rétablir l'intégrité du corpus théorique freudien.

Pour Freud lui-même comment tout avait-il pu un jour commencer ? Curieusement en faisant d'abord taire les mots, ceux du médecin ; cette injonction de silence est faite par une femme, Emmy von N., qui recommande à Freud qui la soigne de cesser de lui poser des questions sur ceci ou cela, et de lui laisser l'initiative de la parole et de ses propres mots ("Ne bougez plus, ne parlez plus"). La dame, autrichienne, s'exprimait souvent en anglais, car elle avait perdu l'usage de sa langue maternelle, d'où le nom de *talking cure*. Ceci est bien connu, mais c'est déjà ici pour moi l'occasion d'une incidente : reconnaître l'importance que peuvent prendre parfois des mots étrangers dans le déroulement d'une cure : je

¹ L'intervention sur une homophonie (ici approximative) ne se justifie qu'en fonction du contexte. De ce point de vue elle "échappe" à la volonté consciente de l'analyste et ne saurait représenter un modèle. On pourrait cependant en trouver une analogie sur le plan linguistique avec ce qui existe dans de rares langues sous le nom de "mutation". Là, contrairement à la déclinaison, c'est la première lettre du mot qui change en fonction de la proximité du mot qui précède ou qui suit (ici le mot "rapport").

² Les premiers psychanalystes, Minutes de la société psychanalytique de Vienne, lp.17 sqq.

³ "Remémoration, répétition et élaboration" (1914), *La technique psychanalytique*, P.U.F., p 106.

⁴ Ce qui les différencie c'est d'abord l'effet de transfert chez l'analyste. Dès lors c'est dans l'agencement des mots c'est-à-dire dans le style et l'esthétique de la communication que se révèle prioritairement la clinique.

donnerai un exemple où un mot de la langue maternelle contribue au refoulement, c'est-à-dire à la mise à l'écart d'une représentation : la traduction, qui prend alors valeur d'interprétation, entraîne d'un coup la levée de l'amnésie infantile..

L'injonction de silence devait aller bien au-delà de l'intérêt pour une langue étrangère : elle allait se révéler fondatrice et transformer l'écoute d'un médecin pratiquant encore l'hypnose et d'abord confiant dans la seule catharsis : elle allait en faire un précurseur. Ceci, en permettant que puissent parfois s'entendre comme étrangers des mots de la conversation courante. Il en existe un exemple dans les *Etudes sur l'hystérie*, exemple que J.-C. Lavie cite dans sa préface au *Mot d'esprit et sa relation à l'inconscient*, passage que je reproduis ici ; c'est Freud qui parle :

"Elle se plaignait (il s'agit de Cecillie M.) d'être poursuivie par une hallucination où elle voyait ses deux médecins, Breuer et moi, *pendus* dans le jardin à deux arbres voisins. Cette hallucination disparut après que l'analyse eut découvert les faits suivants : le soir précédent, elle s'était vue refuser par Breuer un certain médicament qu'elle réclamait. Elle espéra alors réussir auprès de moi, mais me trouva aussi impitoyable que Breuer. Elle se fâcha et se dit dans sa colère : ces deux-là se valent bien, l'un est le "pendant" de l'autre. Et, poursuivit cette fois le commentateur, "l'hallucination s'effaça d'avoir été entendue."

Alors peut-on imaginer que le geste originaire (l'injonction de silence) puisse s'être transmis et avoir laissé une trace à chaque moment inaugural d'une cure ? Et que, reconnu et intériorisé, il puisse en quelque sorte fonder l'identité du psychanalyste, de celui qui accepte la responsabilité de l'écoute et de l'interprétation. La deuxième règle fondamentale (l'analyse de l'analyste) trouve ici son entière valeur, avant tout label décerné par un institut dont l'existence ne saurait se justifier qu'à

condition de renoncer à une professionnalisation de l'analyse, professionnalisation dont la formation de psychothérapeute constituerait alors l'un des rejets : ce serait Freud résumé à sa méthode⁵.

Dans l'œuvre de Freud, le premier article où il est spécifiquement question des mots date de 1890 ; il est donc antérieur d'un an au livre sur l'aphasie (1891) (et de 10 ans au livre vraiment inaugural qu'est *L'interprétation du rêve*). Il s'agit de *Traitement psychique ou traitement d'âme*.

L'article est une contribution à un ouvrage de vulgarisation médicale destiné aux familles. Il y est question tout simplement du psychique (le mot *Seele*, âme, en allemand, n'ayant pas la connotation métaphysique qu'il a en français.) "Traitement d'âme" ne signifie pas traitement de l'âme, mais par l'âme, des manifestations psychiques ou corporelles. Et, parmi les moyens qui agissent sur l'âme de l'homme, il y a d'abord et avant tout : le mot.

Je ne saurais mieux faire ici que de citer Freud : "... les mots sont bien l'outil essentiel du traitement psychique. Le profane trouvera sans doute difficilement concevable que des troubles morbides du corps ou de l'âme puissent être dissipés par la seule parole du médecin. Il pensera qu'on lui demande de croire en la magie. Il n'aura pas tout à fait tort : les mots de nos discours quotidiens ne sont rien d'autre que magie décolorée. Il sera cependant nécessaire d'emprunter un plus long détour, afin de faire comprendre comment la science procède pour restituer au mot une partie de sa force magique d'antan."⁶

C'est donc un pouvoir magique des mots que Freud n'hésite pas à convoquer ici. Lorsque les mots reprennent de la couleur (mais il faudra du temps car c'est aussi une magie lente, dira-t-il dans *L'analyse profane*), ils retrouvent ce pouvoir qui subvertit l'ordre des choses, les contamine jusqu'à

⁵ Lorsque Jung déclare à Freud qu'il ne saurait le confondre avec un point de théorie, il se montre finalement très freudien en reconnaissant le mouvement transférentiel qui le rapprochera puis l'éloignera de Freud avant de le quitter définitivement.

⁶ "Traitement psychique" (traitement d'âme) (1890), in *Résultats, idées, problème II*, P.U.F., p. 2 ; P. Lacoste développe ce point de vue dans "La magie lente", in *Contraintes de penser, contraintes à penser*, P.U.F., 1992.

faire pâlir alors la visée de communication. C'est que la règle de la libre association, cette nouvelle manière d'utiliser les mots, va apparaître tout bonnement extravagante, et, plus tard, dans *Totem et tabou*, elle sera mise en relation avec l'extravagance même des prescriptions magiques, étant donné que les deux principes de la similitude et de la contiguïté vont constituer les deux éléments essentiels de la pensée associative avec ce balancement entre les deux décrit par Guy Rosolato sous le nom d'oscillation métaphoro-métonymique.

C'est toujours dans les *Etudes sur l'hystérie* que l'on peut reconnaître, chez Anna O., bien avant l'histoire de Dora, que, par exemple, l'investissement érotique de la région bucco-pharyngée (destinée à la phonation et à l'émission des mots) est responsable d'une toux nerveuse en relation avec un fantasme de fellation qui s'applique à la fois aux mots et au sexe. De même Emmy von N. se plaint d'un bégaiement et d'un claquement de la langue qui reproduit le cri du coq de bruyère pendant l'accouplement.

Je renvoie ici au texte de Didier Anzieu *Psychanalyse et langage. Du corps à la parole* qui dresse un résumé très complet des points de vue de Freud sur le langage et son implication corporelle. Les exemples en effet sont innombrables, depuis *L'Esquisse* jusqu'aux derniers textes, en passant en particulier par *L'interprétation du rêve* où apparaît pour la première fois la distinction entre représentation de chose et représentation de mot. Anzieu avait-il pris à la lettre la remarque de Freud à Arnold Zweig en date du 21 Février 1936 : "votre langue n'est pas un vêtement mais votre propre peau" ?

Je donnerai ici un exemple contemporain un peu marginal qui a trait au domaine culturel, voire religieux. Lorsque Arnold Schoenberg met en

musique l'histoire de Moïse dans son oratorio-opéra *Moïse et Aaron*, il confère au seul Aaron le rôle chanté. Moïse étant, suivant la tradition, affecté d'un défaut d'élocution qui le rendait incapable de se faire entendre du peuple juif. On sait que Freud en a fait l'un des arguments pour dire que Moïse était un égyptien. D'autres ont pensé que Moïse et Aaron pouvaient aussi incarner deux faces du même personnage : une face prophétique et révolutionnaire et une face pastorale et pragmatique. Or que trouve-t-on dans la Bible à propos du fondateur de la religion juive : qu'il était un "incirconcis des lèvres".⁷ Pouvait-on mieux dire ? Par ailleurs, le fait qu'il y eut ici deux personnages annonçait-il déjà cette construction de Freud, qu'il y a eu deux Moïse ? Le meurtre du premier, exécuté par les siens, avait pu être camouflé, mais les mots de la langue en ont gardé la trace, comme l'a minutieusement mis en évidence Marie Moscovici dans *Le meurtre et la langue*.

Toutes les théorisations concernant le langage et son utilisation dans la cure ont un intérêt majeur. Il arrive même que l'intérêt pour les mots est si grand chez Freud que ces théorisations semblent pâlir aux dépens du plaisir de relater la découverte. Et ceci est très ancien : en 1899, Freud écrit le texte sur les souvenirs-écrans ; dans le récit du souvenir d'enfance prêté à un jeune homme, mais dont on a su assez vite qu'il s'agissait d'un souvenir personnel, il n'hésite pas à donner l'exemple d'une traduction métaphorique immédiatement compréhensible : arracher le bouquet de fleurs à la jeune fille signifie le désir de la déflorer. L'évidence est là et point n'est besoin d'autre argument philologique.

Et après tout, avec l'évocation des fleurs, on oublie généralement ce que le mot désigne aussi. On oublie la chose. Un homme dont le haut niveau intellectuel n'a d'égal qu'une fragilité para-psychotique (son inconscient est à *fleur* de peau), me

⁷ La Bible, traduite et présentée par André Chouraqui, *Exode 6, verset 22* :

"Moshè dit en face de IHVH :

Voici, moi qui suis incirconcis des lèvres,

Comment Pharaon m'entendra-t-il ?"

déclare récemment, en fixant le bouquet qui orne mon bureau : "Les plantes sont vraiment obscènes d'exhiber ainsi leur sexe". (Au-delà de la sauvagerie du transfert je dois dire que depuis je ne regarde plus les fleurs tout à fait de la même façon...). Ici d'ailleurs la mort n'était pas très loin.

Dans un séminaire sur le primitif, un collègue disait et sans doute à juste titre qu'après tout, déposer des fleurs sur les tombes n'était peut-être qu'un reste des parentalies antiques, où il était fondamental non pas tant d'honorer les morts que de les nourrir, geste mélancolique du moi qui devient la tombe de l'objet perdu. Je rappelle à ce propos que les religieux ont bien tort de stigmatiser Halloween – encore un mot bizarre – considérant cette fête comme païenne. Leur manque de culture est ici flagrant, et très étonnant, puisqu'il s'agit d'un geste originairement religieux, exporté d'Irlande vers les États-Unis et qui revient en Europe à peine déformé. Autrefois, à la Toussaint, c'étaient les enfants qui, revêtus des vêtements des morts de l'année, passaient de maison en maison, pour réclamer leur dû. "Les enfants sont des revenants" – c'est encore un mot de Freud – et s'il peut être troublant de reconnaître dans le visage d'un enfant les traits d'un ancêtre disparu, il est étonnant de voir négliger ce point de notre histoire.

Le questionnement sur l'origine des mots ne pouvait échapper à Freud. La découverte, en 1910, du texte d'Abel sur le double sens des mots originaires allait lui fournir une illustration – dans les mots de la langue – de ce qu'il avait découvert dans le fonctionnement du rêve, à savoir le principe de non-contradiction, ou si l'on préfère l'absence de négation. Alors, même si aujourd'hui, la théorisation d'Abel n'est pas retenue par les linguistes, il reste un détail : quelque chose devait demeurer dans les langues anciennes pour départager le sens : ce pouvait être une image, accolée au mot, ce pouvait être encore un geste d'accompagnement. Peut-on imaginer aujourd'hui qu'il pouvait y avoir aussi une modulation particulière de la voix, celle par exemple qui permet à l'enfant tout petit

de saisir la musique des mots avant d'en percevoir la signification ("Retrouver aussi ce que les mots disent en douce") ?⁸

C'est Jones qui, en 1915, dans un article sur la théorie du symbolisme, article à visée polémique contre Jung, rappelle la théorie de Sperber sur l'origine et le développement sexuel du langage : les premiers sons, destinés à attirer le partenaire amoureux, et les racines de la langue sont développés de façon rythmique pendant le travail considéré comme un substitut de l'acte sexuel.

Déjà, en 1905, Freud en démontant avec une grande précision la technique du mot d'esprit, avait trouvé dans ce dernier une confirmation éclatante de l'existence des mécanismes primaires, ceux de l'inconscient, essentiellement la condensation, le déplacement et la figuration indirecte. Il y aurait tant de choses à dire ici que je ne peux que présenter quelques remarques.

Lorsque Freud différencie faire un mot d'esprit du fait par exemple de porter un jugement, ou d'exprimer une objection, il n'hésite pas à accorder au *mot*, au mot d'esprit, la qualité de l'*Einfall* : l'idée subite, celle qu'on n'attend pas et qui débarque sans crier gare. Or l'*Einfall* aussi insolite soit-elle, ne peut se produire qu'avec la mise au repos de la tension intellectuelle, comme il est recommandé de l'avoir dans la cure et qui permet sinon d'assimiler l'interprétation au mot d'esprit, du moins de mettre en évidence le saisissement qui caractérise parfois cette dernière, surprenant à la fois l'analysant et l'analyste.

Des exemples de ces "bons mots" de l'interprétation sont assez difficiles à donner, car ils sont fugaces, plutôt rares en réalité et leur justification en dehors du contexte – qui peut être lent et fastidieux à établir – ne saurait qu'épuiser et affadir le caractère de vérité qui les caractérise.

Parfois c'est un lapsus qui peut témoigner d'une auto-interprétation. L'erreur dans l'utilisation du langage apparaît alors comme un discours réussi mais c'est au prix d'une chute (*lambano* : je tombe).

⁸ M.Serres : "Quand les mots ne font pas histoire," Conférence reproduite dans ce numéro de *Documents & Débats*.

Une jeune femme a subi depuis l'adolescence plusieurs crises schizo-maniaques dont certaines se traduisaient par une sorte de danse du scalp dans mon bureau où elle me tournait tout autour en hurlant : "je vais vous tuer, docteur, je vais vous tuer..." Maintenant, elle se présente sous une forme plus policée, pouvant exprimer avec des mots dans le transfert une agressivité essentiellement dirigée contre une *imago* maternelle qui persiste à l'envahir ; maintenant aussi, elle rêve et son dernier récit de scènes de la nuit concerne une suite de grottes qu'elle visite où l'on pratique la "ta-salo-thérapie".

Ici le désordre des lettres et leur bousculement dans le mot témoigne d'une condensation à deux, voire à trois étages ou à plusieurs "grottes" enkystées l'une dans l'autre concernant à la fois le thérapeute et l'un et l'autre des deux parents dont le père à la fois haï et dangereusement excitant. Elle l'avait, ce père, traité de salaud dans une scène précise où elle était violemment battue par lui : c'était sous la douche et avec sa ceinture : la réalisation du fantasme incestueux avait marqué l'entrée dans la psychose.

C'est dans "L'homme aux rats" que le mot va représenter, non seulement le symptôme, mais toute la problématique névrotique du patient. Prenons le mot *gleijsamen*. C'est un mot bizarre, il est difficilement prononçable et c'est à dessein. Il est inventé de toutes pièces pour que dans la prière que le jeune homme fait à Dieu, ne puisse se glisser en même temps un vœu de mort ici envers la femme qu'il vénère, mais aussi qu'il désire sexuellement. Le mot, étrange, est un condensé de Gisela, prénom de la femme aimée, de *samen*, la semence, donc le désir de la relation sexuelle, et bien sûr, amen, le mot qui termine la prière. La décortication du mot, son "débricolage" sera l'objet de l'interprétation de Freud.

Mais il y a plus : il y a le problème des complexes nodaux : le *Pass-wort*, le "pont verbal" est un mot carrefour dont la reconnaissance, l'émergence vont également nécessiter une interprétation.

Ici, avec la prise en compte du mot, on voit comment Freud va se dégager d'une théorie purement

symbolique, qui est celle de Jung : à savoir que le rat, bien sûr, symbolise le pénis, les enfants, la contamination (à l'époque, le rat était le transmetteur du typhus comme il l'avait été de la *peste*). Ceci était dans la droite ligne des "traductions", telles qu'elles s'opèrent encore dans *L'interprétation des rêves*. Les premiers traducteurs (Marie Bonaparte et Loewenstein), au moment même où c'est dans le domaine littéraire que la psychanalyse en France voit ses plus chauds partisans, se laissent cependant abuser par l'image, sans prendre en compte le mot, ici sans voir que le mot *Rate* est dans *verheiraten*, qui signifie précisément mariage. C'est bien l'ordre des mots qui représente la pensée inconsciente. Je rappelle la phrase de Freud dans une lettre à Fliess (lettre 79) : "C'est sous sa forme verbale que l'inconscient fait irruption".

Il n'est pas étonnant dès lors que les analystes s'intéressent aussi à la fiction, et non seulement à la fiction délirante mais à la fiction littéraire, romanesque ou poétique, la fiction dont J.-C. Rolland dans *Guérir du mal d'aimer* donne la définition suivante : "ce lieu où la mémoire en appelle à la métaphore pour se souvenir des réalités qui lui échappent". Wladimir Granoff déjà dans *La pensée et le féminin* avait souligné l'intérêt pour la fiction car il s'y trouve des "faisceaux de représentation" qui souvent ne sont pas très éloignés de certains récits de rêve ou de certains moments d'une cure.

L'étude des mots dans la cure a atteint un point de sophistication extrême avec *Le verbiage de l'homme aux loups*, ouvrage étrange de Nicolas Abraham et Maria Torok. Ici quatre langues (l'allemand, le russe, l'anglais et le français) se compénètrent pour former ce que les auteurs nomment des "cryptonymies". Les exemples sont souvent basés sur l'homophonie et reposent à la fois sur le mécanisme de l'incorporation décrit par Ferenczi et la mise en scène des divers personnages de l'enfance précisément incorporés et qui parlent par la bouche même de l'homme aux loups. Ces exemples sont saisissants et l'étude a l'ambition de renouveler l'interprétation du rêve

princeps et en même temps de donner une explication qui se veut convaincante de l'échec relatif de la cure. Néanmoins la conclusion à laquelle ils arrivent paraît plutôt en retrait par rapport au jeu fascinant des mots qu'ils ont su mettre en évidence.

Alors, encore une histoire de mots et une histoire de langue ; (c'est l'exemple que j'ai évoqué à propos du défaut de traduction qui témoigne du refoulement), je l'emprunte à F. Gantheret dans son livre *Moi, Monde, Mot*,⁹ mais je ne la raconterais pas si elle ne m'avait directement concerné, car il arrive à l'écoute et à l'écriture elle-même de contribuer à la levée d'un refoulement : c'est une séquence où un mot de la langue maternelle vient camoufler un signifiant interdit. Ce mot "ardu", "trop ardu" revient régulièrement dans la parole du patient. J'avais entendu F. Gantheret raconter cette histoire dans une conférence et j'avais eu un moment de saisissement en me disant : mais ar-du, ça veut dire en breton "le noir". J'étais une fois de plus troublé à propos d'un mot de mon enfance qui débarquait à l'improviste, et je me disais, vigoureusement, trop vigoureusement "ce ne peut pas être ça..." Eh bien, si, c'était ça. Ar-du, le noir, désignait le sexe maternel. F. Gantheret précise qu'il avait un ami d'enfance dont une partie du patronyme comportait ce mot et moi j'avais dans mes souvenirs d'enfant, un bateau qui s'appelait le *Ru ha du* : le rouge et le noir...

Pour terminer par ce qui mériterait un long détour... il arrive que des mots partent à l'aventure, tout seuls, c'est-à-dire sans l'ancrage sensoriel dont ils sont issus. Ils deviennent alors des concepts, éléments fondamentaux pour la dynamique de la pensée mais dont l'inflation dans la littérature post-freudienne n'est pas sans poser quelques problèmes. Et rappelons-nous que Freud, lorsqu'il parle du philosophe, celui qui "avec ses bonnets de nuit et sa robe de chambre en guenille... bouche les trous de l'édifice du monde"¹⁰, n'hésite pas à rapprocher le fonctionnement psychique de ces derniers de celui des schizophrènes lorsqu'ils s'emparent des mots comme s'ils étaient des choses. Et c'est ce qui nous guette chaque fois que nous pensons abstraitement, chaque fois que nous quittons la "chair des mots".

A vrai dire, les mots sont d'abord là pour nous donner, à nous, de nos nouvelles, que ce soit dans la cure à travers le transfert, que ce soit dans un échange privé, amical ou amoureux, ou encore dans une présentation publique comme ce soir. Et alors, je n'ai pu trouver mieux, pour nous quitter, que de citer le poète :

"les mots qui vont surgir savent de nous ce que nous ignorons d'eux"

(René Char, *Chants de la balandrane*)

⁹ F. Gantheret, "Traces et chair," in *Moi, Monde, Mot*, Connaissance de l'Inconscient, série : Tracés, Gallimard, 1996, p.180.

¹⁰ Freud citant Heinrich Heine dans la *Nouvelle suite des leçons d'introduction à la psychanalyse, XXXV^{ème} leçon : D'une vision du monde*, O.C.P., t XIX , p.243.

Quand les mots ne font pas histoire

Martine Serres

L'interlocuteur impartial écoute l'exposé de Freud dans une impatience fébrile, on peut imaginer que la seule question qui l'intéresse porte sur ce qui se passe entre l'analyste et son patient. Il se dit : "Maintenant nous allons donc savoir ce que l'analyste entreprend avec le patient à qui le médecin n'a pu être d'aucun secours". La réponse de Freud ne se fait pas attendre, elle est simple, immédiatement intelligible : "Il ne se passe entre eux rien d'autre que ceci : ils parlent ensemble". Les mots de Freud provoquent "soulagement" mais aussi "dédain", appelant tour à tour la réplique d'Hamlet : "des mots, des mots et encore des mots" et celle de Mephisto : "combien il est facile de se payer de mots". L'interlocuteur soulagé pense avoir saisi de quoi est faite la rencontre psychanalytique : "C'est donc une sorte de magie ; vous soufflez sur les souffrances et elles s'envolent". Freud tempère l'enthousiasme de l'interlocuteur et ramène la magie du côté d'une "magie lente", du chemin à parcourir, du détour, pour que la parole puisse se déployer au rythme des soubresauts de l'inconscient.

Dans son exposé, Freud réaffirme la puissance du mot lorsqu'il écrit : "À l'origine un charme, un acte magique et qui a conservé encore beaucoup de son ancienne force". Avec la pratique de l'hypnose, Freud entrevoit le pouvoir d'influence des mots : un mot est communiqué au patient et déclenche une action, réponse immédiate entraînant l'effacement du symptôme. La pensée de Freud s'oriente alors vers l'expérience associative : un mot peut en appeler un autre déterminé par une représentation présente chez la personne réagissante. Dans "Le traitement psychique", il écrit à propos de la puissance du mot : "instrument pour exercer une influence sur autrui et pour provoquer des modifications psychiques chez celui à qui il

s'adresse. La magie du mot peut écarter des phénomènes morbides, en particulier ceux qui ont eux-mêmes leur fondement dans des états psychiques". Autant dire qu'avec la technique psychanalytique les mots retrouvent leur pouvoir d'antan. À une condition : que le patient se soumette à la croyance du pouvoir animiste de ses propres mots en acceptant de dire ce qu'il ne sait pas. Plus tard, Freud jette une lumière nouvelle sur l'activité verbale dans tous ses états : les défaillances du langage dans *Psychopathologie de la vie quotidienne*, et les jeux de langage dans *Le mot d'esprit et ses rapports avec l'inconscient*. Mais il s'agit là encore pour Freud qui veut comprendre la source des symptômes psychiques par le truchement du langage de montrer les motivations inconscientes à la source de ces événements langagiers.

Un autre éclairage sur la place accordée aux mots dans la rencontre avec le patient est donné par *Les études sur l'hystérie*. Comment Breuer et Anna O. parlent-ils ensemble ? Je savais, dit-il à propos d'Anna O., qui ne trouve plus ses mots, qui n'arrive plus à se faire comprendre, "qu'une chose qu'elle avait décidée de taire l'avait beaucoup tourmentée. Lorsque j'appris cela et que je la contraignis à en parler l'inhibition disparut". Certes il ne s'agit pas encore comme il est dit dans *L'analyse profane* de laisser parler le patient mais déjà le procédé de la *talking-cure* est en place, instaurant le langage comme champ d'action et instrument privilégié de la cure.

Avec la cure de "L'homme aux rats", Freud poursuit la démonstration du pouvoir d'accomplissement des mots quand ils se font réalisation d'un souhait ou prescription défensive protectrice. Le journal de "L'homme aux rats" révèle l'existence d'un inconscient littéral indéchiffrable qui infiltre les mots du

patient et transforme le langage en "dialecte" porteur du désir inconscient. Ainsi, lorsque le mot "criminel" fait irruption dans le discours du patient, Freud le connecte immédiatement aux idées obsédantes : "voir des filles nues" et "que le père meurt", le mot criminel venant ici soutenir la représentation de contrainte : entrelacs du désir et de la crainte.

En 1909, dans une lettre à Ferenczi, Freud parle d'une petite découverte. Un an plus tard, influencé par cette découverte, il écrira : "Des sens opposés dans les mots primitifs". Il s'agit à l'origine de l'étude du philologue Abel qui, à partir des langues anciennes (Égyptien, Sanskrit), démontre que certains mots peuvent exprimer des contraires. Ce qui vient confirmer les découvertes de Freud sur le rêve et l'inconscient dans lesquelles on ne trouve pas de négation mais des images, des mots qui peuvent rassembler des sens opposés, tout comme dans une forme primitive du langage.

C'est avec *Totem et tabou* que Freud reprend et développe la question de l'animisme et de la puissance magique du mot mise en mouvement par la toute puissance des pensées. Cette force "d'enchantement du mot" appelle au respect du matériel verbal apporté par le patient en n'opérant aucune sélection, aucun choix laissant ainsi les mots tracer la voie d'accès à l'infantile et à ses représentations inconscientes : une disposition d'écoute qui favorise l'évènement psychique en séance.

"Il ne se passe entre eux rien d'autre que ceci : ils parlent ensemble" : un énoncé clair et concis comme l'indication donnée par le dramaturge en début de scène. Très vite la situation présentée comme ordinaire perd de sa familiarité. "Ils parlent ensemble" devient "quelqu'un parle à quelqu'un qui écoute", des mots qui viennent de loin, de toujours plus loin, pour prendre possession de la scène intérieure de l'analyste. Les mots du patient viennent animer cette scène intérieure : associations, rêves, constructions qui appellent en retour les mots de l'analyste qui tentent de rassembler les fragments hétéroclites de l'histoire. On est là du côté du plaisir de l'écoute, on entend dans les

mots l'enchaînement et le déchaînement. Quelque chose est en mouvement.

Mais parfois, il arrive aussi que les mots du patient viennent se fichent dans la pensée de l'analyste et produisent un vide intérieur. La pensée est alors entravée, inerte dans l'incapacité de se dégager des mots qui la capturent.

Lorsque j'ai accepté d'intervenir sur le thème de la journée, ce qui s'est imposé, c'est une séquence de mots (marquée par le trouble) pouvant apporter un éclairage sur le travail des mots dans une cure (qui s'est déroulée dans une lutte acharnée autour des mots). Toutefois, plus que les mots entendus au cours des premières rencontres, ce sont les circonstances qui se sont imprimées en moi durablement. Une rencontre placée sous le signe de l'agir et à l'évocation de laquelle je retrouve avec précision et acuité les pensées et les réactions du moment : une grande contrariété à l'idée d'avoir été délogée de mon fauteuil. Contrariété qui va se transformer tout au long de cette cure en irritation puis par intermittence en colère.

À l'heure du premier rendez-vous Mariette n'est pas là. Un appel téléphonique : elle m'informe qu'elle ne peut entrer, le code d'accès ne fonctionnant pas. Je le redonne ; nouvel appel : "décidément ça ne fonctionne pas, je ne peux pas entrer". À ce moment, je ne me pose pas de question, il faut que j'y aille, j'y vais, voilà tout. Je constate que le code est en état de marche et qu'il n'y a personne devant la porte. J'aperçois à quelques mètres de là, devant une autre porte une femme qui vient immédiatement au-devant de moi. Étrange scène où l'on ne sait plus qui vient à la rencontre de l'autre. Autre étrangeté, ce qu'elle présente comme une évidence : "Je suis venue vous voir parce que votre nom est symétrique et que j'aime bien la symétrie". Au commencement le traitement magique de mon nom qui devient porteur d'une réalisation infantile.

La cure s'engage et très vite un scénario s'installe : silence de Mariette puis quelques minutes avant la fin de la séance les mots lui viennent heurtés, hachés, les phrases restent en suspens et implaca-

blement j'interromps la séance. Implacablement parce que ce moment revêt pour moi dans cette cure avec cette patiente là un caractère de cruauté ; comme une nécessité intérieure de couper court. Mais que me raconte Mariette ? Quelles déceptions ? Quelles souffrances ? Quels échecs ? Quelques figures au contour flou se détachent, un père blagueur, une mère souffreteuse, un mari volage, pour se dissoudre aussitôt. Des figures muettes, figées qui ne prennent pas vie dans un récit. Les mots ne font pas histoire, et lorsqu'elle évoque sa vie passée, présente, je reste avec l'impression que les mots ont déserté la séance.

La seule histoire à laquelle elle se réfère pour s'identifier au personnage central est le Petit Poucet : elle est l'enfant perdu qui sème les cailloux. Dans des moments d'ennui et d'accablement, ce conte me fait signe comme un fond de scène de ce qui peut-être serait en train de se jouer ; Mariette perdue sème des "mots-cailloux" pour que je la rejoigne dans une forêt de mots obscurs. Dans un texte, N. Sarraute met en scène deux personnes assises dans un jardin. Que font-elles ensemble ? Elles ne font rien d'autre que converser. Si l'on s'approche, on comprend qu'une seule parle et que l'autre écoute. C'est une étrange situation, les mots sont familiers mais on n'y comprend rien.

Là aussi dans cette rencontre les mots peuvent paraître familiers à première écoute, puis, très vite, la syntaxe répétitive les transforme en objets inertes. Ils cessent d'être des unités vivantes au pouvoir d'évocation visuelle. Derrière la syntaxe la pensée vigile surveille. C'est ainsi que le discours est émaillé de "comme si" et de "c'est pas tout à fait ça", que j'entends comme des formules conjuratoires magiques, équivalent du mécanisme d'annulation.

Autre forme de résistance, la défaillance associative ; tout ce qui est amené en séance est le produit d'une activité de pensée réfléchie, contrôlée. Les mots sont filtrés et soumis à la critique, Mariette est animée par le souci du mot juste et de la pensée abstraite. Elle ne peut se soumettre au "tout dire", les pensées associatives représentent un

matériel inquiétant sur lequel elle n'aurait aucune prise et qui me conférerait à contrario un pouvoir.

Mes interventions en séances ne sont pas bien accueillies. Lorsque je parle, elle se dit fragilisée parce que sous influence ou bien encore malmenée. Mes mots sont suivis d'un temps de sidération puis elle reprend le "parler mutique". Elle peut aussi commenter et sur-commenter mes interventions en se référant au langage psychanalytique dans une tentative de recréer une étroite psychique. Mes mots sont décevants et rejetés dans des mouvements de rage et de mépris : "Vous n'y êtes pas du tout, ce n'est pas ce que j'ai voulu dire". Je suis renvoyée à ce qu'elle appelle mes évidences. Mes mots introduisent un écart dans ce qu'elle imagine être notre langue commune (on retrouve la symétrie dans le langage créant une psyché combinée inerte).

C'est sur ce chemin-là que nous nous trouvons engagées avec les haillons de son histoire, avec ses mots qui m'agrippent et immobilisent ma pensée, je reste sans image, sans possibilité de figuration. Je suis assignée à une place dont je ne peux m'absenter, un corps auquel elle s'accroche. L'immobilité au centre de cette cure, la sienne dans son refus de se laisser dériver au gré des associations, des souvenirs ; la mienne que je perçois dans l'absence d'écho, de mouvements et dans une difficulté à accueillir ce qu'il pourrait y avoir d'intolérable dans cette rencontre. Ce sont des mots qui accrochent le regard et qui viennent de loin en loin faire irruption dans la monotonie répétitive des séances ; ce sont ces déchirures dans le discours qui viennent subvertir l'ordre établi par les mots. Une scène : c'est un bébé que sa mère n'arrive pas à calmer, Mariette pense que c'est la mère qui fait pleurer l'enfant. Elle lui donne un bain et au moment de sortir l'enfant de l'eau, elle est traversée par l'idée qu'elle pourrait le noyer. Ça lui fait penser à Lenny, personnage d'un roman de Steinbeck, qui étrangle tout ce qui est doux. Elle aussi se sent en séance comme un enfant qui étouffe. C'est un souvenir : à la naissance de son frère elle glisse sur une pierre et tombe dans un trou. Sa sœur lui dit : "si je ne t'avais pas rattrapée par un pied, tu te serais noyée". C'est

un rêve : son frère meurt dans la nuit. Elle est outrée par l'attitude de sa mère si insensible. Et puis il y a ses images du corps, le sien, qu'elle maltraite dans de fréquentes chutes, les sensations pénibles éprouvées au cours des séances, corps glacé, gorge qui pique, yeux irrités. Le mien dont elle dit être "encombrée" et auquel elle s'agrippe par le regard au moment de l'arrivée et du départ. Le corps enfin comme lieu d'épouvante avec l'image prégnante du sang ; sa terreur à l'idée qu'elle est en train de se saigner, son dégoût et son effroi à l'évocation du sang de la mère, puis les paroles de Françoise Héritier : "La femme ne fait rien pour que le sang coule, alors que les hommes font couler le sang", auxquelles elle ajoute : "moi je suis née les armes à la main".

Parler du travail des mots dans la cure, c'est être au plus près du pouvoir magique des mots, de l'influence qu'ils exercent sur l'analyste qui les absorbe, afin de remettre ses pas dans ceux du patient, de refaire étape par étape le chemin parcouru jusqu'à entrevoir parfois un passage, ce moment où quelque chose se met en mouvement : une image, un mot, ça arrive et ça surprend. C'est un de ces moments que je vous livre.

- "En arrivant à la séance je me suis dit : je ne veux plus venir, je ne comprends rien, j'avais la sensation d'étouffer. Quand j'étais enfant je pensais que j'étais morte et j'imaginai le chagrin des gens."

À l'écoute de ses mots, je pense à la séance précédente silencieuse. Je lui propose :

- "hier, vous imaginiez que vous étiez morte." Elle me fait alors part d'une pensée, celle d'un tricot qui se fait et se défait ; "le tricot, c'est du côté de la mort", ajoute-t-elle. Ce qui m'arrive à ce moment, c'est une image puis des mots : "c'est à cause des aiguilles à tricoter."

Mariette poursuit : "je n'ai pas le droit de vivre, je suis en sursis", puis lui revient qu'au cours d'une séance elle avait été très en colère et l'avait exprimé :

- "vous êtes une accoucheuse de monstre ; je voulais dire une faiseuse d'ange." Après un silence elle poursuit "notre relation est une guerre à la vie

à la mort. Je suis étonnée de voir que je suis encore vivante." Ce que je reprends en lui disant :

- "étonnée que je n'ai pas mis un terme."

Une séquence troublante car lorsque les mots "tricot qui se fait et se défait" arrivent, ils ne résonnent pas de façon énigmatique mais imposent quelque chose de familier sous la forme d'une image puis les mots viennent "c'est à cause des aiguilles à tricoter". Ils ne sont pas rejetés par Mariette comme à l'accoutumée, ils se mettent à circuler d'une scène psychique à l'autre. "Ne plus venir"... "étouffer"... "enfant morte"... "tricot qui se fait et se défait"... "aiguille à tricoter"... "sursis"... "faiseuse d'ange"... "mettre un terme".

Quelles représentations, quels affects, quelles images envahissantes portées par les mots de Mariette m'ont amenée au seuil de la vision menaçante "les aiguilles" puis au franchissement de ce seuil "c'est à cause des aiguilles à tricoter" ? Retrouver ce que les mots disent en douce. Il y a la scène de la rencontre qui impose, à travers l'image de l'enfant perdu, la détresse infantile et dans laquelle m'est assignée la place d'une imago secourable. La vision de l'enfant en danger est relayée par l'histoire du Petit Poucet, enfant délicat et souffre-douleur dont les parents veulent se défaire. Un enfant sacrifié qui tente de retrouver une place et de reconquérir attention et amour.

Les "mots-cailloux" de Mariette comme une tentative pour recréer "l'étreinte psychique" avec l'*imago* maternelle. Les mots magiques, des idoles qui représentent l'intérieur du corps maternel. Quand Mariette parle, elle est à l'intérieur de moi. L'image des aiguilles m'apparaît comme une réponse à un transfert qui me condamne à être inerte. Les mots de Mariette en moi seraient comme des embryons qui voudraient me réduire au silence. À l'image de l'enfant étouffant succède l'image de l'enfant étouffé. Mes mots portent le fantasme : se débarrasser d'un enfant mais aussi la tentative pour me dégager des affects violents : la colère et les pensées qui l'accompagnent, "il faut en finir", "il faut que ça s'arrête". En partageant ce moment de trouble avec vous, j'ai voulu témoigner du pouvoir des mots, des détours qu'ils

empruntent pour nous amener, lorsque nous acceptons de nous perdre dans les méandres du langage, au seuil d'un événement psychique. C'est alors que les mots, porteurs de la régression transférentielle, viennent animer l'inconscient de l'analyste, et qu'ils retransforment l'inertie en mouvement psychique : c'est le moment de l'interprétation. Pour que cet écrit voit le jour, il aura fallu toute cette obscurité et les mots de Mariette qui désignent en le ramenant à la surface ce que je peux reconnaître en moi : une scène de détresse infantile. Cet événement a modifié mon écoute des mots de Mariette dans le sens d'un plus grand accueil de sa vie psychique, mais aussi il m'a per-

mis de quitter les rives de l'ennui, de retrouver des associations, la construction d'une histoire pour Mariette puis un rêve que j'ai fait quelques temps plus tard ; c'est une scène aux couleurs paisibles, sans ombre menaçante : une mère et une fille sont occupées ensemble à détricoter un vêtement devenu trop petit pour en confectionner un autre plus ajusté à la taille de l'enfant. Certes les résistances n'ont pas lâché prise pour autant mais quelque chose est arrivé qui m'a fait retrouver le chemin des mots vivants qui, mis les uns avec les autres, ne peuvent que nous conduire vers l'inconnu.

Fédération Européenne de Psychanalyse
Séminaire Européen des Membres Associés
Belgrade, Serbie, 8-11 juin 2006

Compte-rendu : Florence Mèlèse, Kostas Nassikas

Langues des Psychanalystes, langages de la Psychanalyse

Le séminaire annuel organisé par la F.E.P. pour les analystes associés représentant toutes les sociétés psychanalytiques européennes s'est tenu en juin 2006 à Belgrade. Il a réuni une trentaine d'analystes associés de presque tous les pays européens et cinq membres titulaires venant de sociétés psychanalytiques différentes. L'accueil et l'organisation faits par le comité de la société locale furent d'une grande qualité. Ils ont pris soin de tous les détails du séminaire et ils ont eu le souci de nous mettre en contact avec l'histoire tourmentée et la culture du pays. Cela se passait au moment où le Montenegro venait de faire sécession. Le point d'orgue de cet accueil fut la fête de la dernière soirée avec la musique et des danses ; chaque participant fut agréablement surpris en écoutant une chanson de son pays joué par l'orchestre !

Ce séminaire vise manifestement à faire vivre et à faire partager ce qui est commun à tous les participants, c'est-à-dire la pratique et la pensée de la psychanalyse ; il s'est ainsi dégagé assez rapidement un certain sentiment de communauté facilité par le fait que tout se déroulait dans la même langue : l'anglais.

Cette langue est en fait commune au premier niveau de l'écoute. On s'en est vite rendu compte et on a rapidement commencé à écouter l'autre langue parlée par chaque analyste à travers elle : celle dans laquelle il pratique !

Si l'anglais de chaque participant est une traduction, approximative parfois, de la langue qu'il pratique couramment (sauf bien sûr, l'anglais des

anglais !), cela a quelques aspects ludiques tout en opérant de sérieuses réductions de l'expression.

C'est tout autre chose qui se passe autour de la question des "langages" de la psychanalyse. Par ce terme de "langages" de la psychanalyse, nous entendons tout un ensemble de "façons de voir et de concevoir", à la fois sa pratique personnelle "façonnée" par sa formation, ce qui comporte de ce fait des "façons de concevoir" la psychanalyse que chaque société cultive, et la compréhension-théorisation de ce qui s'y passe à travers la conceptualisation métapsychologique.

La consigne qui est donnée à tous les participants du séminaire est celle de présenter un cas clinique à travers deux séances consécutives. Le souci probable de chacun d'être compréhensible par tous les autres amène à "traduire" son langage dans la "langue commune" ; ceci tend à réduire tous les exposés à un récit d'évènements (ou à être entendus comme tels) du type : "Le patient a dit ...", "Je lui ai dit..." etc... La discussion qui suit glisse sur la même pente poussant tout le monde à se référer à une "séméiologie clinique" du type : repérage des défenses (hystériques, obsessionnelles, etc...), des résistances, du transfert, etc...

Tout monde est ainsi parvenu à parler une langue commune et un "langage" commun *recouvrant* de justesse la Babel des "langages" tout en y faisant quelques *ouvertures*. Nous avons eu quelques difficultés à faire entendre la spécificité de notre "langage", où dominent les notions de sexualité infantile et de processus transférentiels

pensés métapsychologiquement, face à la séméiologie du modèle anglo-saxon dominant (qui se prêtait peut être mieux à cette traduction généralisée).

Le plaisir qui s'est *dégagé pour nous* de cette participation tient peut-être au frisson d'avoir échappé à *la plongée* dans cette Babel et d'avoir l'impression d'y avoir rencontré des semblables.

NB : En tant qu'analystes de l'A.P.F. nous avons senti un décalage par rapport aux autres participants à ce *séminaire* ; la grande majorité de ceux-là fait manifestement partie d'une catégorie de membres que notre société n'a pas : ce sont des analystes qui ont souvent une pratique de 4-5 ans, ce qui ressemble au commencement de notre cursus.

1^{er} Congrès de psychanalyse à Irkutsk

Hélène Hinze

Une langue incompréhensible et étrange, une écriture inconnue, un territoire vaste comme un monde où tout est radicalement différent, où règne la sauvagerie d'un libéralisme explosif avec des riches immensément riches et des pauvres, misérables. Ce pourrait être une analogie de l'inconscient. C'est la Russie telle qu'elle m'apparaît en cette fin d'août 2006. Le premier contact avec les gens d'ici est râpeux. Dans les aéroports de Moscou, les naïfs étrangers sont attendus par la mafia locale et escroqués. Tout était dit dans les guides, pourtant, mais que vaut l'expérience des autres ? Heureusement, on trouve aussi dans ces mêmes aéroports des employés disponibles et secourables.

Après un long voyage compliqué, c'est enfin l'arrivée à Irkutsk pour ce premier congrès de psychanalyse. L'équipe organisatrice du congrès, efficace et vigilante, accueille les congressistes et les prend en charge. Nous voici au centre de l'attention de nos hôtes, ravis par toutes sortes de distractions, de spectacles, nourris toute les deux heures, protégés, et cela jusqu'au décollage de l'avion. Il nous sera vivement déconseillé de se perdre ou d'errer seuls dans ce territoire inconnu, dont l'hostilité et l'étrangèreté nous seront épargnées. Quel contraste avec la suite, quelques jours de tourisme à Moscou, qui paraîtront à nouveau âpres et rugueux sans cette bienveillante escorte.

Le congrès se présente ainsi : une quarantaine de psychanalystes de trois continents (Europe, Asie, Australie) sont là pour cette tâche : en trois jours, former une centaine de congressistes russes à la psychanalyse. Sachant que ceux-ci n'ont, par ailleurs, aucune possibilité de faire par eux-mêmes l'expérience de la psychanalyse ; la poignée

d'analystes russes formés est moscovite, trop loin, hors de portée.

Dès la première soirée d'accueil, dans le plus bel hôtel de la ville – où je loge, ainsi que tous les psychanalystes étrangers et quelques-uns parmi les moscovites – je suis entreprise par de jeunes thérapeutes de la région, enthousiastes et pressants, pleins d'espoir. Je parais condenser pour eux, pour elles, les promesses de l'Europe (60 % des adolescentes russes rêvent d'épouser un européen et de s'expatrier)¹ et celles de la psychanalyse. L'absence d'un langage commun – la plupart ne parle que le russe – exacerbe le feu de ce transfert sous lequel à la fois je ploie, je suis en passe d'être conquise ; et je résiste. Je ne veux pas être ce nanti que pourtant j'incarne ici. Jusqu'à la fin du congrès, je serai travaillée par ce transfert, que je ne peux accepter. Dont je ne peux me défaire. Un peu comme dans la cure, quand se précise la scène du transfert, et le rôle assigné, toujours incroyable, toujours inouï, des deux protagonistes.

Le congrès n'est pas organisé autour d'un thème. La majorité des conférences propose un objet d'étude, le fonctionnement de l'esprit humain et les interrelations, tels qu'on pourrait les appréhender de l'extérieur avec leurs rouages et leurs arcanes. Un objet censément maniable et domptable ; à la manière dont les guides touristiques *reader-digest* s'efforcent de présenter les voyages, comme un produit pré-digéré.

Une quarantaine de psychanalystes étrangers aux prises avec une centaine de thérapeutes russes, avides de psychanalyse, seraient-ils ici – ainsi que l'écrivait Freud – comme ceux qui, "en période de famine, distribuent des menus aux affamés ?"². Dans cet article écrit en 1910, Freud met en garde

¹ En Russie, la moitié de la population vit en dessous du seuil de pauvreté.

² S. Freud, 1910 "A propos de la psychanalyse dite "sauvage"", in *De la technique psychanalytique*, PUF, 1953.

les jeunes médecins contre les erreurs techniques d'une psychanalyse hâtivement comprise et mal intégrée, une psychanalyse dite "sauvage". Il ne suffit pas, écrit-il, de faire entendre des conférences au malade et de lui donner à lire certains livres pour qu'il se familiarise avec son inconscient et vienne à bout de ses symptômes. Il ne convient pas non plus de l'instruire de son état trop rapidement, on n'aboutirait qu'à renforcer ses résistances et accroître ses symptômes. **Le psychanalyste ne pourra faire au malade des révélations sur son inconscient que lorsque le transfert sera solidement établi** et après une longue période de perlaboration. De la même façon, la technique psychanalytique ne peut s'acquérir qu'en apprenant "de ceux qui la possèdent déjà à fond", et "au prix de lourds sacrifices, de temps, de peines et de mécomptes"³.

Cette impression de passer à côté, de rater l'essentiel de la rencontre perdue jusque dans les moments d'échange clinique, avec un superviseur - de tradition anglo-saxonne - qui répond d'une manière directive : ce qu'il faut faire, dire ou ne pas dire. Mais il y a aussi de bonnes surprises analytiques, comme cette analyste finlandaise, proche des traditions françaises de transmission de la psychanalyse et à contre-courant de la tendance pédagogique de ces journées, qui propose de ré-ouvrir le matériel, de ré-examiner les processus à l'œuvre, à travers la présentation en petit groupe

qui en est faite. Les participants font là l'expérience - parfois rude, elle aussi - de la mise en chantier de leur désir (de savoir, de soigner) en même temps que des résistances internes inhérentes à ce désir. Ils se confrontent, en eux, à la découverte d'un territoire psychique toujours étranger.

Et c'est la dernière matinée, des "consultations individuelles ou en petits groupes" sont prévues, où les thérapeutes présents peuvent choisir parmi tous les psychanalystes celui ou celle avec laquelle, lequel il(s) souhaitent parler d'un(e) patient(e). Après les grands groupes du congrès, l'intimité des échanges singuliers propres à la psychanalyse reprend comme naturellement ses droits.

Ce texte terminé, je l'ai soumis à la lecture de proches. Une amie qui ne connaît pas l'article précité de Freud a compris : "distribuer des menus aux affamés" comme : "leur donner à manger". En effet, on utilise le terme "menu" pour désigner et la carte (sur laquelle est écrite la liste des plats) et le repas lui-même. Avec le terme allemand *Menükarten*, il n'existe pas cette ambiguïté.

Ce qui fait écho à une interrogation présente tout au long de ces rencontres : comment les congressistes russes vont-ils s'approprier ce qui leur a été proposé ? Comme le plat de résistance lui-même ? Comme la carte des menus qui met en appétit et donne l'eau à la bouche ?

³ idem

La psychanalyse à l'est de l'Oural

Françoise Neau, Jocelyne Malosto

Se tenait du 25 au 28 août 2006 à Irkoutsk la première *Conférence internationale sibérienne de psychanalyse*, à l'initiative du Hans Groen-Prakken Institut psychanalytique pour l'Europe de l'Est (PIEE). Nous en eûmes l'information dans la lettre circulaire de l'APF : Patrick Merot - que nous remercions - avait pris soin de faire apparaître l'annonce de cette manifestation. La Sibérie autant que la psychanalyse - spécialement pour un tout premier congrès - nous fit rêver. Et puis partir ensemble, mandatées par nos seuls mythes - la psychanalyse près du Baïkal, le lac le plus profond et le plus pur du monde, pensez ! Oui, Irkoutsk : là où arriva Michel Strogoff, à 4.000 km à l'est de Moscou, bien plus au sud que la Kolyma de Varlam Chalamov et de la Tchoukotka de Youri Rytkheou, mais en plein milieu du nord de l'Asie... Irkoutsk entre la Sibérie occidentale et l'autre, l'extrême-orientale, peut-être encore aujourd'hui un pays de chamans, à coup sûr une partie de la Russie de Poutine, avec son régime autoritaire, que l'on devine assez mafieux. La psychanalyse en Sibérie donc... dans un berceau de nouveau-né.

Le PIEE, créé en 1997 par la FEP, est très actif en matière de formation, en Russie et dans les pays de l'ex-Yougoslavie notamment. C'était la première rencontre internationale qu'il organisait à l'est de l'Oural après y avoir conduit depuis plusieurs années des séminaires de formation à l'intention des thérapeutes sibériens. Préparée par Paolo Fonda, de Trieste, Président du PIEE, et Tamara Stajner Popovic, de Serbie et Montenegro, organisée à Irkoutsk par Alisa Bezrukih, Présidente du Comité local d'organisation et son équipe, au dévouement impressionnant et à l'efficacité sans faille, cette conférence rencontra un grand succès. Pour nous, touchées comme l'ensemble des participants par la qualité et la chaleur de l'accueil réservé aux voyageurs, cette conférence suscita surprises et questions, enthousiasme et perplexité.

Parmi les 150 participants, les sibériens étaient plus d'une centaine : une bonne moitié d'irkoutskiens, tandis que les autres venaient de la petite prose du Transsibérien de Blaise Cendrars - Perm, Ekaterinaburg, Omsk, Tomsk, Novossibirsk, Krasnoïarsk, et, très loin à l'est, Khabarovsk, sur le fleuve Amour, à la frontière chinoise... Quelques moscovites avaient fait le déplacement, parmi lesquels les *leaders* des deux groupes d'études de Moscou affiliés ou en cours d'affiliation à l'IPA - Igor M. Kadyrov fut le seul à présenter une communication clinique. Quelques "voisins" étaient là : le Président de la Société psychanalytique du Japon, Masahisa Nishizono, deux membres du TCDP (*Taiwanese Center for Development of Psychoanalysis*) - son Président, le Dr Tsai Président, et notre ami Ming-Min Yang - ainsi que le Président de la Société australienne de psychanalyse (ex-membre de la Société britannique) Neville Symington. Trois israéliens avaient également fait le voyage. Chez les européens de l'ouest, les plus nombreux étaient les collègues du nord de l'Italie, analystes titulaires ou en formation, convaincus par le dynamisme de Paolo Fonda. Venus d'Autriche, d'Allemagne, des Pays-Bas, de Norvège, de Finlande, de Grande-Bretagne, des *Training analysts* rompus à l'activité de formation du PIEE participèrent activement à la conférence. Et donc trois françaises en formation à l'APF...

Rythmées par d'abondantes collations et une fête mémorable en pays chamane au bord de l'Angara, les journées de travail furent très remplies : chaque demi-journée était consacrée à une session plénière puis trois conférences parallèles, au choix des participants. Les orateurs prononcèrent, en anglais traduit simultanément en russe, des exposés sur les sujets des plus variés - de "Freud et la psychodynamique de la question identitaire chez Shakespeare" de Jan Scheffer d'Utrecht à "Une fondation émotionnelle pour la psychanalyse" de l'Australien N. Symington

(un parallèle entre Freud et Soloviev, non pas le cosmopathe mais le philosophe et sophologue russe du XIX^{ème} siècle), en passant par "Les racines de la haine entre les hommes et les femmes" de la finlandaise Aira Laine... Quelques conférences furent plus cliniques, ou techniques, comme "Le rôle du jeu dans la psychothérapie selon Winnicott" de Renate Kelleter de Darmstadt ou "La thérapie psychanalytique bébé-parents" d'Agathe Israel de Berlin... Une seule session de travail clinique fut proposée, le dernier jour, aux participants qui se partagèrent en petits groupes de supervision collective avec les *Training analysts* présents : la demande de "conseils cliniques" y était très pressante.

L'intensité de cette demande, l'attente enthousiaste que la psychanalyse suscite chez ces jeunes collègues de Sibérie, fut la plus grande de nos surprises. Plus souvent psychologues que psychiatres, d'abord formés à des thérapies comportementales, aujourd'hui cognitives, très loin de Moscou et de Leningrad, quelques uns d'entre eux s'engagent dans leurs institutions, parfois leurs cabinets, dans une pratique psychothérapique qui se veut inspirée de et par la psychanalyse, avec une grande détermination, et pour certains un grand courage, étant donné leurs conditions de travail que quelques échanges informels, malgré les difficultés de communication, nous permirent d'entrevoir. Loin de devoir défendre son territoire et être protégée de tous les coups qu'elle reçoit, la psychanalyse n'apparaît-elle pas à l'est de l'Oural, portée par un grand vent de liberté, comme ce bébé plein de vitalité et de vigueur, qui ne demande qu'à pousser, pour peu que la terre soit propice et l'arrosage minimal ?

Et en même temps, la (bonne) surprise passée, comment ne pas tempérer d'une vraie perplexité notre enthousiasme, sans parler de notre naïveté devant des enjeux politiques qui nous restent largement opaques ? De bien nombreux volontaires se disputent en effet l'éducation de ce nouveau-né...

Que sera cette psychanalyse du XXI^{ème} siècle, à l'est comme à l'ouest de l'Oural, sans Freud mais avec Bion, sans sexuel infantile mais avec "l'expérience émotionnelle du couple analytique dans la situation analytique" (I.-M. Kadyrov), sans le démoniaque mais avec le développement, parfois saupoudrée de quelques recettes "Dolto" pour les cures d'enfant – encore très rares (les origines russes de son mari ayant semble-t-il favorisé une abondante traduction de ses écrits) ?

Bien plus, et parmi de nombreuses questions : comment se transforment l'expérience analytique et le processus de formation quand ils sont si dépendants de conditions externes à la cure, par exemple pour ceux de la première génération moscovite que nous avons pu rencontrer à Irkoutsk, une "shuttle analyse" en Europe de l'ouest pendant un mois intensif au gré des visas, avec l'aide de l'institution d'accueil ?

De cette pratique et de ses effets, de l'éthique de l'analyse, des modalités de sa transmission, il fut peu question à Irkoutsk. Mais c'était la première Conférence, et rendez-vous fut pris pour la deuxième, en 2008.

Et les trois françaises ? Abandonnant Michel Strogoff dont le radeau rapide au milieu des glaçons de l'Angara semblait, grâce à une illusion d'optique, immobile devant le panorama mouvant, par ces "hautes falaises granitiques, étrangement profilées" et ces "gorges sauvages" que nous ne vîmes pas, notre "appareil flottant" à nous fut, reste, largement mis en mouvement. Alors, retourner à Irkoutsk, y aller – mais dans quel cadre et avec quel projet ? Peut-être pour ce à quoi ils se sont montré très sensibles : la possibilité, comme dans leurs magnifiques "chœurs russes", que plusieurs voix s'entremêlent pour donner une autre profondeur à ce qui est en train de se construire là-bas à l'est de l'Oural.

CONSEIL D'ADMINISTRATION

Président Daniel WIDLÖCHER

Vice-Présidents Philippe CASTETS - Laurence KAHN

Secrétaire général Felipe VOTADORO

Secrétaire scientifique Josef LUDIN

Trésorier Anne ROBERT PARISSET

Président sortant André BEETSCHEN

COMITÉ SCIENTIFIQUE

Secrétaire Josef LUDIN

Lucile DURRMEYER

François VILLA

Jean H. GUÉGAN, Jean-Michel LÉVY, Paule LURCEL

DOCUMENTS ET DÉBATS

Placé sous la responsabilité du Conseil d'administration en exercice.

La réalisation des numéros est actuellement confiée à Philippe CASTETS et Annie ROUX

INSTITUT DE FORMATION

ANALYSTES EN EXERCICE À L'INSTITUT DE FORMATION

Viviane ABEL PROT, Jacques ANDRÉ, Annie ANZIEU, Jean-Claude ARFOUILLOUX,
André BEETSCHEN, Catherine CHABERT, Catherine CHATILLON,
Dominique CLERC, Roger DOREY, Lucile DURRMEYER,
Bernard FAVAREL-GARRIGUES, Blandine FOLIOT, François GANTHERET,
Edmundo GÓMEZ MANGO, Michel GRIBINSKI, Didier HOUZEL,
Laurence KAHN, Jean LAPLANCHE, Jean-Claude LAVIE, Roland LAZAROVICI,
Jacques LE DEM, Josef LUDIN, Danielle MARGUERITAT, Patrick MEROT
Marie MOSCOVICI, Raoul MOURY, Henri NORMAND
Jean-Claude ROLLAND, Évelyne SECHAUD, Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER
Felipe VOTADORO, Daniel WIDLÖCHER

COMITÉ DE FORMATION

Secrétaire Patrick MEROT

Viviane ABEL PROT, Annie ANZIEU, Edmundo GÓMEZ MANGO, Laurence KAHN,
Roland LAZAROVICI, Jacques LE DEM, Patrick MEROT, Marie MOSCOVICI,
Henri NORMAND

COMITÉ DE L'ENSEIGNEMENT

Secrétaire Henri ASSÉO

Membres ex officio Daniel WIDLÖCHER, Josef LUDIN

Membre représentant du Collège des titulaires Jacques ANDRÉ

Jean-Yves TAMET

Patricia ATTIGUI, Philippe VALON, Christine VINDREAU

MEMBRES D'HONNEUR

Pr Jean-Louis LANG	100, rue de Rennes - 75006 Paris	01 45 48 08 03
M. J.-B. PONTALIS	34, rue du Bac - 75007 Paris	01 42 96 36 03
Dr Guy ROSOLATO	3, square Thiers - 75116 Paris	01 45 53 36 89

MEMBRES TITULAIRES

Mme Viviane ABEL PROT	30, rue Vaneau - 75007 Paris	01 47 05 86 02
Pr Jacques ANDRÉ	18, rue Didot - 75014 Paris	01 45 43 87 69
Mme Annie ANZIEU	7 bis, rue Laromiguière - 75005 Paris	01 47 07 43 98
Dr Jean-Claude ARFOUILLOUX	85, avenue du Général Leclerc - 75014 Paris	01 43 22 87 72
Dr André BEETSCHEN	5, place Croix-Pâquet - 69001 Lyon	04 78 28 54 57
Pr Catherine CHABERT	76, rue Charlot - 75003 Paris	01 42 77 27 70
Dr Catherine CHATILLON	75, rue de Saint-Genès 33000 Bordeaux	05 56 96 58 77
Mme Dominique CLERC	82, boulevard Beaumarchais - 75011 Paris	01 43 55 04 25
Pr Roger DOREY	32, boulevard Marbeau - 75116 Paris	01 45 00 58 92
Dr Lucile DURMEYER	27, rue des Cordelières - 75013 Paris	01 47 07 63 42
Dr Bernard FAVAREL-GARRIGUES	44, rue de Tivoli - 33000 Bordeaux	05 56 81 96 30
Mme Blandine FOLIOT	11, square Jasmin - 75016 Paris	01 45 24 52 37
M. François GANTHERET	13, rue de la Cerisaie - 75004 Paris	01 42 74 42 32
Dr Edmundo GÓMEZ MANGO	150, avenue du Maine - 75014 Paris	01 43 22 52 09
Dr Michel GRIBINSKI	14, rue Barbette - 75003 Paris	01 40 29 99 33
Pr Didier HOUZEL	6, rue de l'Académie - 14000 Caen	02 31 86 72 49
Mme Laurence KAHN	68/70, boulevard Richard Lenoir - 75011 Paris	01 47 00 51 70
Pr Jean LAPLANCHE	55, rue de Varenne - 75341 Paris cedex 07	01 45 48 37 54
Dr Jean-Claude LAVIE	22, avenue de l'Opéra - 75001 Paris	01 42 97 48 55
Dr Roland LAZAROVICI	17, rue Gazan - 75014 Paris	01 45 89 11 78
Dr Jacques LE DEM	57, rue Boileau - 69006 Lyon	04 78 89 11 50
Dr Josef LUDIN	16, rue Vavin - 75006 Paris	01 43 26 53 21
Dr Danielle MARGUERITAT	26, rue Erlanger - 75016 Paris	01 46 51 55 68
Dr Patrick MEROT	13, av. Charles V - 94130 Nogent sur Marne	01 48 73 40 17
Mme Marie MOSCOVICI	32, avenue Carnot - 75017 Paris	01 42 27 16 32
Dr Raoul MOURY	27, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 20 21 36
Dr Henri NORMAND	53, rue Huguerie - 33000 Bordeaux	05 56 44 06 64
Dr Robert PUJOL	140, rue Edmond Rostand - 13008 Marseille	04 91 53 41 79
Dr Jean-Claude ROLLAND	45, rue de la République - 69002 Lyon	04 72 40 20 77
Mme Évelyne SECHAUD	105, avenue Victor Hugo - 75016 Paris	01 44 05 92 60
Dr Hélène TRIVOUSS-WIDLÖCHER	248, boulevard Raspail - 75014 Paris	01 43 35 11 62
Dr Felipe VOTADORO	5-7, boulevard Edgar Quinet - 75014 Paris	01 43 35 12 06
Pr Daniel WIDLÖCHER	248, boulevard Raspail - 75014 Paris	06 70 31 86 02

MEMBRES SOCIÉTAIRES

Dr Athanassios ALEXANDRIDIS	Karneadou 38 - Athènes 10676 - Grèce	00302107291993
Mme Laurence APFELBAUM	52, rue de Vaugirard - 75006 Paris	01 40 51 26 24
Dr Henri ASSÉO	6, rue Jeanne d'Arc - 75013 Paris	01 45 85 50 74
Dr Claude BARARZER	113, rue Monge 75005 Paris	01 55 43 93 14
M. Joël BERNAT	14 ter, rue Lyautey -54000 Nancy	03 83 32 01 04
Dr Leopoldo BLEGER	37, rue Volta 75003 Paris	01 42 77 85 96
Mme Dominique BLIN	21, rue du Départ 75014 Paris	01 43 35 46 03
Dr Jean BOUSQUET	13, place Dupuy - 31000 Toulouse	05 61 63 68 95
Pr Françoise BRELET-FOULARD	74, rue du Coudray - 44000 Nantes	02 40 74 79 20
Dr Philippe CASTETS	90, rue de Bayeux - 14000 Caen	02 31 50 08 79
Mme Marie-José CÉLIÉ	16, rue Lunain - 75014 Paris	01 45 45 40 80
Pr Françoise COUCHARD	61, avenue du Roule - 92200 Neuilly	01 47 22 41 68
M. Albert CRIVILLÉ	132, bd du Montparnasse - 75014 Paris	01 43 35 08 69
Dr Jean-François DAUBECH	33, rue des Treuils 33000 Bordeaux	05 56 24 16 73
Dr Christophe DEJOURS	39, rue de la Clef - 75005 Paris	01 55 43 96 90
Dr François DESVIGNES	74, rue Dunois-Tour Chéops - 75464 Paris cedex 13	01 45 85 01 10
Dr Catherine DOCHE	16, rue de l'Ormeau Mort - 33000 Bordeaux	05 56 99 13 57
Dr Jean-Philippe DUBOIS	19, boulevard George V 33000 Bordeaux	05 56 93 11 13
Dr Bernard DUCASSE	52, rue du Petit Parc - 33200 Bordeaux	05 56 08 94 37
Dr Anne-Marie DUFFAURT	16, rue de la Bourse - 31000 Toulouse	05 61 22 67 06
Mme Adriana HELFT	50, boulevard Saint-Germain 75005 Paris	01 42 71 23 46
Pr Jean-Michel HIRT	12, rue Lamblardie 75012 paris	01 44 78 68 05
Mme Monique de KERMADEC	87, avenue Raymond Poincaré 75116 Paris	01 47 04 23 32
Mme Sylvie de LATTRE	1, rue du Val de Grâce - 75005 Paris	01 43 25 86 27
Mme Monique LAWDAY	13, rue Bouvier - 76300 Sotteville-les-Rouen	02 35 72 14 70
Pr. Vladimir MARINOV	32, rue de la Tourelle 92100 Boulogne	01 46 03 19 40
Dr Florence MÉLÈSE	4, rue Léon Delagrange - 75015 Paris	01 45 31 89 26
Dr Frédéric MISSEWARD	146, rue de Picpus - 75012 Paris	01 49 28 96 17
Dr Luis-Maria MOIX	21, rue Réaumur 75003 Paris	01 42 77 05 77
Dr Kostas NASSIKAS	11, place Raspail - 69007 Lyon	04 78 61 25 00
Dr Nicole OURY	77, cours du Docteur Long - 69003 Lyon	04 72 33 55 45
Mme Agnès PAYEN-CRAPLET	6, rue de l'Aude - 75014 Paris	01 45 38 50 10
Dr Gilles REBILLAUD	8, rue Huysmans - 75006 Paris	01 45 44 64 72
Dr Anne ROBERT PARISSET	28, rue Desaix - 75015 Paris	01 45 75 40 16
Dr Daniel ROCHE	25, Cours de l'Intendance - 33000 Bordeaux	05 56 48 16 87
Dr Josiane ROLLAND	45, rue de la République - 69002 Lyon	04 78 37 34 84
Dr Annie ROUX	12, rue Perignon - 75007 Paris	01 40 56 05 40
Mme Monique ROVET BICHAT	32 bis, avenue de Picpus - 75012 Paris	01 46 28 13 41
Mme Dominique SUCHET	130, rue Sully - 69006 Lyon	04 78 93 64 42
Dr Jean-Yves TAMET	6, rue Marcel G. Rivière - 69002 Lyon	04 78 42 48 32
Mme Héléna TENENBAUM	2, rue Dom Calmet - 54000 Nancy	03 83 35 00 77
Mme Olivia TODISCO	46, rue de Babylone 75007 Paris	01 40 65 99 00
M. François VILLA	30, boulevard de Strasbourg 75010 Paris	01 42 49 71 42

M E M B R E S H O N O R A I R E S

Mme Nicole BERRY - M. Gérard BONNET - Dr Françoise CAILLE-WINTER
Mme Lucienne COUTY - Pr Guy DARCOURT - Dr Colette DESTOMBES
Mme Gabrielle DUCHESNE - Dr Judith DUPONT - Dr Claudine GEISSMANN
Dr Bernard JOLIVET - Dr Elisabeth LEJEUNE - Dr Aline PETITIER

Secrétariat de l'APF : Sylvia MAMANE

24, place Dauphine, 75001 Paris

tél. 01 43 29 85 11, fax. 01 43 26 13 46

e-mail : lapf@wanadoo.fr

site internet : associationpsychanalytiquedefrance.org